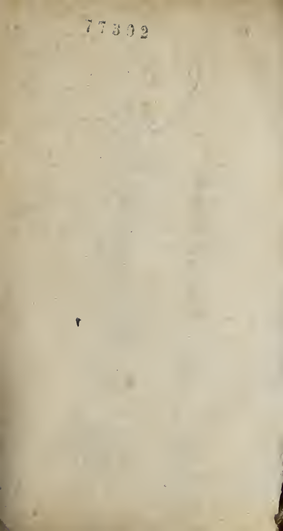


exsotorre



LA PHYSIQVE D'VZAGE;

CONTENANT AVEC VN discours géneral sur la Médecine, la description du Corps humain par Mr Arberius. Puis l'explication des Maladies, & de leurs remédes, tirée des principes de la Méchanique, & de la Philosophie de Mr Descartes, par Mrs d'Orlix & Plempius, Professeurs en Médecine à Louvain.

mde [illegible]

A PARIS,
Chez PIERRE AVBOVIN, dans la Cour du Palais, prés la Porte de Mr le premier President, à la Fleur de Lys.
ET
PHILIPPE D'ARBISSE, sur le Quay des Augustins, vis à vis la Fontaine.
M. DC. LXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



L'Auteur de la Traduction,

A MONSIEVR
LE VIGNON,
CONSEILLER ET MEDECIN ordinaire du Roy.



ONSIEVR,

Ces Grands Hommes, dont je vous offre l'Ouvrage, n'ont pas en sorte changé de langue, qu'ils ayent encore changé de profession : & qu'en France mémes, ils ne veüillent étre protégez par ceux de leur Art ; mais par ceux principalement qui l'exercent comme vous

aveq gloire. Car enfin, MONSIEVR, c'ét une chose aussi éloignée de la flaterie, qu'elle ét conforme à la verité: je ne connois personne, qui ait icy aporté à la Medecine, ou plus d'esprit & de soin pour la savoir; ou pour la pratiquer, plus de bon-heur, d'agrément & de prudence. Combien de savans & combien d'estimateurs n'avez-vous pas aquis à vôtre Corps? Quelles acclamations n'a-t-on pas données à toutes vos actions publiques? Quels effets n'a-t-on pas toûjours esperés, de vos ordonnances & de vos raisonnemens? L'Histoire que j'ay luë de la maladie & de la mort de Monsieur de Guise, fait voir que vôtre seul conseil pouvoit conserver un Prince, qui méritoit de vivre aussi long-temps, que ses qualitez & ses actions illustres seront dans la memoire des hommes. Parmi tant d'avantages que vous possedez, je ne pouvois rien trouver capable de leur répondre: si l'heureuse curiosité de Monsieur d'Alibert ne m'eut fait tomber entre les mains, ces fondemens de la Me-

decine, traitez aveq une lumiére, une breveté & une iustesse, que ie ne croy pas qu'il soit facile de remarquer ailleurs. Monsieur Arberius, dont on ne peut trop estimer ni les observations ni les sentimens, décrit au commencement la Medecine, & aveq elle le Corps Humain. L'abregé de ce qu'il décrit a été premiérement fait par un Compilateur, qui en a conservé le Latin, mais qui, comme l'on craint, en a changé d'autres choses, avéque la liberté, & par le miracle ordinaire à ceux qui prennent leurs idées pour des objets. Le reste de ce Livre contient les Theses de Louvain, où Messieurs d'Orlix & Plempius discourent des maladies & du reméde des maladies, par des principes que chacun reçoit, & que chacun avouë indépendans des sectes: enfin que ces personnes celebres, Descartes, Regius & Hogelande avoient expliquez. Voila en partie, MONSIEVR, ce qu'on a apellé la Physique d'Vsage. Si les choses qui pourront suivre, ne sont pas*

* De 1662.

toutes à ces mémes Auteurs ; ceux qui les voudront lire ne les en trouveront pourtant pas indignes, soit qu'ils en considérent le sens, ou encore l'expression, qui ét peut-étre de moindre importance, mais non pas de moindre difficulté. Quoy qu'il en soit, je vous prie de n'imaginer de cét ouvrage, ni des autres semblables, rien de ce que Monsieur de Flogny dont vous & moy estimons l'esprit, la sience & l'amitié, nous disoit des livres Archetiques. Vous vous souvenez qu'aprés s'étre plaint de leur Auteur, qui avoit publié plusieurs létres sécrétes qu'on luy écrivoit, & en avoit pris les complimens pour des verités & des dogmes : il ajoûtoit que dans la Physique de l'Archée toutes choses étoient si extraordinaires, qu'elles n'avoient pas laissé lieu, mémes au sens commun. Que d'abord on y voyoit bien les titres de Sience & de Docteur : mais que la suite où manquoient l'évidence des principes, la necessité, ou encore la vray-semblance des conclusions, avéque la maniére de traiter les uns & les autres, ne

verifioit pas ce commencement. Ie ne crains point, MONSIEVR, qu'on reproche à ceux que j'ay traduits, pareilles choses : ni que ce soit par un mauvais present, que je vous aye témoigné de quelle façon je suis,

MONSIEVR,

Vôtre tres-humble & tres-
obeïssant serviteur,
D. R.

Dans la page 4. derniere ligne, *lisez* pedotrophique. 7. 9. trouvée. 11. 6. navires: 41. 13. Polonois: 26. 15. exterieurs & des, 28. 30. procés mam. 37. 9. en l'ebullition.

DISCOVRS
SVR LA MEDECINE, & ſur les parties du Corps humain:

Composés en Latin

Par Mr ARBERIVS,

Et Traduits en François

Par D. R.



DISCOVRS;
OV L'ON RAPORTE la Nature, les Parties, les Sectes, & les Auteurs de la Medecine.



LA Medecine êt l'art d'aquerir & de conserver la santé. Ie l'ay nommée art : non seulement parce que dans la Medecine, on ne se propose que l'action, mais encore parce qu'une grande partie de ses préceptes, n'êt pas évidente. C'êt pourquoy on l'apelle, art conjectural: Et ceux qui divisent la Medecine en speculative & pratique, se trompent ; car il n'êt point de Medecine contemplative ou theorétique. On prend le mot de santé pour la santé humaine : autrement on ne distingueroit pas la Médecine de la doctrine qu'enségnent par exemple les Iardiniers & les Maréchaux, lors qu'ils traitent ou des chevaux

ou des plantes. Ces mémes mots montrent encore l'excellence de la Medecine, qui a pour objet le plus grand des biens corporels: mais qu'ordinairement on n'estime pas assés, si non apres l'avoir perdu.

Le nom d'addition & diminution, qu'Hippocrate donne à la Médecine, êt commun à tous les arts. Herophile dans Galen, la définissoit, la science des choses qui regardent la santé, la maladie & le neutre état; tel que celuy des vieillars, des foibles, des maladifs & des convalescens. On raporte ordinairement la définition d'Herophile, en ces termes : la science des choses salubres, insalubres & neutres ; & l'on remarque qu'une chose peut être salubre ou saine, comme sujet, comme cause & comme signe. C'êt ainsi qu'on apelle les animaux, les médicamens & les excremens sains. Presque tous les nouveaux Médecins définissent leur art en cette façon : La connoissance des choses naturelles, non-naturelles & contre-naturelles. Les choses naturelles, disent-ils, établissent nôtre nature, & sont raportées à sét : aux élemens, aux temperamens, aux humeurs, aux esprits, aux parties, aux facultez, aux fonctions. On apelle choses contre nature, celles qui la détruisent, savoir les maladies. Pour les choses non-naturelles, elles sont comme au milieu, quelquefois bonnes, & quelquefois mauvaises. On en raporte ces neuf: l'air, le manger, le boire,

le fommeil, la veille, le mouvement, le repos, les paffions, & les excremens ou retenus ou rejettez.

Ces chofes font voir que le nom de la Médecine n'en égale pas la fignification : Il vient de *meden* guerir, ou de *medium* mediocrité. Elles font encor voir ce que le fujet de la Médecine a de particulier. Les autres fujets, où les artifans s'exercent, en reçoivent feulement l'action : mais le corps humain l'aide, & tend de luy méme à la fanté. Enfin elles font voir, quelles font les principales fciences neceffaires à un Médecin : qui commence comme on a acoûtumé de dire, où le Phyficien finit. Le malheur êt qu'on aprend quelquefois dans la Phyfique & dans la Médecine des difcours auffi frivoles, & auffi chimériques que la matiére, la forme, & les qualités furquoy on les fait.

Pour les parties de la Médecine, plufieurs en établiffent deux, la connoiffance & la guérifon : mais elles ne contiennent pas ce femble les chofes qui regardent la fanté. Les nouveaux Auteurs en raportent ordinairement cinq : & les noms qu'ils leur donnent font tous Grecs. Ils apellent la premiére, qui êt de la nature & de la conftitution du corps humain, phyfiologie. La deuxiéme êt l'hygieine, qui traite de la fanté. La troifiéme êt la pathologie, qui confidére les maladies, & les caufes des ma-

ladies: mais en ce dernier ſens, on l'apelle aitiologie. La quatriéme êt la ſemeiotique: où l'on parle des ſignes qui font connoître ou l'état préſent, ou les évenemens d'une maladie. Les premiers ſont apellez diagnoſtiques, & les autres prognoſtiques. La cinquiéme êt la therapeutique qui contient la diéte, la pharmacie & la chirurgie: dont l'une guerit par le regime de vie, l'autre par les remédes, & la derniére par l'operation des mains. La partie de la Médecine que nous avons nommée hygieine, en contient encore ſix autres : * dont les trois premiéres ſont pour la convaleſcence, pour la précaution des maladies, & pour la conſervation de l'embonpoint.* Celles qui reſtent ſont propres aux athlétes, aux enfans & aux vieillars. Fuſchius diviſe la Médecine en trois parties, ſelon les choſes naturelles, non-naturelles, & contre nature, qui en ſont les objets. Mais parce que ces diviſions ſont ou fauſſes, ou longues & embaraſſées, voicy celle dont il faut ſe ſervir. La premiére partie de la Médecine contient les choſes, qui regardent généralement la ſanté & la maladie: la deuxiéme êt de la ſanté: & la troiſiéme de la maladie. On peut icy remarquer par occaſion, que la coûtume de définir & de diviſer les

* *Les écoles leur donnent ces noms ; analeptique, prophylactique, evectique: Et, gymnaſtique, pedotrophique, gerocomique.*

ſiences, êt plus ordinaire aux nouveaux parleurs, qu'aux anciens ſavans. Euclide a parfaitement enſégné la Geometrie: & il n'a pourtant pas enſégné ce qu'elle êt, ni combien elle a de parties. On peut encore remarquer, que la Médecine êt moins étenduë que la Phyſique d'Vſage, qui contient tout ce que l'on aprend dans les ſiences, de plus utile à la vie.

Touchant les Auteurs de la Médecine, je raporteray trois choſes, l'invention, les ſectes & les livres de cét art. Les Anciens atribuent aux Dieux l'invention de la Médecine: & Ovide dans le premier livre de ſes Metamorphoſes, fait ainſi parler Apollon: *Inventum Medicina meum eſt, opiféxque per orbem Dicor, & herbarum ſubjecta potentia nobis.* Ie ſuis l'inventeur & l'ouvrier de la Médecine: La force des plantes dépend de moy. Eſculape fils d'Apollon, êt l'autre Auteur de cét art: où il excella à ce point, qu'il fit, dit-on, revivre Hippolyte & Androgée, enfans du Roy Minos. Properce & Serenus en parlent ainſi. *Et Deus extinctum Creſſis Epidaurius herbis; Reſtituit patriis Androgeona focis. Túque potens artis reduces qui tradere vitas Noſti, atque in cælum manes revocare ſepultos.* C'êt avéque les herbes de Créte, que le Dieu d'Epidaure a reſſuſcité Androgée. O Dieu que ne pouvés-vous pas dans l'art de guérir? Vous pouvés rendre la vie aux mors, vous pouvés rapeller du ſepulcre leurs manes. Ie ne ſay ſi

une pareille créance ne feroit point venuë des Iuifs, entre léquels Iefus, fils de Syrach, au commencement du 38. chap. de l'Ecclefiaftique, a écrit femblables paroles. Honore les Medecins. Les raifons qui t'y obligent font la neceffité où tu és, l'origine qu'ils tirent de Dieu méme, les préfens que les Rois leur font, les loüanges que les Grands leur donnent, la haute fience qu'ils ont aquife; enfin l'exemple des gens fages, qui ne haïffent pas les médicamens. Homère a celebré dans fes vers les deux fils d'Efculape, Podalyre & Machaon, qui fuivoient le Général Agamemnon dans la guerre de Troye, & qui guériffoient les bleffures par les remédes & par le fer. En ce méme temps vivoit le fameux Centaure Chiron, qui étoit Precepteur d'Achille, & qui a donné fon nom à l'herbe *centaureum*. Pline remarque que depuis la guerre de Troye, jufqu'à celle du Peloponnefe, c'êt à dire environ fét ou huit cens ans, la Médecine demeura comme dans l'obfcurité & dans le filence. Dont la principale raifon a fans doute été le mépris que l'on faifoit alors, & que l'on fait encore aujourd'hui de tant de faux Médecins. Leur art n'êt qu'un amufement de plufieurs paroles, & de plufieurs remédes: s'il faut apeller remédes ceux que l'on rend aveq l'ame. Leur témérité paroît d'abord à quiconque dans les maladies obferve les chofes paffées, où fe donne la péne d'atendre les autres. Ne croyent-ils pas avoir guéri toutes

les personnes qu'ils n'ont pas tuées ? Ne confondent-ils pas les effets de la nature & de leurs medicamens ? Enfin quelque malheur qui arrive aux malades qu'ils traitent, ne disent-ils pas que sans leur secours, il auroit été & plutôt & plus grand ?

Ceux qui croyent la Médecine, mémes originairement humaine ; enségnent qu'on l'a trouvé en partie par hazard, & en partie par les observations que la necessité a contraint de faire, soit sur les animaux, comme sur l'Ibis, oyseau d'Egypte, dont a apris l'usage des lavemens : soit sur toute la nature : mais principalement sur celle de l'homme. Pline écrit apres Varron, que dans l'île de Cô, & dans le temple d'Esculape, châcun marquoit les remédes qui l'avoient gueri, afin qu'ils servissent aux autres. Il ajoûte qu'Hippocrate * copia ces remédes, & que par leur moyen il se rendit un des plus illustres Auteurs de la Médecine. Entre ces Auteurs nous pouvons encore mettre Galen, qui vécut 600 ans apres Hippocrate, à la doctrine de qui quelques-uns jugent qu'il donna toute la clarté, & tout l'acroissement necessaires. C'êt pourquoy ils l'apellent Prince des Médecins. Il faut joindre à ces fondateurs de la Médecine, ceux qui depuis le siécle precédant ont trouvé ou dans la Chymie plusieurs remédes necessaires, ou dans l'Anatomie plusieurs véritez importantes à la santé humaine, ou enfin plusieurs

* *L'an 460. devant Chr.*

clairs & utiles raiſonnemens dans la Philoſophie, inventée ou renouvellée par Bacon.

Les Médecins ſont diviſés en trois ou quatre ſectes. La premiére & la plus ancienne êt celle des Dogmatiques ou des Rationels, car on les apelle encore de la ſorte. Ils joignent à l'experience la raiſon, ils conſidérent les choſes communes, & les choſes particuliéres, ils obſervent les cauſes, les effets, & les circonſtances. L'Auteur de cette ſecte êt Hippocrate, ſuivi autrefois par Herophile de Chalcedoine, par Aſclepiade Bythinien, & par d'autres : Et aujourd'hui preſque par toutes les eſcoles : qui prennent Ariſtote pour leur autre chef.

La deuxiéme ſecte êt celle des Empiriques, l'Auteur de laquelle a été ſelon quelques-uns, Philinus Cous diſciple d'Herophile. Leurs maximes étoient de juger des maladies par la concurrence & par l'aſſemblage des ſymptomes, & de guérir ces mémes maladies par des remédes convenables. Or ils les jugeoient convenables en quatre façons. 1. Par l'inſpection, ou comme ils parloient par l'autopſie. 2. Par l'expérience caſuelle & de rencontre. 3. Par l'hiſtoire ou par les choſes qu'ils avoient apriſes des autres. Enfin par la reſſemblance. Ils paſſoient donq d'une maladie à une autre maladie pareille, comme de l'eryſipéle à l'herpés : d'un reméde à un autre, comme quand encore aujourd'huy on ſe ſert de pruneaux au lieu de caſſe. D'une partie enfin, ou d'un

lieu à une autre partie & à un autre lieu, comme de la cuisse au bras. On voit par là qu'encore qu'on apelle ces Médecins Empiriques, à cause de l'expérience qu'ils suivoient: neanmoins il ne les faut pas entiérement croire ou ennemis de la raison, puis qu'ils recevoient celle qui étoit évidente: ou semblables aux Empiriques de ce temps: qui ne sont ordinairement remarquables que par leur ignorance, par leur hardiesse, & par leurs folies.

Les Méthodiques sont la troisiéme secte, inventée par Themison Syrien, auditeur d'Asclepiade, & suivie principalement sous Neron par Thessalus Trallianus, qui voulut étre appellé *Iatroniken*, vainqueur des Médecins. On enségnoit dans cette secte qu'un Médecin ne devoit considérer que les seules maladies, & non pas par exemple l'endroit où la cause des maladies, & l'âge où les forces du malade. On enségnoit qu'on ne devoit encore considerer dans les maladies, que les choses les plus communes, savoir cellescy. Qu'on n'êt malade que par adstriction ou par relâchement, ou par l'une & l'autre. Que l'adstriction êt guerie par le relâchement, & le relâchement par l'adstriction. Que lors que dãs un malade ces deux choses se rencontrent ensemble, comme elles se rencontrent en celuy par exemple, qui tout à la fois a dans l'œil une inflammation & une fluxion, l'on doit remedier à la plus pressante & à la plus dangereuse. Leurs autres dogmes étoient les

ſuivans. La Médecine n'a rien de difficile, & on peut aizément l'aprendre en ſix mois. On ne ſauroit conſiderer que quatre ſortes de temps dans une maladie, le commencement, l'augmentation, l'état, la declinaiſon ou la fin. Ce qu'on apelle médeciner, c'êt ôter du corps humain, les choſes qui luy ſont étrangéres, ſoit extérieures ou intérieures. Celles de ce dernier rang ſont étrangéres au corps humain, ou pour leur lieu, ou pour leur grandeur, ou pour leur défaut.

La quatriéme ſecte êt des Médecins Chymiques; laquelle ſi on ne la raporte à Hermes Triſmegiſte, êt nouvelle: mais neanmoins pratiquée comme les anciennes par pluſieurs ignorans, qui negligent trop ce que la Médecine a de plus facile & de plus commun, & qui ne conſidérent pas aſſez, que le moindre degré de feu peut extremément changer la nature des remédes: comme les remédes ou extraordinaires ou violens, peuvent non ſeulement changer, mais détruire la foible compoſition de nôtre corps. Les principaux dogmes de cette ſecte ſont d'expliquer toutes choſes par le ſel, le ſoufre & le mercure; par l'archée & par d'autres principes inconnus. D'invectiver contre la Médecine d'Hippocrate & de Galen. De rejetter la ſaignée, & n'aprouver preſque point de médicamens, qui n'ayent paſſé par le fourneau. De prométre une parfaite ſéparation du pur & de l'impur, & de promettre encore le véritable elixir, l'alkaeſt, la Médecine univerſelle, &

la Pierre philoſophale. Pour les livres Chymiques, que j'ay remarquez pleins de merveilles & de guériſons : je les compare quelquefois aux miroirs qui multiplient les objets : & quelquefois au temple de Neptune, où aveq les navines que ce Dieu avoit conſeruez, on deſiroit voir les autres qu'il avoit fait ou laiſſé perdre.

La cinquiéme ſorte de Medecins que je voudrois ajoûter, ét de ceux que les Grecs ont apellés *eclectrous*, & que nous apellerions, ce me ſemble, Médecins de choix : ou Médecins Electeurs, & ſans ſecte. Parce que ſans s'atacher particuliérement à aucun Auteur, ils ſuivroient ce qu'ils auroient trouvé ou d'eux-mémes, ou par les autres, conforme à l'evidence, ou du moins à la plus grande vray-ſemblance, ſoit des expériences, ou des raiſonnemens.

Les Livres où l'on peut aprendre la Médecine, ſont anciens ou nouveaux ; & il n'y a point de doute, qu'ils n'ayent tous leur mérite : mais il me ſemble qn'on n'eſtime pas aſſez plusieurs de ces derniers, en qui neanmoins, avéque la confirmation des choſes que les autres avoient auparavant enſéguées, on voit le ſuplément de celles, que la rencontre où le raiſonnement ont apres fait découvrir. Ie ſay que chacun ſouhaiteroit l'acroiſſement des inventions, auſſi importantes que celles de la Médecine ; mais ie ſay d'ailleurs que chacun ordinairement employe ſon bien à toute autre choſe. Parmi

une multitude de personnes & de Provinces, que je connoy : j'aprens seulement que dans les Pays-bas son Excellence le Marquis de Caracéne, a libéralement récompensé la nouvelle Anatomie de Monsieur Louïs de Bils. Ce que j'ay à ajoûter des Livres de Médecine êt, qu'encore que les opinions qu'on y voit ne soient pas toûjours des oracles : elles doivent pourtant étre beaucoup estimées, quand ceux qui les ont euës, s'acordent tous pour avoir fait les mémes expériences, & non pas pour s'étre copiez. Hors de là leurs disputes & leurs factions jointes aux mépris qu'ils font quelquefois des autres sectes, ou, dans une méme secte des differentes facultez, montrent l'incertitude & la mauvaise foy où ils sont.

FIN.



DESCRIPTION DV CORPS HVMAIN.



ANs la Physique d'Vſage & dans la Medecine, la deſcription du corps humain êt auſſi neceſſaire, que celle des Païs dans la Guerre. Mais ce que je veux remarquer principalement êt, que châcun par l'Anatomie & la Diſſection peut voir & toucher ce qu'il lit icy ou en d'autres pareils Ouvrages; & que de la ſorte les connoiſſances qu'il y aquiert, ne ſont pas moins aſſurées ni moins faciles, que neceſſaires. Leur neceſſité & leur avantage paroiſſent encore aſſez, en ce que ſans ces choſes communes & expoſées aux ſens, on ne ſauroit aptendre les autres extraordinaires qui ſuivent, & qui conſiſtent en raiſonnemens. Parce que je ne m'arréte pas à la notion generale du corps humain, laquelle nous pouvons aiſément former de la connoiſſance particuliere que nous avons du nôtre, c'êt à dire de celuy par les mouvemens duquel nous avons & cette connoiſſance méme, & les autres: Ie raporteray ſeulement l'explication & la diviſion des choſes qui le compoſent,

mais je les raporteray avéque toute la clarté & toute la breveté possibles.

PREMIER CHAPITRE.

Divisions generales, & celles des os en particulier.

LA premiere division des parties de nôtre corps êt en trois sortes, qu'on a tirées d'Hipocrate & qu'on a apellées, contenantes, contenuës, ni contenantes ni contenuës. Les parties solides contiennent ou renferment les autres, savoir les humeurs: les esprits ne renferment pas, ni ne sont pas non plus renfermez, mais remuent seulement les deux parties precedentes. La seconde division du corps humain n'êt qu'en deux parties, qui sont le tronc & les extremités, ou si l'on pouvoit ainsi parler, les branches. Le tronc contient le thorax ou la poitrine, & le bas ventre. Les extremités sont cinq: la téte, que quelques-uns neanmoins raportent au tronc: les deux bras & les deux jambes. La troisiéme division contient les parties simples ou similaires & homogenées, par exemple les chairs ou les cartilages: & composées ou dissimilaires, heterogenées & organiques, comme le bras ou la jambe. La quatriéme division êt en parties insensibles, comme les esprits: & en sensibles ou celles qui tombent sous les sens,

& qui font ou molles ou dures, comme les humeurs, les nerfs, les os. La cinquiéme contient premierement les parties principales pour la conservation comme on parle, soit de l'individu ou de l'espece, savoir le cœur, le cerveau & les parties genitales: Secondement les moins nobles & les moins principales, qu'on apelle autrement auxiliaires & administrantes, comme les poumons. La sixiéme division êt de ces Anatomistes, qui nomment les parties de nôtre corps spermatiques, sanguines & moyennes ou mistes. Les spermatiques sont celles qui ont principalement été faites de la semence, telles que l'on croit l'os, le cartilage, le ligament, les fibres, les membranes, les nerfs, les vénes, les arteres, les tendons & la moële du cerveau. Les sanguines, comme les chairs, sont celles, en la formation déquelles le sang menstruel a dominé. Les mistes sont celles, à quoy la semence & le sang ont contribué également, comme la peau. Cette division êt incertaine: & la raison pourquoy les parties qu'on apelle spermatiques ne sont ni unies ni reparées par une semblable substance dans les adultes, *a* n'êt pas pour avoir été formées de la semence seulement, mais pource que dans les adultes, la durté & la secheresse êt trop grande. *b* La sétiéme &

a *Car les os sont unis par un callus & les peaux par une cicatrice.*

b *Toutes les parties dans leur origine dépendent de la semence; & du sang dans leur perfection.* Reg. Phys.

derniere divifion êt en cavitez & extremitez. Les cavitez font trois: la fuperieure, favoir la téte: l'inferieure ou le bas ventre: Et la moyenne, ou le thorax. Plufieurs apellent ventres, ces cavitez: Les extremitez font les jambes & les bras.

Avant que de décendre à la confideration de chaque partie, foit fimple ou compofée: il êt à propos premierement d'avoir en general la notion de celles, dont toutes les autres font faites: Secondement d'aprendre quelles font les chofes que les Anatomiftes confiderent dans toutes les parties. Celles qu'on apelle fimples, font ou veritablement fimples, c'êt à dire fans compofition de parties diffemblables, favoir l'os, le cartilage & le ligament; la peau, la membrane, la chair & les fibres: ou fimples feulement au fens, favoir le nerf compofé de deux membranes & de la moële, l'artere faite de deux tuniques; & la véne d'une, & des valvules. Prefque toutes ces parties font connuës à chacun par l'autopfie & l'infpection, apres laquelle les définitions ne peuvent étre qu'inutiles. Le cartilage êt de moyenne dureté, entre l'os & le ligament: la fubftance qui tend le nez & les oreilles, êt un cartilage. Les ligamens, qu'Hipocrate, Ariftote & Galen ont quelquefois apellé nerfs lians, attachent enfemble les parties de l'animal, mais principalement les os. On donne le nom de membranes, de tuniques ou de meninges à ces parties du corps, qui font de quelque

épaiſſeur & qui contiennent d'autres parties, comme on voit dans la meninge qui couvre le cerveau. *c* Du Laurens définit la fibre, une partie ſimilaire, blanche, ſolide & un peu longue, deſtinée au mouvement. Riolan ne la diſtingue pas des tendons, ou de la fin des muſcles. Pour les muſcles nous n'en parlons pas icy, parce que ce ſont parties diſſimilaires, & compoſées de nerf, de chair, d'artere, de véne, de fibres & de tuniques. Nous ne parlons pas icy non plus du poil, ni des ongles: parce que ſi ce ſont des parties, ce ſont encore des excremens.

Les Medecins & les Anatomiſtes conſiderent en chaque partie deux choſes, qui contiennent toutes les autres. Ces deux choſes ſont la compoſition & l'uſage, dont on ne parle pourtant, qu'apres avoir raporté le nom de la partie de laquelle il êt queſtion. La compoſition contient premierement la ſubſtance, lors qu'on dit qu'une partie êt nerveuſe, moëleuſe, &c. 2. La temperature, par laquelle une partie êt humide ou ſéche, chaude ou froide, molle ou dure. Sur quoy l'on remarque qu'un corps êt dur en trois façons; par ſechereſſe, comme les os; par tenſion, comme un tambour; & par congelation ou par concretion, comme l'eau glacée. 3. La couleur qui vient de la ſubſtance & de la temperature. 4. La conformation,

c *Les meninges ſont attribuées au cerveau; & les tuniques aux vaiſſeaux, comme aux vénes & aux arteres.* Barthol.

c'êt à dire la figure, la grandeur, le nombre & la situation. Cette situation êt de trois sortes. Car les parties sont ou suspenduës, comme le foye au diaphragme : ou apliquées les unes aux autres, soit par des ligamens & des membranes : ou immediatement. Il faut raporter à la conformation des parties leur liaison, & leur communication. L'Vsage contient l'action & la passion. La difference que quelques-uns mettent entre ces choses êt sans fondement, comme la consideration des causes finales l'êt encore.

Ie parleray des Os devant toutes les autres parties du corps humain, soit parce qu'ils en sont comme le fondement, ou parce qu'on les en separe dans un squelet, dont l'explication peut étre nommée Anatomie séche, comme l'explication des os, laquelle on fait icy, êt nommée Osteologie. Tout ce que l'on en dit generalement doit étre raporté aux parties, aux differences, aux qualitez & à la jonction des os. Les parties sont trois, le corps de l'os & les deux extremitez. La moële qui êt au dedans êt seulement leur nourriture, comme le perioste êt leur envelope. Les extremitez sont ou des cavitez, soit profondes, qu'on apelle cotyles; soit superficielles, qu'on apelle glenes : ou des éminences que l'on nomme apophyses, productions & avancemens. La distinction que l'on met entre les apophyses & les epiphyses êt, que les premieres sont formées avéque les os, au lieu que les autres leur surviennent.

Ces epiphyſes ou ſurnaiſſances ſont au commencement cartilagineuſes, mais par l'âge elles ſe changent en os & s'uniſſent en ſorte à celuy dont elles ſont comme le couvercle, qu'on n'y peut à péne remarquer aucune difference. Si les apophyſes ou epiphyſes ſont rondes, on les apelle téte, ſi elles reſſemblent à un col, on les apelle col, & coronné ſi elles finiſſent en pointe & comme le bec d'une corneille. Pareillement ſi la téte êt petite & plate, elle êt nommée condyle, & téte abſolument ſi elle êt longue & groſſe. Le col êt ſeulement d'une maniere : mais non pas le coronné. Car on l'apelle ancoral, ſtiloïde, ou coracoïde ; ſelon qu'il êt ſemblable à un ancre, à une touche, à un bec de corbeau. Les bords des cavitez élevées reçoivent le nom de ſourcils.

Les differences des os ſont priſes, ou des ſexes : car on a remarqué que les os de la femme ſont plus petits, moins groſſiers & plus peſans que ceux de l'homme : ou des âges, ainſi les extremités des os aux enfans ſont cartilagineuſes, & durant les premiers ſix mois pleins d'une moële rouge & ſanglante : ou des os mémes, ſavoir de leur diſpoſition, quand on les diviſe en creux, & ſolides, tels que ſont les trois oſſelets des oreilles : de leur figure, lors qu'on dit qu'ils ſont ou ronds, ou quarrez, ou triangulaires ; rudes comme l'os du derriere de la téte, ou polis comme les autres, &c. On pourroit raporter à la difference des os leur dénom-

brement, mais on n'en demeure pas d'acord. Riolan en reçoit 256. & quelques autres, autant qu'il y a de jours en l'année.

Les qualités & les dispositions naturelles des os dans un corps vivant, peuvent étre reduites à celles qui suivent. 1. Il faut qu'un os ait sa durté & sa figure propres, sa substance continuë & égale 2. Il faut qu'il soit spongieux & arrosé d'une humeur onctueuse, principalement aux extremités. 3. Blanc & mediocrement rouge. 4. Il faut qu'aux extremités il soit couvert des cartilages, & du perioste au corps.

La jonction ou l'union d'un os aveq un autre, êt ordinairement expliquée de la sorte. Elle êt ou sans mouvement, apellée symphyse; ou avéque mouvement, & elle reçoit le nom d'articulation. La symphyse êt faite ou immediatement, ou par le moyen des corps differents des os: & toutes les deux sont de trois especes. La premiere êt ou une suture telle qu'on voit dans les os du crane, & que l'on compare aux dents de deux peignes, ou de deux sies jointes: ou une harmonie, c'êt à dire une connexion par une seule ligne droite ou courbe, comme en plusieurs os de la machoire superieure: ou une gomphose, qui êt à la façon d'un clou fiché quelque part; c'êt de la sorte que les dents sont inserées dans leurs bassinets. La deuxiéme êt apellée synnevrose, synchondrose ou syssarcose, selon que les os sont liez par les nerfs, par les cartilages; ou comme l'on voit aux

dents, par les chairs. L'articulation êt double, savoir la diarthrose pour les mouvemens évidens, *a* & la synarthrose pour les mouvemens obscurs. L'une & l'autre sont de trois sortes. Enarthrose, quand une longue téte entre dans un creux profond, comme dans l'articulation de l'os ischium *b* & dans celle du talon aveque l'os scaphoïde. Arthrodie, quand la téte & la cavité sont superficielles, comme dans l'articulation de l'os de l'épaule, ou des os du carpe & du metacarpe. Ginglyme, quand deux os entrent mutuellement l'un dans l'autre, comme celuy du bras & celuy du coude ; celuy du talon & le peronné.

On peut diviser le squelet en quatre parties, qui sont la téte, le tronc, les bras & les jambes. La téte a cinquante-cinq os, dont les premiers sont les huit os du crane. Iunius croyoit qu'on l'apelloit ainsi, parce que les Grecs nomment *Κράνος* un casque, auquel il ressemble & à la façon duquel il couvre le cerveau. Sa figure naturelle êt oblongue, élevée devant, derriere & au dessus, mais abaissée vers les tempes. Sa substance êt presque par tout composée de deux tables. Pour ses huit os, ils sont distingués par des sutures, soit propres ou communes. Les sutures propres servent à diviser les seuls os du crane, & sont ou vrayes, ou fausses & écailleuses ou

a *Veslingius ajoûte forts & faciles : & apres* obscurs, *foibles & difficiles.*

b *Cet os & les autres seront apres expliquez.*

semblables aux écailles, & aux tuiles dont on couvre les maisons. Les vrayes sont trois : la coronnale qui passe d'une tempe à l'autre, êt au devant de la téte : la lambdoide êt oposée à la suture precedente, & passe au derriere de la téte : la sagitale vient de la pointe de la lambdoide jusqu'à la coronnale, ou quelquefois jusqu'auprés du nez. La rencontre de ces deux sutures êt nommée la fontaine de la téte. Les sutures fausses ou temporales sont deux, une au dessus de chaque oreille. Les sutures communes separent les os du crane, de ceux qui ne sont pas du crane. Elles sont trois. La premiere passe à travers le creux de l'un & de l'autre œil, & divise de la machoire superieure l'os du front. La seconde & la troisiéme ont le nom des os qu'elles entourent, sphenoide & ethmoide. Les huit os que nous avons dits, sont donq les suivans. L'os du front, les deux os du devant de la téte, & au dessous d'eux, les deux os des tempes. Le sixiéme êt l'os du derriere de la téte ou l'os lambdoide, le sétiéme l'os sphenoide apellé vulgairement basilaire, parce qu'il êt la base du crane, le huitiéme l'os ethmoide, c'êt à dire cribreux. On l'apelle encore spongieux, parce qu'il ressemble à une éponge. L'air que nous respirons, & les excremens pituiteux qui nous coulent du nez, passent par cet os. Outre ces huit il y en a trois en chaque oreille, que l'on nomme par les choses dont ils ont à peu prés la figure, le marteau, l'enclume & l'étrié, mais on ne les fait

pas entrer en la compoſition du ſquelet. Dans le crane on remarque des foſſes, des trous & des ſinuoſités. Les foſſes ſont comme des valons renfermés d'os de tous côtés, ainſi que de collines. Le trou êt percé de part en part. La ſinuoſité, d'une entrée étroite va en s'élargiſſant. On peut mettre les cinq os, qui compoſent l'hyoide ou l'os ſemblable à un y entre les os de la téte; & puis qu'il êt attaché aux apophyſes ſtiloides des os des tempes, entre les os du crane. Cet os êt le fondement du goſier & de la langue. Les os du viſage & de la machoire ſuperieure ou inferieure, contiennent tous les autres os de la téte, déquels il reſte à parler. Le premier de la machoire ſuperieure êt apellé l'os de la jouë, dont la queuë jointe à celle de l'os des tempes, fait un demy-cercle & comme un joug que l'on nomme zygoma. Le deuxiéme êt l'ongle ou l'os de la fiſtule lacrymale. Le troiſiéme êt l'os de la machoire, qui contient la moitié des dents, & compoſe avéque le bas du rond ou du creux de l'œil, le dedans du nez. Le quatriéme êt au fond du palais. Le cinquiéme fait le nez. L'onziéme êt ſeul impair, au lieu que les autres ſont cinq de chaque côté. On l'apelle vomer ou ſoc de charruë, & on le place entre l'os ſphenoide & le palais. Il s'étend juſqu'au fond des narines, & ſoûtient leur entre-deux ou leur ſeparation, à quoy il eſt joint. La machoire inferieure n'êt qu'un ſeul os, en ceux qui ſont avancés en âge. Aux autres elle êt com-

posée de deux os, qui s'unissent au milieu du menton par synchondrose: Voyez Bartholin. Les bassinets ou les petites cavités des machoires reçoivent les dents, qui sont ou tranchantes, que les Latins apellent incisoires, ou canines que l'on nomme œilleres vulgairement, ou enfin machelieres. Les dents machelieres de la machoire superieure ont trois racines: celles de l'inferieure deux, & quelquefois trois: les autres, une. Elles sortent depuis sét mois jusques à deux ans, au nombre de vingt. A quatre ans il en sort encore huit ou douze.

Le tronc contient l'épine, & le thorax ou la poitrine. L'épine êt un conduit fait de plusieurs os, qui sont nommez vertebres, & qui sont remplis de la moële du cerveau. Ces vertebres sont vingt-quatre. Car il y en a ordinairement sét au col, douze au dos, aux lombes ou aux reins, cinq: suit la quatriéme & derniere partie de l'épine, savoir l'os sacré, avec lequel il faut joindre les os des îles, & leurs trois parties, dont la plus grande retient leur nom commun, l'autre prend celuy d'os du penil ou d'os barré, la derniere, celuy d'Ischium. L'os sacré êt immediatement sous les vertebres des reins. Il n'a quelquefois qu'un seul os & quelquefois trois: mais aux enfans il en a cinq ou six. En son extremité il a un os cartilagineux que les François apellent croupion, & les Grecs coccyx, parce qu'il ressemble au bec d'un coucou. La poitrine êt terminée du sternum ou du

brechet

brechet par devant, comme le brechet êt terminé par bas du cartilage Xiphoide ; c'êt à dire du cartilage semblable à une épée. Douze côtes font châque côté de la poitrine. Les 14. hautes sont appellées vrayes, & les dix basses fausses, parce qu'elles ne sont pas jointes au sternum, & que leurs extremitez qui regardent cét os sont cartilagineuses. Le dessus de la poitrine êt fait de deux clavicules, ressemblant à une S. couchée.

Entre les os des extremitez, le premier êt l'omoplate ou l'os de l'épaule, apellé encore pâleron, & couché sur le haut de la poitrine, presque triangulairement. C'êt à luy qu'êt atachée toute la main, que l'on divise en trois parties, le bras, le coude & l'extréme main. Il n'y a au bras qu'un seul grand os, joint avéque deux autres, dans le ply du coude. L'un, savoir l'interieur, retient ce nom general d'os du coude, ou reçoit celuy d'aune. L'autre qui êt exterieur, & qui aboutir vers le gros doît, êt apellé rayon. L'extréme main, ou le bas de la main, ou la main simplement, contient le carpe ou le poigner, le métacarpe ou la palme de la main, enfin les 5. doîts. Le poignet êt composé de huit petits os, & la palme de quatre. De leur extremité sortent les 15. os des doîts. Car on met en ce nombre, & non pas entre les os du métacarpe, le premier os du pouce; parce qu'il a une articulation lâche, & un manifeste mouvement. Le gros doît, qui vient obliquement du métacarpe êt apellé

pouce, du mot *polleo*, qui en marque la force. Aussi les Athéniens avoient-ils acoûtumé de le couper à leurs ennemis les Eginettes, pour les rendre inutiles aux actions de la guerre. Et nous-mémes apellons les gens lâches & effeminez, poltrons, de *pollice trunco*. Le doît aprés le pouce, êt nommé Indice: suit le doît du milieu, le doît annulaire & le petit doît. Leurs éminences reçoivent le nom de nœuds.

On divise le pied en trois parties, la cuisse, la jambe & l'extréme pied, qu'on apelle encore pié simplement. Au haut de la cuisse il y a l'os anonyme ou sans nom, quoy que les autres luy donnent celuy de ses parties. La postérieure êt l'os ilium, ou l'os des flancs: l'antérieure l'os du penil ou l'os barré : la plus basse l'os ischion ou l'os de la hanche, auparavant raportez. La cuisse apellée par les Latins *femur* de *ferre* porter, êt d'un os seul, mais le plus grand de tout le corps. Outre la téte & le col, il a en sa partie superieure deux éminences, l'une qui êt interieure & petite; l'autre grande & exterieure : on les apelle tournantes, ou en Grec trochantéres. La plus basse partie de cét os fait avéque la rotule, ce que nous apellons le genou. La jambe êt composée de deux os, dont celuy qui êt en dedans, & qui êt le plus grand, êt pour cela apellé simplement le grand os de la jambe. L'autre a ces trois noms, peroné, fibula ou os de l'épron. Il fait la cheville extérieure du pied ; comme l'os de la jambe, l'autre.

L'extréme pied êt divisé en trois parties, qui sont le tarse ou l'arriére-pied, le métatarse ou l'avant-pié, * enfin les doits du pié, ou les orteils. L'arriére-pié êt composé de sét os. Le premier êt joint à l'os de la jambe,& apellé le talon. Le deuxiéme êt nommê arriére-talon. Le troisiéme joint au précedent, naviculaire. Le quatriéme attaché à la partie basse & anterieure de l'arriére-talon, dé. Les trois autres sont nommés par Fallope chalcoides ou cuneiformes, parce qu'ils ressemblent aux coins, avéq quoy l'on fend du bois. L'avant-pié ou la plante du pié a cinq os qui répondent à ceux de la palme de la main, & qui sont tous en un rang. Les os des doits du pié sont seulement 14 car le pouce du pié n'en a que deux. Outre tous ces os, il y en a d'autres petits, solides, & un peu plats, qu'on apelle sesamoides, parce qu'ils ressemblent à la graine de sesame. Leur nombre êt incertain. On en trouve de 12. à 20. en châque main, & en châque pié des personnes un peu agées. Ils occupent les lieux vuides, qui sont aux jointures & aux entre-nœus, & de la sorte les fortifient.

* *Pedium.* Lat.

CHAPITRE II.

Des parties du corps qu'on apelle contenantes, & en particulier de la Tête.

LA plus grande partie du corps, & la plus semblable aux os, pour la sécheresse, pour l'insensibilité, & peut-être si sa tenuité ne l'empéchoit, pour la dureté méme; êt la surpeau, ou comme on l'apelle encore la premiere peau, la cuticule & l'épiderme. Elle n'êt point aux enfans naissans: mais elle se forme aprés des exhalaisons de la peau, épaissies par le froid, contre lequel elle êt une défense: comme elle êt encore un empéchement à l'excés de la transpiration. Ses differences consistent, ou en la quantité ou en la qualité. Car elle êt épaisse & calleuse aux endroits, où elle doit resister à divers efforts: aux lieux où les parties du corps se frotent & s'entre-touchent, elle êt rouge.

Suit la peau ou le cuir, que les Grecs apellent Derme, comme s'ils disoient *desme* lien. Car c'êt elle qui lie & couvre tout le corps. Elle perd ce nom de peau aux endroits où elle êt extraordinairement dure, & où on la nomme callus & durillon. Neanmoins puisque ces durillons sont insensibles, on peut les raporter à l'epiderme. Il y a dans la substance de la peau, deux sortes de trous: Les premiers ne tombent pas sous les sens, sont presqu'infinis, & reçoivent le nom de pores.

Les autres ſont grands & viſibles : ſavoir les trous des oreilles, du nez, de la bouche, du fondemẽt,& des parties naturelles de l'homme ou de la femme. Par les choſes qui paroiſſent ſur ces ſuperficies du corps, on peut ſouvent iuger du temperament des parties, qui ſont au dedans : principalement ſi la couleur qu'on y voit n'êt pas depuis la naiſſance, comme la noirceur des Mores, & les taches de tous ceux qui ont été marqués dans le ventre de leur mere.

La troiſiéme des parties contenantes communes, êt la graiſſe ou la membrane graſſe qui nourrit & retient la chaleur interieure, empéche le froid exterieur, & ſert aux parties dures comme de couſſin. Auſſi êt-elle molle, & ne ſe fige qu'à peine & dans un long-temps. Le ſuif êt friable, mais l'axunge ou l'oing ne l'êt pas. On met au nombre des graiſſes la moële des os. La graiſſe environne tout le corps, excepté le front, les bourſes & le membre de l'homme. On peut remarquer icy qu'elle n'a point de ſentiment, bien que pluſieurs nerfs la traverſent.

La quatriéme êt la membrane charnuë, ou le pannicule charnu, couché ſous la graiſſe, & étendu par tout le corps. Neanmoins au viſage il êt immédiatement ataché à la peau, qui dans cét endroit n'a point de graiſſe ſous elle. On diviſe les chairs, ou par leurs qualitez en rouges & blanches : ou par leurs ſujets en chairs, des viſcéres léquelles Ereſiſtrate

pelloit parenchymes, des muſcles, des glandes qui reçoivent l'humidité; enfin des autres parties comme des vénes.

La derniere des parties contenantes communes êt la membrane commune des muſcles, que l'on voit immédiatement au deſſous de la membrane charnuë, & qu'on ſait enveloper les muſcles en quelque partie du corps qu'ils ſoient; quoy qu'ils ayent encore leur membrane particuliére.

Les autres parties du corps contenantes, mais moins communes ſont la téte, la poitrine, & le bas ventre. Ceux qui ſuivent l'ordre de la diſſection, commencent par ce dernier: au lieu que les autres, qui ſuivent l'ordre de la génération, commencent par la poitrine où êt le cœur. Pour moy j'expliqueray premiérement la téte, parce qu'elle êt la première en nobleſſe, & mémes en ſituation. Les nerfs, les artéres & les vénes ſont bien parties contenantes; mais entiérement ſinguliéres, n'ayant rien en elles, que d'une ſeule façon. Ajoûtez que leur connoiſſance ſupoſe celle des autres parties, par léquelles *il* les faut expliquer.

La téte êt diviſée en deux parties, dont l'une êt couverte de cheveux, & retient le nom méme du tout; & l'autre êt preſque ſans poil, laquelle on apelle le viſage. La téte êt diviſée pat quelques-uns en cinq parties; dont trois ſont au milieu, & deux aux côtez. La premiére êt le devant de la téte, la deuxiéme le ſommet de la téte, la troi

ſiéme le derriere de la téte, ou en Latin *occiput*. Les deux côtez ſont apellés tempes, par ce qu'ils marquent les temps & les âges des hommes, par la blancheur des cheveux

De toutes les parties de la téte les unes ſont extérieures & contenantes, les autres intérieures & contenuës. La premiére des parties extérieures êt la peau avéque ſon epiderme, puis la membrane charnuë & le pericrane, entre lequel & le crane Riolan reçoit comme aux autres os, un perioſte. Enfin ſuivent les os du crane, dont nous avons déja parlé. Le crane étant ſié, on voit le cerveau que l'on diviſe en deux parties: dont l'une, qui retient le nom du tout, & qui occupe le devant de la téte, êt trois fois plus grande que l'autre, apellée petit cerveau ou cervelet. Tous les deux ſont envelopez de deux membranes, que les Grecs apellent meninges, épaiſſe & déliée; & les Arabes dure & pie mére: ſoit, dit Veſlingius, parce que les Arabes donnent ce nom à toutes les choſes qui en conſervent d'autres; ou par ce que, ſelon Riolan, d'elles naiſſent toutes les autres membranes du corps, comme le péricrane méme: l'épaiſſe membrane du cerveau paſſant au travers des ſutures du crane, au temps qu'elles ne ſont pas encore fermées aux enfãs.

La ſubſtance des deux cerveaux & la moële ſpinale ſont par bas continuës, mais par haut le redoublement des meninges ſépare le petit cerveau de l'autre: comme il ſépare encore, quoy que moins profondément le grand cer-

veau en deux parties, droite & gauche sous la future sagittale. Cette séparation êt apellée par ressemblance, faucille. Dans la supérieure region du cerveau, on peut encore considerer les anfractuositez, & les circumvolutions diverses des membranes qui luy portent la nourriture, & qui pénétrent plus avant dans sa substance. Car environ trois doîts sous sa portion exterieure & cendrée, on en trouve une autre plus blanche, plus solide, & plus dure, qui êt apellée pour cette raison corps calleux, & qui rend continuës toutes les parties du cerveau. Aprés la region supérieure, suivent la moyenne & l'inférieure. Dans la moyenne & presqu'au milieu du cerveau, on découvre quelques ventricules, que Barrholin raporte à un seul. Il y en a trois dans le grand cerveau, & dans le petit un quatriéme. Les deux premiers sont supérieurs, & on peut les apeller droit & gauche. Ils sont plus grands vers la base du cerveau, & leur figure êt semblable à celle d'un croissant ou d'un fer à cheval. Leur séparation êt apellée luisante *septum lucidum* : parce que si on l'étend, on voit qu'elle êt une membrane transparente à peu prés comme le talc. Dans leurs cavitez se répand la tresse choroide, que Bartholin met sous la voûte, qu'il étend jusqu'à la glande pinéale, ou jusqu'au conarion, enfin qu'il enségne étre composée d'une multitude d'artéres & de vénes. Les sérositez de ces ventricules se vuident par un trou qui décend vers l'os cribreux, & delà aux narines

ou au palais. Le troisiéme ventricule apellé encore moyen ou du milieu êt celuy où les deux précédens aboutissent. Il êt couvert d'une voûte triangulaire, * portée devant par une colomne ; & par deux, derriere. L'un des deux conduits que l'on trouve en ce ventricule décend dans l'égoût ou l'entonnoir, que les Grecs nomment coane, & que les Anatomistes remarquent décharger les excrémens du cerveau dans la glande pituitaire, qui les vuide insensiblement dans le palais par deux petits canaux. Le conduit postérieur, qui va au quatriéme ventricule êt divisé differemment. Son commencement êt apellé le fondement ou l'anus ; ses deux premiéres éminences sont apellées fesses, les deux autres qui sont moins aparentes, testicules, & verge la glande conoide, qui êt encore à l'entrée de ce méme canal, mais en haut. Cette glande êt composée d'une substance dure, jaunâtre & couverte d'une membrane déliée. M. Descartes prend cette glande pour le siége de l'ame. Bartholin & Vvarton sont d'un autre, sentiment, lequel ils confirment par les raisons suivantes. 1. La glande pinéale qui n'êt à peu prés que de la grosseur d'un pois, ne peut point recevoir toutes les images des objets. 2. Ces images, non plus que les nerfs extérieurs, n'arrivent pas à la glande, qui d'ailleurs seroient saillies comme elle dans un lieu plein d'excrémens. 3. Les espéces de tous les sens extérieurs sont portées

* *Corps psaloide & corps vouté.*

au commencement de la moëlle ſpinale, où conſequemment il êt plus raiſonnable d'établir le ſens commun. On ajoûte que renfermer les eſprits dans les quatre ventricules du cerveau, c'êt, ou peu s'en faut, r'enfermer les vents dans un carrefour. La cavité du quatriéme ventricule, auquel Bartholin donne le nom de noble, êt environnée devant & derriére de l'epiphyſe vermiculaire ou vermiforme. L'antérieure que quelques-uns apellent conduit ſcalicoide, ouvre ou ferme le paſſage aux eſprits, ſelon qu'elle s'acourcit ou qu'elle s'alonge. L'autre qu'on nomme la plume, parce qu'elle reſſemble au bec d'une plume à écrire, diſtribuë comme on croit, les eſprits animaux à la moële de l'épine *. La ſubſtance du petit cerveau où êt ce dernier ventricule, êt un peu plus ſéche, & beaucoup moindre que celle du grand cerveau, que l'on dit peſer environ quatre livres, & être en l'homme bien plus grand qu'en un beuf, & qu'en tout autre animal. On remarque dãs la derniére region du cerveau, l'entonnoir & la glande pituitaire, aſſiſe en la ſelle de l'os ſphenoide ou cuneiforme. Autour de cét os on remarque encore la rets admirable, ſemblable à des étoupes entaſſées, & faite des deux artéres carotides, & de deux autres qui montent par les trous des vertebres du col. Enfin dans cette méme région on remarque les racines de la moële ſpinale,

* *Puriorem in ceteris ventriculis contentum aërem.* Vesl.

qui n' êt qu'un allongement ou une production du cerveau, si le cerveau ne l'êt pas de cette moële. C'êt d'elle au moins que viennent tous les nerfs, sans excepter méme les nerfs optiques : de sorte que sét paires de nerfs en naissent dans le cerveau, & trente dans l'épine dont ils sortent par autant de trous. L'usage des sét premiéres conjugaisons êt expliqué dans ces deux vers.

Optica prima, oculos movet altera, tertia gustat, quartáque. Quinta audit, vaga sexta, at septima lingua est.

Voicy à peu prés leur signification. La premiére paire de nerfs conduit les esprits necessaires à la vuë, & reçoit le nom d'optique. La deuxiéme remuë les yeux. La troisiéme & la quatriéme paires sont pour le goût, & la cinquiéme pour l'ouye. La sixiéme êt vague. La sétiéme donne à la langue le mouvement. Dans la jonction de la moële de l'épine avéque le cerveau, cette moële êt divisée en quatre parties, dont les deux plus grandes sortent du grand cerveau, & les deux moindres du petit. Ces parties s'unissant en forment deux séparées par la pie mére, envelopées par la dure, & toutes deux par une troisiéme, qui vient ou selon Galen des ligamens de l'épine, ou de l'endroit auquel l'os occipital êt joint avéque la premiére vertébre.

Le sens du toucher êt dans tout le corps, mais les quatre autres sont seulement dans la téte. Le principal êt celuy de la vuë, par

lequel nous connoissons des objets fort differents & fort éloignez. Le seul homme a les yeux de diverses couleurs, & l'expérience montre que les plus grands ne sont pas les meilleurs. Mais de quelque grandeur qu'ils soient, on remarque que leur temperament êt froid & humide, en sorte neanmoins que l'usage modeié des corps autrement qualifiés, leur êt utile. Les parties des yeux sont ou extérieures ou intérieures, selon qu'elles les composent ou les couvrent seulement. On apelle sourcils cette éminence de peaux, de muscles, de graisse & de poil qui êt au dessus des yeux & des cils. C'êt le nom que l'on donne à ces poils, qui sont courbez en arc, sortent des paupiéres, & gardent durant la vie, la méme grandeur qu'ils avoient dans la naissance. La plus grande des paupiéres êt la mobile, savoir l'inférieure aux oyseaux, & la supérieure aux hommes, ausquels l'inférieure méme se remuë, mais moins sensiblement. La membrane des paupiéres êt au dessous de leur peau; Elle n'êt qu'une production du pericrane, comme la conjonctive qui atache l'œil à sa cavité êt une production de la membrane de l'œil. Le cartilage qui la termine reçoit le nom de tarse ou de peigne, comme le lieu où se joignent les paupiéres, reçoit celuy de coin ou d'angle de l'œil. Le plus petit êt du côté des tempes, & le plus grand du côté du nez. En chacun des grands angles, il y a un trou par où les humidités superfluës des yeux coulent vers les narines, &

où l'on voit la glande qui arroſe l'œil, & qui êt appellée lacrymale. Il y a pareillement une autre glande en châque petit angle des yeux, mélée avéque la graiſſe qui les environne, & qui comme la glande que je viens de dire, facilite leur mouvement.

Les parties qui compoſent les yeux ſont ou les tuniques, ou les humeurs, ſans parler de la graiſſe, des muſcles & des vaiſſeaux, qui contiennent les nerfs optiques & mouvans, les artéres, & les vénes. La premiére des tuniques êt la conjonctive, qui ne couvre que la moitié de l'œil. La deuxiéme, la cornée qui êt une continüation de la dure meninge, & qui au devant de l'œil êt parfaitement tranſparente & un peu élevée. Quelques uns appellent ſa partie poſterieure ſclerotique ou conſolidative, parce que derriere & aux côtés elle êt opaque. La troiſiéme tunique de l'œil êt une production de la tendre meninge. On l'appelle uvée, par ce qu'elle reſſemble à un grain de raiſin noir, & que les Latins appellent un raiſin *uva*. Ses parties laterales & poſterieures ſont encore nommées tunique choroide : comme la partie qui paroît à travers la cornée êt nommée Iris, & ſon tour ligamens ou fibres ciliaires. La tunique uvée êt percée par devant : & on apelle prunelle le trou qu'on y voit. Par derriére elle envelope avéque la dure meninge le nerf optique : l'alongement duquel, iuſqu'au ligament ciliaire êt la quatriéme tunique, ſavoir la retine. La cin-

quiéme êt l'arachnoide ou chryſtalline, qui envelope par devant l'humeur de ce méme dernier nom, & qui êt comme elle, diaphane. La derniére êt la vitrée, liſſée & menuë extremement. Par là on voit, qu'à parler proprement, les yeux n'ont que deux tuniques, qui ſont la dure & la tendre meninge Elles contiennent trois humeurs, l'aqueuſe entiérement fluide: la chryſtalline ou glaciale, qui à peu prés a la conſiſtence de la cire molle: enfin la vitrée ou hyaloide plus grande que les deux autres, mais de moyenne conſiſtence. L'humeur aqueuſe êt par devant contenuë dans la tunique cornée, & par derriére dans la tunique cryſtalline & vitrée, & dans le ligament ciliaire. La chryſtalline, qui êt aplatie par devant, flote par derriére dans l'humeur vitrée, qui occupe le reſte de la cavité que fait la tunique reticulaire. Pluſieurs Auteurs remarquent contre Scheiner, que ſi l'on ôte la partie poſterieure des tuniques ſclerotique ou cornée, choroide ou uvée, & reticulaire ou amphibleſtroide, toutes choſes ſont repreſentées renverſées, petites dans un œil de bœuf, & un peu grandes dans l'œil d'un homme. Riolan remarque auſſi, que l'humeur chryſtalline apliquée ſur des létres, les fait à la façon des lunétes, voir plus grandes.

L'oreille exterieure êt ſemblable à un van, & recueille mieux les ſons, quand elle êt élevée: comme elle le ſeroit toûjours, ſi les nourrices dés le commencement ne la

ferroient pas contre la téte, & si apres on ne couchoit pas dessus. Le conduit de l'oreille êt couvert de petits poils, & des excremens du cerveau jaunes & amers. Derriére & sous les oreilles, il y a plusieurs glandes, qu'on apelle parotides, & qu'on sait étre les émonctoires du cerveau. L'oreille interieure êt dans l'os pierreux, & commence par une membrane roide & séche nommée tambour, & soûtenuë comme un tambour par une corde, dont on n'a pû encore savoir, si c'êt un nerf, une artére ou une véne. Ce qu'on sait, êt que le nerf auditoire se termine à ce tambour, apres lequel suit une cavité, où l'on croit contenu un air naturel ; & où neanmoins il y a plusieurs trous: mais un canal principalement, qui va dans la bouche, & qui êt la cause pourquoy, ceux qui fument du tabac, le rendent quelquefois par l'oreille.

La partie superieure du nés êt d'os, & l'inferieure de cartilage. Le dedans êt divisé en deux narines, & couvert d'une membrane & d'un alongement de la dure meninge, laquelle passe par l'os cribreux, & êt commune à la bouche, à la langue, au larynx, à l'œsophage & à l'estomac. Le haut des narines êt remply de chairs spongieuses, & de ces os, qui font partie de l'ethmoide, & qui sont pleins de cavités, où les serosités du cerveau sont retenuës & empéchées de couler incessamment. Les aîles du nés, & generalement ses parties les plus basses, sont

couvertes de ces poils, que les Latins nomment vibrisses. On croit que l'organe de l'odorat êt aux apophyses ou productions mamillaires, couchées sur l'os ethmoide, & tenuës pour nerfs : quoy que ni la dure ni la tendre meninge, ne les enuironnent point. Vers le milieu du nez, châque trou des narines êt diuisé en deux, dont l'un monte vers l'os spongieux, & l'autre décend vers le fond de la bouche. Lors que les chairs rouges, qui sont dans les narines s'enflent démesurément, elles font des excroissances, que les Medecins nomment polypes.

Autour du nés on voit les deux iouës, la bouche, & sous elle le menton. Par le mot de bouche, on entend tout ce qui êt depuis les lévres, jusqu'à l'entrée du gosier : comme les gencives, les dents, le palais, la luéte, le pharinx, les amygdales & la langue. Le palais ou le ciel de la bouche, et troüé : ce qui sert à la communication entre luy & le nés. L'os du palais êt inégal, & n'a point de perioste : mais il êt couvert d'une tunique nerveuse & ridée, naissant de la dure meninge. La luéte suspenduë au fond du palais êt selon Columbus, le redoublement de la tunique du palais, & selon Riolan le bout des muscles, qui finissent en ce lieu. Elle empéche le regorgement du boire dans le nés : & l'entrée de l'air froid & impur, dans les poumons. Quelquefois elle s'enfle & se relâche : & de la sorte pique les endroits du gosier, qui sont proches d'elle. Ce qu'on

apelle pharynx êt le commencement de l'œſophage, & la derniere partie de la bouche. Le larynx êt le commencement du ſifflet, ou du conduit par lequel l'air entre dans les poumons, & par lequel il en ſort. L'eſpace entre le larynx & le pharynx êt nommé, iſthme, comme ſi c'étoit une langue de terre entre deux mers. Là ſont les glandes, que les Grecs apellent antiades, ou parithmies, & les Latins amigdales. Elles reçoivent l'humeur du cerveau, & la convertiſſent en ſalive, dont elles arroſent la gorge, la bouche & la langue.

La langue êt unique en l'homme, double aux veaux marins, à deux pointes aux lezards, & à trois aux ſerpens. Sa baſe êt cachée dans l'os hyoide, ou lambdoide que l'on nomme ainſi, pour la reſſemblance qu'il a avéque ces deux létres. Il ſe remuë aveq la langue, & êt composé d'os de different nombre, ſavoir de trois à tréze. La langue êt diviſée par une ligne blanche en deux parties, droite & gauche : & l'une peut étre paralytique pendant que l'autre ſera ſans mal. On diſpute ſi la chair de la langue êt l'organe du goût, ou ſa tunique déliée & pléne de pores, ou plûtot les neifs du goût. La première opinion êt de Bartholin, la deuxiéme de Galen, & la troiſiéme de Columbus. Les deux vénes & les deux glandes qui ſont ſous la langue, reçoivent le nom de ranulaires & d'hypoglottides. Sous la langue on voit encore un ligament, qui êt apellé le frein de la langue ou

le filet : & qui êt une production de celuy qui atache la langue à l'os hyoide. Si le filet êt trop long, & qu'il empéche les enfans de téter ou de parler, on le coupe : mais alors il faut prendre garde de ne toucher pas aux nerfs, pour éviter les convulsions qui en pourroient naître.

CHAPITRE III.

De la Poitrine, ou du Thorax.

LA premiere & la plus haute partie de la poitrine & du tronc êt le col & les clavicules : la derniére & la plus basse êt le diaphragme : le sternum êt celle de devant, les vertébres du dos celle de derriére : les côtes sont latérales. Le col trop court, & qui êt composé seulement de six vertébres, rend le corps sujet à l'apoplexie : Celuy qui êt trop long, & qui êt composé de huit vertébres, êt cause de la phtisie. Car les poumons sont enfermés dans un trop petit lieu : c'êt pourquoy ils s'échaufent & se desséchent. Le derriére du col êt nommé la nuque. Dans le col on voit toutes les sortes de parties, qui sont dans le reste du corps. Mais les principales sont l'œsophage, & l'âpre ou la trachée artére : qui sont deux canaux ou deux conduits, dont l'un va au ventricule ou à l'estomac, & l'autre aux poumons. L'œsophage ou le gosier êt composé de trois membranes mélées

de muſcles, qui ſervent ou à l'avalement des viandes, & comme les Anatomiſtes parlent, à la deglutition, lors qu'ils ſe reſſerrent en haut : ou au vomiſſement lors qu'ils ſe reſſerrent par bas. La membrane extérieure êt apellée commune : c'êt à dire commune au ventricule & au goſier, & venant du peritoine, comme celle du ventricule : les deux autres ſont nommées propres. Celle du milieu êt charnuë : & l'interieure nerveuſe & continuë à celle de la bouche & des lévres. Le commencement de l'œſophage êt à la gorge, d'où il décend ſous la trachée artére & ſous les poumons, couché au deſſus des vertébres, & de deux glandes qui luy ſervent de couſſin. * Vers la 4. ou la 5. vertébre, il decline un peu à droit, & laiſſe l'aorte occuper le milieu : puis il retourne à gauche, & fait place au foye. Enfin ayant percé le diaphragme, & étant arrivé à l'onziéme vertébre, il fait l'orifice gauche, ou l'orifice ſuperieur du ventricule.

Puiſque le col êt l'origine des principales parties du ventre moyen : ce n'êt pas ſans raiſon, qu'on le raporte à luy plutôt qu'à la téte. Ce qu'on apéle communément ſifflet ; les anciens, parce qu'il contient l'air, l'ont apélé artére : quelques-uns, âpre artére, parce qu'elle êt inégale, & que les autres ſont comme liſſées. Son commencement, ainſi que nous avons déja dit, êt nommé la-

* *On ne prend l'œſophage ordinairement, que pour une continuation du ventricule, juſques à la bouche.*

rynx ; & le reste bronchie : pour étre selon Hippocrate, arrosé de quelque petite partie des liqueurs que l'on boit. L'âpre artére êt au devant du col, & le peuple ne la connoît que sous le nom de gosier. Elle êt couchée sur l'œsophage, & décend droit dans les poumons, ausquels elle sert pour l'inspiration & l'expiration. Et afin qu'elle n'incommode pas l'œsophage, il luy manque parderriére environ un quart de cercle. Sa substance êt composée de deux membranes, & de plusieurs cartilages imparfaitement ronds, & atachés par des ligamens. La membrane exterieure êt tres-forte, & vient de la plevre, c'êt à dire de la membrane, qui êt tenduë sous les côtes & sous leurs muscles, & qui environne toutes les parties interieures de la poitrine. L'autre membrane qui êt au dedans de la trachée artére luy êt commune avéque la bouche, l'œsophage & le ventricule. Bartholin la décrit, comme plus épaisse & plus solide que l'autre : neanmoins, dit-il, épaisse principalement au larynx, mediocrement au milieu, & peu aux rameaux du poumon. Elle êt couverte d'une humeur grasse, qui empéche que l'air poudreux, ou les excremens acres & fuligineux n'offensent ni l'artére ni les poumons. Ses cartilages sont tellement disposés, que les superieurs sont plus grands. Quand ils ont passé les clavicules : environ la quatriéme vertébre du Thorax, ils se divisent, comme en deux branches, entrant châcune de son côté dans.

les poumons. Ces branches se divisent encore en deux, & celles-cy en d'autres, iusqu'à ce qu'elles finissent en petits rameaux, sur la superficie des poumons, & que par leurs anastomoses, elles se ioignent devant à l'artére veneuse, & derriére à la véne artérieuse. Le premier cartilage du larynx, & du commencement de l'âpre artére, êt nommé thyroide ou scutiforme, par ce qu'il ressemble à un bouclier, & qu'il êt convexe par dehors, comme il paroît dans les hommes mieux que dans les femmes : parce que les glandes qu'elles ont au côté du larynx étant plus enflées, empéchent qu'on ne remarque facilemenr ce morceau d'Adam, car le peuple l'apéle de la sorte. Tous peuvent éprouver en eux-mémes, lors qu'ils avalent des viandes ou des liqueurs, qu'il s'éleve, & que de la sorte il fait place au gosier. Le deuxiéme cartilage reçoit le nom de cricoide ou d'annulaire. Il êt placé dans la base du precedant, & sert luy-méme de base à tous les autres. Le troisiéme êt l'arytenoide, apélé de la sorte, pour la ressemblance qu'il a aveq une aiguiére. Il êt pareillement placé dans le thyroide, & soûtenu par l'annulaire. Le quatriéme qu'on nomme glotte ou languette fait dans l'aryrenoide une fente qui sert à toutes les diverses formations de la voix. Aux deux côtés de la glotte, on voit deux petits creux, * où s'arréte lors qu'on boit & qu'on mange, ce qui tombe de considéra-

* *Bartholin dit, une cavité.*

ble dans la trachée artére : & ce qui presque d'abord êt craché par la toux. Le cinquiéme cartilage, semblable à une feüille de lietre, êt sur la glotte : c'êt pourquoy on l'apéle épiglotte. Il s'éleve de la fente anterieure du thyroide, & ne s'abaisse iamais que par la pesanteur des alimens, léquels cette dépression empéche d'entrer dans le larynx : qui outre cela êt tout mobile, & qui monte & décend quand on mange. Les Anatomistes remarquent deux mouvemens separez dans deux de ses cartilages. Car le thyroide se dilate & se resserre : & l'arytenoide se ferme & s'ouvre. Enfin ils remarquent que tous les cartilages du larynx deviennent quelquefois si durs, qu'ils prennent la nature des os : qui a été la cause pourquoy l'on n'a pû étrangler quelques personnes, condamnées au dernier suplice.

Entre les parties exterieures du ventre moyen, il en êt deux d'extraordinaires : savoir les parties axillaires & les mammelles. Les premiéres sont couvertes de poils, qui empéchent qu'elles ne se touchent : ce qui leur seroit incommode, soit pour les mouvemens des bras, soit pour les sueurs. Car ces parties sont les émonctoires du cœur, comme les aines le sont du foye. Pour les mammelles, elles sont composées d'une multitude de glandes, dont la plus grande êt sous le mammelon ou le bout de la mammelle, lequel paroît seul aux vieilles femmes, & aux jeunes filles : à qui les mois commencent à

couler, quand leurs mammelles sont de la hauteur de deux doits. Martianus Castellus & d'autres, croyent que le laict n'ét que le chyle, ce qu'ils prouvent par la couleur, & par le prompt changement des alimens en laict. Ceux qui ne suivent pas cette opinion oposent, qu'on n'a point encore découvert de chemins propres, du ventricule aux mammelles : & que les vaches qui changent de nourriture, & qui par exemple mangent de l'herbe apres du foin, ou du foin apres de l'herbe : changent au premier jour leur chyle; mais le sang, le lait & le beurre plustard. Riolan remarque touchant les couleurs, qui sont autour du bout de la mammelle, que les pucelles ont ce cercle vermeil, & les autres livide : Que les femmes grosses qui portent un garçon, l'ont rougeâtre ; & que celles qui portent une fille, l'ont pâle.

Comme tout le corps êt couvert exterieurement de la peau : ainsi il êt au dedans couvert d'une membrane, qui de la téte êt continuë iusqu'au bas ventre : & qui reçoit differans noms, selon les differans lieux où elle êt. En la téte on l'apéle meninge, au ventre inferieur peritoine, & icy plévre que l'on croit double. Céte plévre montant de châque côté du dos vers le sternum se replie, & forme le mediastin, qui divise les poumons & toute la cavité de la poitrine, & qui êt ataché aux clavicules; & à cause du pericarde au diaphragme. Au haut du mediastin & vers le gosier, il y a un corps glanduleux nommé

thymus, lactes ou fagouë, qui sert là de coussin à la grande artére & à la véne cave, & qui aux enfans nouvellement nés êt tres-grand & tres-humide. Le Pericarde n'êt rien qu'un reply & une production du mediastin, envelopant le cœur & le suspendant au milieu de la cavité que le mediastin laisse. Pour le diaphragme, les Anatomistes le croyent un muscle particulier : & l'on voit manifestement qu'il fait une voûte mouvante entre les deux ventres, & qu'il a un centre nerveux, qui ne resiste pas seulement aux coups, dont il êt frapé par la pointe du cœur, mais à la pesanteur du foye, lequel il suspend. On remarque en luy deux membranes, dont la superieure vient de la plévre, & l'inferieure du peritoine : Puis trois ouvertures, l'une à droit par où la véne cave monte, l'autre à gauche & plus reculé, par où l'œsophage décend : la derniére êt une longue fente, vers les vertébres des lombes où passe la grande artére.

Les poumons sont une chair spongieuse, de la figure d'un pié fourché : creux dedans, élevés dehors & divisés en d'autres parties, que quelques-uns apellent lobes. Leur couleur au commencement êt toute rouge : puis, rouge seulement au milieu, & au dehors pâle ou cendrée. On ne les trouve que dans les animaux qui ont l'usage de la respiration. Ils sont atachés au sternum & au dos par le mediastin, au col par l'âpre artére, enfin à la plévre & au diaphragme méme, quelquefois

selon

ſelon Veſlingius ſans diſcontinüation, & quelquefois par intervalles. Ils environnent le cœur, & avéque luy occupent quand ils ſont enflés toute la cavité de la poitrine. La membrane qui les couvre êt polie & déliée, mais percée de trous à peu prés auſſi grands que ceux d'un crible, du moins dans les animaux vivans. On diſpute d'où vient le mouvement des poumons, ou la reſpiration. L'ordinaire opinion êt, que les poumons ſont pouſſés par une abondance de ſang chaud, qui leur arrive du cœur par la véne artérieuſe. Ceux qui diſent, que la cauſe de ce mouvement êt celuy de toute la poitrine, ne ſont pas entiérement contraires à l'autre opinion; puiſque le mouvement de la poitrine, êt un effet de celuy du cœur. On diſpute encore, ſi les poumons ont quelques nerfs, & par ces nerfs, du ſentiment. Dulaurens le nie : Et Riolan aſſure, que les poumons reçoivent pluſieurs nerfs, des deux de l'eſtomaq ; & qu'ils ont un vif ſentiment.

Le Pericarde êt l'envelope, & comme la boéte ou l'étuy du cœur. C'êt une membrane plus dure que la plévre, & faite comme de deux tuniques, dont l'extérieure êt une production du mediaſtin : & l'intérieure, des vaiſſeaux ſortans du cœur. Il a vers ſa plus haute partie pluſieurs trous * qui ſervent à l'entrée & à la ſortie des vaiſſeaux. Pour ſa ſituation, elle êt la méme que celle du cœur. Car ſa baſe, c'êt à dire ſa partie la plus haute

* 5.

êt au milieu de la poitrine : mais sa pointe tourne un peu à gauche. Il êt ataché au mediastin, & principalement vers sa pointe au cercle nerveux du diaphragme, au moins dans les hommes & dans les bœufs. Entre luy & le cœur, on trouve une humeur que quelques-uns nomment phlegmatique, & que l'on croit vray-semblablement étre des vapeurs, * que le cœur pousse hors de soy, par le mouvement & la chaleur qu'il a. L'usage qu'on leur donne ordinairement êt de rafraîchir. Hofman neanmoins croit au contraire, qu'elles servent comme céte eau que les maréchaux jétent sur les charbons ardans.

Le cœur êt estimé le principe de la vie, quoy que Schenckius raporte quelques exemples de ceux, qu'on a trouvés sans cœur. Il êt composé d'une chair dure, mélée de nerfs & d'autres vaisseaux, enfin revéruë d'une tunique couverte de graisse, que l'on doit plutôt apéler suif, puis qu'elle ne se fond pas aisément. Le lieu que le cœur occupe si l'on regarde sa base, êt justement le milieu de la poitrine. Pour sa figure, elle êt d'une pomme de pin : mais téle pourtant qu'en la dilatation ou diastole, elle êt ronde, & longue dans la systole ou la contraction. La cause pourquoy le peuple croit au côté gauche tout le cœur, êt que sa pointe y êt un peu tournée, & que son ventricule gauche & la grande artére qui contiennent l'esprit vital, y font

* *Barth. raporte sur cela 9. opinions.*

mieux sentir leur mouvement. La grandeur du cœur êt differente: Et on remarque qu'en l'homme,il êt plus grand à proportion,qu'en tous les autres animaux, aussi bien que le cerveau & le foye. Il êt ordinairement long de six travers de doigt, & large de quatre. Les courageux l'ont moindre, & les timides plus grand. Plusieurs méme l'ont velu, comme Aristoméne Messenien,Hermogéne,& quelques voleurs insignes. Son action êt le poux: c'êt à dire ou la dilatation par laquelle son ventricule droit reçoit le sang de la véne cave, & son ventricule gauche l'air par l'artére véneuse: ou la contraction, par laquelle du ventricule droit le sang êt poussé dans les poumons,par la véne artérieuse; comme l'esprit vital êt poussé du ventricule gauche dans l'aorte, ou la grande artére. On croit ordinairement que ce mouvement & cette rarefaction cessent, & que le cœur êt quelque temps sans s'ouvrir ni se fermer.

Pour entendre ces choses plus clairement, il faut considerer les oreilles, les ventricules ou les cavités, les vaisseaux & les valvules du cœur. Les oreilles ont êté ainsi nommées, non pas pour leur usage, mais pour leur figure, jointe à leur nombre de deux. Elles sont des membranes formées des vaisseaux voysins du cœur, ou du cœur méme, & situées à sa base devant les embouchecures de ces vaisseaux. Leurs valvules les séparent des ventricules, & empéchent la trop promte entrée du sang, & la suffocation qui en arrive-

roit. Leur mouvement êt contraire à celuy du cœur: car elles se des-enflent, lors qu'il s'enfle. L'oreille droite êt la plus grande, non pas aux enfans, devant & apres leur naissance, mais aux autres.* Elle êt en l'orifice de la véne cave, au lieu que la gauche êt en celuy de l'artére véneuse. Outre ces deux vaisseaux, il y en a encore deux autres, savoir au côté droit la véne artérieuse, laquelle porte aux poumons le sang, qui n'êt pas passé par les trous du septum ou de la séparation au ventricule gauche. L'esprit vital de ce ventricule êt receu dans la grande artére ou dans l'aorte, qui êt le quatriéme vaisseau. La véne artérieuse êt appellée véne, par ce qu'elle porte le sang au poumon:& artérieuse parce qu'elle êt composée de deux tuniques, comme les artéres. Pareillement l'artére veneuse êt apellée artére, parce qu'elle contient l'air ou l'esprit vital: & véneuse pat ce qu'elle êt composée d'une simple membrane.

Aux orifices de ces vaisseaux il y a onze epiphyses membraneuses, qui sont comme de petites portes, & qui pour cela reçoivent le nom de valvules. Châque vaisseau en a trois: excepté l'artére véneuse, qui n'êt pas ronde comme les autres, mais ovale. C'êt pourquoy elle a pû commodément étre fermée par deux valvules, qui ressemblent à une mître. Toutes ces valvules sont de deux sortes, les unes ouvertes de dehors en dedans, pour laisser au sang l'entrée, mais non pas la

* *Voyez Riol.*

sortie libre : savoir les valvules de la véne cave & de l'artére veneuse, apellées triangulaires, ou en Grec triglochines. Les autres qu'on nomme sigmoides, parce qu'elles ressemblent au C des Latins, & à l'ancienne S des Grecs, regardent de dedans en dehors, & laissent au sang rarefié dans le cœur, la sortie, mais non pas l'entrée ou le retour libre.

Les ventricules ou les cavités du cœur sont deux : & on ne trouve que rarement les trois qu'Aristote reçoit. Les poissons méme n'ont qu'un ventricule. Et Riolan a dissequé le corps d'un Bolonois, dont le cœur étoit solide. Le ventricule droit êt plus mol & plus grand : mais moins chaud & moins long que le gauche, qui décend jusqu'à la pointe, & qui êt de figure ronde : au lieu que le droit êt demicirculaire, & semblable à un croissant.

Leur entre-deux & leur séparation êt concave du côté gauche & convexe du droit. Les Latins luy ont donné le nom de *septum médium*. On remarque en sa substance plusieurs trous : par où l'on croit, que le sang peut passer du ventricule droit au gauche.

CHAPITRE IV.

Du bas ventre.

LEs Latins l'apellent simplement ventre ou *abdomen* : sinon peut-être que ce der-

nier mot ſignifie proprement les parties exterieures, & celles qui contiennent & qui cachent les autres. Ce ventre par lequel on commence la diſſection, pour ne ſoufrir point d'extrémes puanteurs, en préferant l'ordre de la dignité à celuy de la neceſſité, êt borné en haut par le diaphragme & par le cartilage Xiphoide, en bas par l'os pubis ou l'os anonyme, derriére par les cinq verrébres des lombes & pat l'os ſacré. Sa parrie antérieure êt nommée epigaſtre : Les côtés ſont les fauſſes côtes. Tout cét eſpace êt derechef diviſé en trois regions, haute, moyenne & baſſe : ou de l'eſtomac, du nombril, & du petit ventre. La premiére region s'étend depuis le cartilage Xiphoide, preſque iuſqu'au nombril. La deuxiéme finit au deſſous du nombril, trois ou quatre travers de doigt. La troiſiéme décend juſqu'aux parties honteuſes. Dans ces régions on conſidére encore trois choſes, le milieu & les deux côtés, droit & gauche : qui dans la haute ou la premiére region ſont apellés hypocondres, dans la deuxiéme, lombes, rable, flancs, reins ou hanches ; dans la troiſiéme les aines. Leur milieu êt l'epigaſtre qui êt encore le nom du tout, le nombril, la mote ou l'hypogaſtre. Pour le derriére du petit ventre, les Grecs apellent ſa partie haute *pſoas*, d'un muſcle de méme nom, & les Latins *pulpa* de *palpare*. Car c'êt par l'atouchement de ces endroits qu'on voit ſi les animaux ſont gras. Aux deux côtés de deſſous ſont les feſſes, &

au milieu l'anus, ou l'extremité du dernier boyau.

Le peritoine êt une membrane ovale, humide & blanchâtre, tenduë generalement & en particulier à l'entour de toutes les parties du bas ventre. Encore qu'elle soit déliée & molle, elle êt pourtant composée de deux membranes, séparées en quelques endroits. Car depuis le nombril en bas, elles s'ouvrent & contiennent la vessie; au nombril elles reçoivent les vaisseaux umbilicaux, & aux côtés les reins. Aux femmes le peritoine êt plus épais, depuis le nombril jusques au bas du ventre: & aux hommes, depuis le cartilage xiphoide jusqu'au nombril. C'êt de la sorte qu'aux femmes il soûtient le fœtus, & aux hommes les alimens. Il prend son origine de l'épine vers les vertébres des lombes, où il êt plus épais qu'ailleurs. Fernel & Riolan disent qu'il n'êt nulle-part troüé: & que les vaisseaux entrent & sortent, seulement par les replis & par les productions de ses membranes. Quoy qu'il en soit: au côté droit & superieur, il donne passage à la véne cave: au gauche à l'œsophage & à la grande artére: Par devant aux conduits du nombril; en bas au fondement, au col de la matrice, & aux vaisseaux spermatiques. Le peritoine a du sentiment, contre l'opinion de ceux qui ont precedé Vesale. Des deux membranes dont nous auons parlé, celle de dessus s'alonge dans les hommes, jusqu'aux testicules qu'elle envelope: & dans les femmes jus-

qu'au clitoris. Celle de deſſous produit le menſentére ou la fraiſe, d'où Riolan tire l'origine de l'epiploon ou de la coéfe, qu'il faudra apres expliquer avéque les inteſtins & le pancreas.

Le ventricule ou l'eſtomac êt couché immédiatement ſous le diaphragme, preſqu'au milieu du corps & de l'épine. Sa partie gauche où il reçoit les alimens êt plus grande, & vers le fond encore plus ronde. Il êt unique dans les hommes, quoy que ſéparé quelquefois en deux cavitez. Il a deux orifices en ſa haute region. Le gauche êt ordinairement apellé ſuperieur, ou par les anciens & aujourd'huy méme par le peuple, le cœur. Le droit égal en hauteur au gauche, mais moindre en ouverture, reçoit le nom de pylore: parce que c'êt par luy que les alimens, lors qu'ils ont été changés en chyle, ou en une ſubſtance ſemblable à la créme, décendent vers les boyaux. Au pylore on voit une valvule ronde, qui empéche de rentrer, ce qui êt ſorty de l'eſtomac. Si on laiſſe ce viſcéreaveq l'œſophage & quelque partie du boyau: ſa figure êt parfaitement ſemblable à celle d'une cornemuſe, dont le bourdon repreſente l'œſophage: & le bout où êt la pipette, le commencement des boyaux. Il êt ataché en haut au diaphragme, en bas à l'epiploon, derriére au dos, du côté droit au boyau nommé duodenum, du gauche à la rate. Les femmes l'ont ordinairement moindre que les hommes. Quand il êt vuide, à péne êt-il plus

gros que le poing. Mais il s'étend : & Riolan remarque qu'il peut contenir trois pintes, mesure de Paris ; c'êt à dire six livres par exemple de vin ou d'eau, aveq une ou deux livres de viande solide. Il a trois membranes. La premiére commune, extérieure & selon Dulaurens la plus épaisse des trois, vient du peritoine. La deuxiéme qui êt celle du milieu, êt plus charnuë. La troisiéme intérieure, nerveuse & ridée, êt continuë à celle de l'œsophage & de la langue. Riolan la compare au velours.

Les intestins ou les boyaux, sont continus depuis le pylore iusques au fondement : mais entortillés, & dans leurs entortillemens & leurs circumvolutions retenant ou le chyle, ou les excremens. Par dehors ils sont couverts de graisse : & par dedans, d'une glaire & d'une mucosité qui les rend glissans. Leur substance êt composée de trois tuniques. L'intérieure êt ridée, * spongieuse & comme veloutée : La deuxiéme êt forte & charnuë : la troisiéme, qui êt commune, naît du peritoine. Leur longueur êt de tréze coudées, selon Hippocrate : & on a remarqué quand ils sont desséchez, qu'ils égalent environ sét fois la grandeur du corps, dont ils sont tirez. Leur mouvement êt apellé peristaltique : & il êt ou naturel, quand les fibres serrent les boyaux de haut en bas, & chassent par le fondement, les excremens, les vens, les humeurs : ou contraire au natu-

* *Dans les menus boyaux & dans le colon.*

rel, comme en l'iliaque passion, * où l'on rend par la bouche tout ce qu'il y a de plus puant aux intestins.

On les divise en menus & en gros boyaux, selon qu'ils ont leurs membranes plus deliées, ou plus épaisses, ou qu'ils retiennent les plus subtiles ou les plus grossiéres parties du chyle. Les uns sont superieurs, & les autres inferieurs : mais dans les chiens seulement, & non pas dans les hommes, où ils sont mélés. On les divise encore en drois & entortillés. Les menus boyaux sonr beaucoup plus longs que les autres, & commencēt immediatement au pylore. Ils sont trois, nommés duodenum ou le court : ieiunum, & ileon ou boyau des hanches. Les gros sont pareillement trois, l'aveugle, le colon & le droit. Le premier êt apellé duodenum, parce que sa longueur êt de douze travers de doigt. Il commence à l'orifice droit du ventricule, décend prés l'épine du dos, & finit où il commence à se courber. Il êt plus épais & plus étroit, que les autres menus boyaux. Dans sa jonction aveq le boyau suivant, on voir que le conduit cholidoque, c'êt à dire le conduit qui porte la bile, perce sa premiére membrane : & peu apres celle qui êt en dedans. On y voit encore le canal pancreatique de Vvirsungus.

Le 2. êt le jejunum, que l'on croit plus vuide que les autres, à cause du foye qui en êt proche, & des fréquentes vénes mesarai-

* *Miserere mei.*

ques, qui en tirent le chyle. Sa ſituation êt au deſſus du nombril. Il fait neanmoins pluſieurs tours en bas & vers les côtés du ventre. Sa longueur êt d'environ cinq piez, ou d'une aune & demie : ſa largeur, d'un petit doigt. Le troiſiéme êt un peu plus delié & ſa couleur tire plus ſur le noir. Le nom Grec qu'on luy donne, vient d'hiliſthaï entortiller ; & le François, des lieux qu'il occupe, quoy qu'il ſoit encore ſous le nombril. Sa longueur êt d'environ 20. piez, & ſa largeur d'un doigt. Tous ces inteſtins ſont par dedans, pleins de rides & de plis, ſemblables à ces autres, que l'on voit ſur le prepuce.

Le premier des gros boyaux êt l'aveugle, qu'on apelle de la ſorte à cauſe qu'il êt cõme bouché en ſon commencemēt, par une membrane redoublée, qui empéche ce qui décend de l'ileon de retourner. La valvule qui ferme l'un de ſes deux trous, l'a fait encore nommer borgne. Il êt diſſemblable preſque à tout ce que les Anciens en ont dit. Car en l'homme il n'êt pas comme un ſaq, & il ne recuit pas les viandes, que le ventricule n'avoit pas aſſés cuites. Il êt en l'hypocondre droit au deſſus du foye, & au deſſous du rein. Sa longueur êt de quatre doigts : ſa largeur d'un pouce. Pour ſa capacité, elle êt tres-petite. Le colon êt le plus gros des boyaux : Et pour cela on l'apelle quelquefois, gros boyau ſimplement. Le mot de colon vient de celuy de *Kolazeſthai* tourmenter : car c'êt dans cet inteſtin que ſont formées les douleurs de la

colique. Du rein droit il monte vers le foye, & la vesicule du fiel. Puis il passe sous le fond du ventricule, s'avance vers la rate & le rein gauche : en suite fait deux tours, en forme d'une S capitale, & va droit finir à l'os sacré. Il êt ordinairement long de huit ou neuf palmes. Pour sa largeur, elle êt plus grande que celle de tous les autres. Il a deux forts ligamens, qui l'atachent en haut & en bas. Il a encore plusieurs replis & comme plusieurs cellules, où sont recueillies les ordures, qu'on jette par le fondement. Son commencement êt le plus considerable: car on y voit une valvule, qui peut-être a été découverte par Varolus Anatomiste de Padouë, & * qui empéche que les excremens ou les lavemens mémes, ne montent du colon dans l'ileon. Le dernier des intestins êt le droit, qu'on nomme ainsi, parce que de la partie la plus haute de l'os sacré, il décend droit au fondement. Il êt plus large en bas qu'en haut. Sa longueur êt d'environ six pouces. Outre sa membrane intérieure & charnuë, il a par dehors une envelope particuliére, qui luy sert à chasser aveq plus de force les excremens. Par devant il êt ataché au col de la vessie, ou à celuy de la matrice aux femmes : par derriére, à l'os du croupion. Aux côtez il a les ligamens, qui vont de l'os sacré à celuy de la hanche.

Les François apellent coeffe, ce que les Greqs nomment *epiploon*, d'un verbe qui

* *Voyez Barthol.*

signifie

ſignifie ſurnager : & les Latins, *omentum*, comme s'ils diſoient *operimentum*. * C'êt une double, mais delicate membrane, mélée de graiſſe, s'étendant du fond du ventricule ſur les boyaux & dans leurs ſinuoſitez mémes : mais qui ne décend ordinairement que bien peu au deſſous du nombril, & ſe ramaſſe preſque toute vers la rate & l'hypocondre gauche. On luy donne une figure ſemblable à une gibeciére d'oyſeleur. Son principal uſage êt de conſerver la chaleur au fond du ventricule, & dans les boyaux. Sa peſanteur communément êt à péne de demy livre, quoy que Veſale en ait trouvé du poids de cinq livres. Bartholin en tire l'origine du peritoine, redoublé au fond du ventricule & au dos : Riolan, du meſentére ou de la fraiſe, comme il tire du peritoine redoublé vers les lombes, l'origine du meſentére. On l'apelle de la ſorte, parce qu'il êt au milieu des inteſtins, qu'il atache aux vertébres des lombes, & de qui il arréte les circumvolutions. Il a quantité de vaiſſeaux dans les deux membranes, dont il êt compoſé. Il êt outre cela plein de graiſſe & de glandes. Sa figure aproche de la circulaire.

Fallope & Aſellius apellent le pancreas, la plus grande des glandes du meſentére. Il n'êt pas ce que ſon nom ſignifie, entiérement charnu, ni méme glanduleux : mais d'une ſubſtance aprochante de l'une & de l'autre. Car elle êt ſpongieuſe & propre à re-

* *Couverture.*

cevoir les impuretés du foye & de la rate. Elle ét neanmoins revétuë d'une membrane déliée, que le peritoine luy donne. Son parenchyme ét blanc : & on voit le long de luy le canal de Vvirſungus Anatomiſte de Padouë. Quelques-uns penſent que ce canal décharge dans les boyaux les ordures, qui luy viennent des corps qu'il touche. Car il ét ſous la partie poſterieure du fond du ventricule, & ſous le duodenum & la véne porte, & va iuſqu'au foye, & peut-être iuſqu'à la rate, où Riolan doute s'il porte une partie du chyle, comme à un foye ſubſidiaire.

Le foye qu'Hippocrate & pluſieurs autres croyent la cauſe de la ſanguification, ét à peu prés ſemblable au ſang caillé. On trouve neanmoins des poiſſons qui ont le foye vert, noir, ou jaune : & aveq cela le ſang rouge, qui ét la couleur qu'il prend au cœur. Le foye ét en l'hypocondre droit environ un travers de doigt ſous le diaphragme, & va ordinairement iuſqu'au cartilage xiphoide : au fœtus mémes il s'étend iuſqu'au gauche, le ventricule ne ſe dilatant pas. Au milieu il a une fente, où entre la véne umbilicale. Quelques-uns ont remarqué des lobes dans ſa ſubſtance, & d'autres n'en ont point remarqué. Mais tous le diviſent en deux parties, l'une ſuperieure & convexe, l'autre inférieure & concave. Sa figure ét à peu prés celle de la pointe d'un ſabot. Neanmoins il ét étroit & pointu à gauche, grand & rond à droit. Outre le ſang, la bile ſort encore du

foye. Il en ſort pareillement un ſuc mélancholique & une humeur ſereuſe, que la veſſie du fiel, la rate & les reins reçoivent. La bourſe ou la veſſie du fiel, êt encore nommée reſervoir de la bile. On la compare à une poire de mediocre longueur : & on remarque que ſa membrane peut être ſeparée en deux. Elle êt atachée à la partie droite & concave du foye, & touche le ventricule & le duodenum. Les conduits cholidoques ſont deux. Le plus large & le plus long, que Riolan apelle hepatique, s'étend depuis le foye iuſqu'au commencement du boyau jejunum, où il porte en droite ligne la bile la plus épaiſſe. On nomme cyſtique l'autre conduit, qui êt plus menu & plus court, qui ſort du col de la veſſiè du fiel, & qui entre de travers dans le premier conduit, où il porte la bile la plus ſubtile.

La rate êt opoſée au foye, & pour dire ainſi le balance, ou ſelon quelques-uns fait méme ſon office. C'êt pourquoy on l'a apellée ou faux foye ou foye gauche. Elle êt couverte d'une membrane particuliére, & qui ne vient pas du peritoine. Sa couleur êt livide, & de rouge obſcur. Elle êt unique & preſque quarrée-longue : ou plutôt d'une figure aprochante de celle d'une langue de beuf, ou de la pointe du pié. Son lieu êt dans l'hypocondre gauche ſous le diaphragme, où elle ne décend ordinairement que iuſqu'à la derniére côte. L'étenduë qu'on luy donne communément êt la longueur de 6. doigts, la lar-

geur de trois, & l'épaisseur d'un. Mais elle croît & diminuë facilement. Sa substance êt molle, spongieuse & pléne d'un sang grossier. Les vaisseaux courts * la déchargent dans l'estomaq, & les vénes spleniques dans les boyaux & dans les reins.

Le mot Latin & François de *ren* vient du Greq *réein* couler : parce que c'êt des reins que l'urine coule. Ils sont deux, tout semblables à ces legumes qu'on apeile phaseoles. Leur substance êt rouge, dure & entiérement particuliére : couverte d'une membrane déliée : & d'une autre qui êt grasse, & qu'on fait étre un reply du peritoine. Leur longueur êt de 4. ou 5. travers de doigt : leur largeur presque de trois, & leur épaisseur de deux. Les reins ne sont pas diametralement oposés, & s'ils l'étoient ils suspendroient l'urine, & l'empécheroient de couler. Le droit êt ordinairement plus bas en l'homme au dessous du foye, & le gauche ordinairement au dessous de la rate : & tous deux vers l'endroit où l'on a acoûtumé de mettre la ceinture. Ils sont separez l'un de l'autre d'environ 4. travers de doigt. Quelques Anatomistes remarquent icy avéque soin les vaisseaux ou les reservoirs atrabilaires, qu'ils placent sur la partie haute des reins, & qu'ils enseignent étre rarement de méme figure, mais toûjours pleins d'une certaine humeur noire.

Les uretéres sont deux canaux, ou quel-

* *2. ou 3. vénes apellées* vas breve.

quefois davantage, faits d'une membrane ſimple, mais enveloρée du peritoine, par léquels l'urine coule des reins à la veſſie, de laquelle on les fait naître, à cauſe de leur ſubſtance blanche & membraneuſe. Ils montent donq depuis l'orifice de la veſſie d'où ils coulent vers ſon fond, paſſent obliquement par les membranes du peritoine, juſqu'à la cavité baſſe des reins, où enfin ils ſe diviſent en pluſieurs rameaux. La groſſeur des uretéres êt communément aprochante d'une plume à écrire. Deux membranes traverſent leur inſertion, & reſſemblent aux valvules ou aux évantaux d'un ſouflet.

La veſſie qui êt le reſervoir de l'urine, êt compoſée de deux membranes. La troiſiéme qu'on luy attribuë, êt le redoublement du peritoine. Sa figure êt celle d'une bouteille renverſée, plus grande neanmoins ou moindre, ſelon qu'elle êt pléne ou vuide. Son fond êt au bas de l'hypogaſtre; & ſon col encore plus bas, ſous les os barrez. Proche de ſon col elle a trois trous, ſavoir les deux des uretéres, & celuy par où l'urine ſort.

CHAPITRE V.

Où l'on explique les organes de la generation & le fœtus: enfin les extremités du corps.

ENtre les parties genitales de l'homme, la plus aparente êt la verge, ou le membre

viril : dont la longueur naturelle êt de six à huit travers de doigt, & la rondeur d'environ trois, lors qu'elle êt enflée & dans l'erection. Sa figure êt donq longue en rondeur. Pour ses parties. La superieure êt apellée le dos ; & l'inferieure, la coûture de la verge. Outre les vénes, les artéres, les nerfs & les muscles que l'on trouve dans cette partie, la nature luy a donné deux ligamens qu'on apelle caverneux, qui couvrent l'urétre, ou le conduit de l'urine. On apelle leur bout *balanus*, ou le gland, ou la téte. Ces ligamens sont semblables à la moële de sureau, mais pleins de sang noir. Leur substance êt spongieuse, comme celle de l'urétre l'êt encore. D'où vient que l'on ne croit pas l'urétre, une production du col de la vessie ; on croit seulement qu'elle luy êt jointe. Le prépuce, * c'êt à dire la peau qui couvre la verge, êt ataché à la partie inferieure du gland, par un ligament, qu'on nomme le frein. Ce qu'on apelle la coronne êt le cercle, qui paroît à l'entour du gland. Le perinée êt l'espace, qui êt entre la verge & le fondement.

Les bourses que l'on nomme autrement *scrotum*, ont sous l'epiderme, couvert de poil depuis douze à quinze ans, une membrane charnuë, apellée dartos, qui êt la continuation de celle du bas ventre. Elles sont divisées en deux cavitez, par une autre membrane, qui êt au milieu, & qui à dehors &

* *Putare*, coupet.

ſous elle, une ſuture qui va depuis la verge iuſqu'au fondement.

Le nom de teſticules qu'on donne aux deux genitoires, montre qu'ils ſont témoins de la virilité. Ils ſont couverts de trois tuniques: de l'helicoide ou entortillée, de la rouge, & de la blanche que d'autres nomment netveuſe. Apres ces tuniques on voit les deux glandes, dont nous parlons, blanches & mediocrement dures, d'une figure ovale, & d'une grandeur moyenne, entre un œuf de poule & de pigeon. Sur elles ſont les corps epididymides, * ronds en longueur & ſemblables à un vers à ſoye. Ils reçoivent les vaiſſeaux ſpermatiques, preparans & déferans. Ces vaiſſeaux déferans ſont pleins de rides & de replis, & portent la ſemence aux cellules ſpermatiques, que d'autres apellent veſicules ſeminaires: ſemblables aux petites grapes de raiſin, & aux cavités des grenades. Vnies enſemble, elles forment un ſeul conduit, qui va aux proſtates. ** Les proſtates ſont des glandes aux deux côtés du col de la veſſie, preſqu'auſſi grandes qu'un gland, plus blanches & plus dures que les autres. La ſemence paſſe d'elles dans le conduit de l'urine par pluſieurs pores, ou ſelon Riolan, par un trou bouché d'une peau charnuë, que les operateurs conſument quelquefois par des medicamens corroſifs: & de la ſorte voulant guerir cette pretenduë carnoſité, ſont la cauſe d'une perpetuelle gonorrhée.

* *Ou paraſtates.* ** Ante ſtantes.

Les parties genitales de la femme, que l'on considére les premiéres sont les extérieures. Celle qui êt couverte de poil, êt apellée la mote, ou le mont de Venus. Le trou, la nature de la femme, & en Latin *cunnus*. Lors qu'il êt trop abaissé, comme il l'êt en plusieurs femmes; elles n'ont point de mont de Venus. Si l'on élargit les lévres de la nature, on voit les nymphes: qui sont deux aîles & deux excroissances ou productions charnuës, l'une à droit & l'autre à gauche. Au dessus d'elles il y a un bouton encore charnu, apellé le clitoris, ou la landie, qui croît extraordinairement à ces femmes, que les Grecs apellent rribades, & qui dans toutes semble étre le principal siége du plaisir & du chatoüillement. Apres les nymphes paroissent quatre caruncules, semblables à la graine de myrte. Toutes quatre ensemble font un quarré: & l'une d'elles seulement sert à fermer le conduit de l'urine. Lors qu'elles manquent Riolan écrit, que les pucelles ont une petite peau percée d'un petit trou, & apellée l'hymen. Les autres donnent ce nom aux caruncules ou aux replis du col de la matrice, dont nous avons parlé.

La substance de la matrice êt charnuë, propre à la dilatation & intérieurement inégale: Elle êt de la figure des courges & des ventouses. Son épaisseur êt à peu prés d'un doigt. Sa couverture êt une peau, qui peut-étre vient du peritoine. Sa situation êt au bas de l'hypogastre, entre le boyau droit, qui êt dessous, &

la vessie qui êt dessus. Sa cavité en celles qui n'ont point eu d'enfans êt de la grandeur d'un pois, ou d'une féve. Quelquefois elle êt divisée comme en deux autres cavitez:* d'où l'on croit qu'il arrive, qu'une femme a quelquefois deux ou trois enfans. Dans la matrice on trouve comme un gros & dur filet, plein de semence blanche. A ses côtés en haut il y a deux cornes & quatre ligamēs semblables aux aîles d'une chauve-souris. En bas il y a encore deux ligamens, qui se fendent vers le clitoris, en forme de pate d'oye. Quand les mois coulent, Dulaurens enségne que les orifices des vaisseaux, par léquels le sang êt porté dans la matrice, s'enflent & font des eminences, qu'Hippocrate a apellées cotyledons, ressemblant à l'herbe que les Grecs apellent de méme nom, & les Latins *umbilicum Veneris*.

Les testicules des femmes sont placés sur le fond de la matrice, dans le peritoine & les ligamens superieurs. La membrane qui les couvre êt unique, mais contenant plusieurs glandes & une semence, qui jaillit impetueusement apres la dissection. Ils sont plus petits & plus mols, que ceux des hommes, enfin ils n'ont point d'epididymides. Les vaisseaux spermatiques preparans & déferans sont à peu prés, comme dans les hommes, aveq quelque difference pourtant, que l'on peut voir dans les derniers & plus celebres Anatomistes.

* *Que quelques-uns apellent cornes, mais les cornes sont les cotez.*

Le fœtus êt dans la matrice, engendré du mélange de deux ſemences. Et Harveus a remarqué qu'il commence par un petit point: auquel Riolan atribuë un batement & une palpitation dés le troiſiéme iour. Ce point êt un ébauchement du cœur, apres lequel les autres parties ſont formées, ou de la ſemence ou du ſang: duquel êt encore formé l'arriére-faix, que l'on apelle auſſi ſecondines. Cette maſſe de chair croît iuſques à l'enfantement. La premiére membrane qui entre en ſa compoſition êt apellée amnios, déliée, molle, blanche, tranſparente, enfin mélée de pluſieurs petites vénes & artéres. Sans l'humeur où nage l'enfant, elle le toucheroit immediatement. La ſeconde êt nommée chorion, polie dedans, & dehors inégale, & atachée à la matrice par divers filamens. Neanmoins en la partie ſuperieure & antérieure de la matrice, elle a aux femmes une maſſe de chair ronde, entrelacée d'infinies vénes & artéres, épaiſſe de trois doigts vers le milieu, large d'un pié, enfin d'une couleur rouge-noire.

Les vaiſſeaux umbilicaux ou du nombril, finiſſent au placenta, & ſont quatre, une véne, deux artéres & l'ouraque, qui apres la naiſſance degenérent en ligamens. Où il faut encore remarquer qu'en la matrice méme, hors de l'enfant, les deux artéres n'en font qu'vne. De ſorte qu'il ne reſte que trois vaiſſeaux, qui ſont longs d'enuiron demi-aune, couverts d'une membrane commune

& entortillés. C'a été la raiſon pourquoy on les a apellés cordon. La véne umbilicale êt inferée à la fente du foye & à la véne porte, & par la véne porte à la véne cave. L'artére conduit l'eſprit vital dans les artéres iliaques, & celles-là dans la grande artére. L'ouraque êt une production nerveuſe, qui s'étend depuis le fond de la veſſie de l'enfant juſqu'au nombril, & qui comme croit Bartholin atache la veſſie au peritoine. D'autres penſent que c'êt par ce canal, que l'urine ſort. Courtin nous décrit en ces termes la ſituation du fœtus. Il a le dos & les feſſes contre le dos de ſa mére. Il a la téte baiſſée, & touche du menton la poitrine. Il porte ſes deux mains contre ſes deux genoux : & entr'eux, ſon nez & ſon nombril. Ses deux pouces ſont ſous ſes deux yeux. Ses jambes ſont pliées, & ſes talons touchent ſon derriére. Le temps ordinaire de l'acouchement des femmes, êt le neufviéme mois : où leur enfant rompant ſes liens, preſente la téte, parce qu'elle êt ou plus forte ou plus peſante. La cauſe pourquoy les enfans qui naiſſent au 7. & 9. mois vivent, & ceux du 8. ne vivent point, êt ſelon Hippocrate, qu'au 7. mois, s'ils ſont parfaits, ils tâchent à ſortir : s'ils ne le peuvent ; ils reïterent au 8. le méme effort, qui les affoiblit & les tuë.

Dans les extremités du corps, qui ſont les piez, les mains & la téte méme, apres les choſes que nous avons dites, & celles que nous ditons des vénes, des artétes & des

nerfs ; il me ſemble qu'il n'y a rien à conſidérer de particulier, ſinon les ongles & les poils : que quelques-uns apellent parties de l'homme ; non pas parties pour la neceſſité : mais pour la commodité & pour l'ornement. Paré a remarqué qu'elles croiſſoient mémes aux morts. Les ongles ſont de differente couleur. Elles ſont livides quand on les a meurtries, & que ſous elles il y a du ſang caillé. Elles paliſſent lors que la chaleur du cœur manque, ou que l'on êt d'un temperament trop froid. Ceux qui ſont d'un bon temperament, les ont mediocrement rouges. Pour ces taches blanches, qui paroiſſent dans le moyen ou le jeune âge : on croit qu'elles viennent d'une chaleur forte, qui ſépare & chaſſe les excremens. On remarque que les ladres, les phtiſiques & quelques autres les ont courbées : & qu'en chacun elles ne croiſſent, que par ſimple appoſition : & recroiſſent en ceux, à qui la maladie les a fait tomber.

Les poils naiſſent dans l'animal, d'une peau pléne de pores & humide. Les pores ſont neceſſaires, & leur deffaut êt cauſe qu'ils ne naiſſent pas dans les mains ou ſous les piez. L'humidité êt la cauſe de la generation des poils : & on remarque, qu'il en vient principalement, où il y a des glandes. Cette humidité pourtant doit être moderée : & ſon excés êt peut-être cauſe, pourquoy les poiſſons n'ont point de poil. Toûjours êt-il vray qu'on n'êt chauve, que parce que la peau, qui

couvre

couvre le devant du crane, êt presque sans muscle & sans graisse. Monsieur Gassendi atribuë l'origine des poils, à leur semence. Les poils sont nourris d'excremens. & comme les Medecins parlent, de vapeurs fuligineuses : ausquelles pour donner passage, Aristote & les Medecins du temps de Galen, se faisoient raser la tête. Les cheveux sont gros ou déliez, durs ou mols, épais ou clairs, secs ou humides, frisés ou droits, selon la constitution de la peau & des pores. L'humeur qui domine, méme dans tout le corps, donne aux poils la teinture. C'êt pourquoy les pituiteux les ont blancs : & ainsi des autres. On demande pour quelle cause les hommes, en qui l'on trouve de la bile verte, ne les ont jamais de couleur d'un pourreau, & des plumes d'un perroquet. Ie croy que cette bile n'êt pas en assés grande quantité, pour donner aux pores la disposition de ses parties, ou sa couleur aux poils. Pour leur blancheur, Aristote croit qu elle arrive par putrefaction, & par deffaut de chaleur naturelle. Les Anciens disoient que c'étoit par sécheresse: comme il arrive aux feüilles : & la refutation d'Aristote êt nulle. Il enségne que ceux qui se couvrent la téte, blanchissent plutôt que les autres, qui vivent sans la couvrir. Mais cela êt incertain, & ne prouve rien. Il ajoûte que plusieurs blanchissent d'abord, ou bien-tôt apres leur naissance : mais ne deviennent-ils pas encore secs? La figure des poils êt aparemment ronde. Mais Bauhin re-

marque, que le microſcope les repreſente quarrez : d'autres dans Riolan les croyent triangulaires : en ſorte pourtant que les angles des ſourcils ſoient aigus, & ceux des autres émouſſés. Tous les jugent creux, & l'experience montre qu'on les peut fendre.

CHAPITRE VI.

Des vénes & des artéres.

Je ne parle de ces choſes & de celles qui ſuivent, qu'à la fin : parce qu'on a acoûtumé de les diſtinguer par les autres parties du corps, qui par conſéquent devoient étre auparavant expliquées.

Les Medecins donnent aux vénes, aux artéres & aux nerfs, le nom genéral de vaiſſeaux, léquels ie définis en ces termes. Les vaiſſeaux ſont petites parties longues en rondeur, & contenant quelques ſubſtances, qu'elles portent d'un endroit du corps animé, à un autre endroit.

On diviſe le premier de ces vaiſſeaux, ſavoir les vénes, ſelon les ſubſtances contenuës en quatre eſpéces, qui ſont les vénes lactées qui renferment le chyle, les vénes abſolument apellées & remplies de ſang, les vénes lymphatiques ou aqueuſes ; enfin les vénes qui reçoivent quelques excremens.

Gaſpar Aſellius Medecin de Pavie l'an 1622. trouva par rencontre les vénes lactées

dans quelques chiens, où il vouloit obſerver les nerfs recurrens. C'êt donq par luy qu'on a premierement apris que ces vénes ſont inſerées dans le meſentére & dans les boyaux, dont elles reçoivent le chyle, ou la ſubſtance blanche en laquelle chacun ſait que les alimens ſont changez. Aſellius penſa d'abord qu'elles alloient toutes ſe rendre au foye; & Bartholin depuis dix ou douze années a découvert par effet, que quelques-unes prennent ce cours. Il avoüe pourtant que l'autre partie va remplir le receptacle, ou les glandes lactées, que Pecquet long-temps apres Aſellius, trouva vers les lombes, & qu'il trouva encore par rencontre: d'où vient que Thomas Bartholin, dont je viens de parler, apelle cette invention, *Naturæ munus cum inſcio ludentis*. * Le méme Pecquet rechercha enſuite la continüation des vénes lactées, & la remarqua depuis le receptacle juſques au goſier, où tous ces petits conduits, qui ſont pluſieurs aux extremitez, & un au milieu, mélent leur chyle avéque le ſang.

Toutes les vénes du corps ſont apellées de la ſorte, parce que c'êt en elles que le ſang va & vient. Celles qu'on nomme ſimplement vénes, ſont raportées à deux, ſavoir à la véne porte & à la véne cave, qui ſont les plus groſſes & les plus conſidérables. On diviſe encore les vénes par leur grandeur en petites, moyennes, & groſſes vénes, ou par leur nom-

* *Vn don de la nature qui ſe joüe aveq qui n'y penſe pas.*

bre en pareilles & ſans pareilles, ſavoir l'azygos, & en ſolitaires comme la cephalique & acompagnées d'artéres : ou par leur ſituation en ſupérieures & inférieures, en aſcendentes & deſcendentes, intérieures & extérieures, droites ou gauches : ou par leurs fonctions, comme les vénes qu'on apelle émulgentes, ſpermatiques &c. enfin par les endroits où elles paſſent, comme les jugulaires, phreniques, axillaires & ſemblables, qui ſont choſes qu'il ſuffit de remarquer icy généralement, pour les aprendre plus clairement & plus en particulier dans la ſuite.

La véne porte êt comme la porte & l'entrée dans la partie concave du foye, où non ſeulement elle ſe diviſe en deux grands rameaux, à l'un déquels la véne umbilicale aboutit; mais d'où apres être ſortie, elle arroſe les parties qui ſervent à la nourriture, & les arroſe d'un ſang groſſier, & dans les maladies ordinairement corrompu. C'êt pourquoy les ſaignées exceſſives peuvent alors le répandre, ſelon Riolan dans les autres vénes. Cét Auteur pourtant enſégne que la véne porte n'a ni valvules ni circulation, ni enfin nulle communication avéque la véne cave dans le foye : Elle peut neanmoins, dit-il, envoyer une partie de ſon ſang dans la grand' artére, par le rameau cœliaque.

Le tronq de la véne porte ſortie du foye, donne le commencement à d'autres vénes, qu'on apelle ordinairement ou ſions ou rameaux, ſelon leur petiteſſe ou leur grandeur.

Le premier de ces sions va au ventricule & à l'epiploon, c'êt pourquoy on l'apelle gastro-épiploique, l'autre qui êt l'intestinal va dans les boyaux: le 3. contient les deux qu'on nomme cystiques, parce qu'ils se jettent dans la vesicule du fiel. La 4. véne êt la petite gastrique, qui arrose le côté droit de l'estomaq.

Apres ces petites branches, le méme tronq de la véne porte se divise en deux rameaux, l'un gauche & l'autre droit: l'un splenique & l'autre mesentérique. Et on les nomme ainsi des lieux où ils vont, comme il arrive encore dans les subdivisions suivantes. Le rameau splenique selon qu'il êt décrit par Riolan produit 1. la grande gastrique. 2. l'épiploique droite, 3. la coronaire stomachique, 4. l'épiploique gauche. Ce qu'on nomme icy *vas breve*, ou court vaisseau, êt un allongement du rameau splenique supérieur, qui porte au fond du ventricule un suq aigre, & propre à réveiller l'apétit. Du rameau inférieur sortent deux vénes que l'on nomme épiploique & gastroépiploique gauches. Le rameau mesentérique en produit quatre autres. Le premier & le dernier sont apellés mesenterique gauche & droit. Celuy du milieu qui êt proche du mesenterique gauche êt apellé hémorrhoidal & décēd iusqu'au siége. L'autre apellé par Gelée véne cœcale arrose le boyau aveugle, & s'étend iusqu'au commencement du colon, dont le reste êt nourry par le 4. rameau. Ils sont tous divisez en un

nombre innombrable de vénes, apellées mésaraiques.

Le tronc de la véne cave qui êt la plus grande du corps humain, & qui contient un sang plus subtil que la véne porte, êt sans division, entre les clavicules & l'os sacré. Elle reçoit pourtant un rameau de la partie convexe du foye, qui êt pour cette raison apellé hepatique, & qui a donné occasion aux Anatomistes de diviser la véne cave en supérieure & inférieure, ou ascendante & descendante. L'ascendante apres avoir pénetré le diaphragme porte le sang par toute la poitrine, le col, la teste & les bras. Et on remarque qu'il y a seulemenr deux travers de doigt depuis le rameau hépatique, iusqu'à l'endroit où elle s'ouvre & se joint à l'oreille droite du cœur, lequel elle arrose par la véne coronaire: comme elle arrose encore le diaphragme par la véne phrenique ou diaphragmatique. La troisiéme production de la véne cave est l'azygos, entre la 4. & la 5. vertebre du Thorax, au dessous du cœur & seulement à son côté droit, qui êt la cause qu'on apelle cette véne sans pareille, la narure ayant acoûtumé de faire les vaisseaux, & generalement les parties laterales doubles. Lors que l'azygos ne monte pas iusques aux vertebres superieures, la véne cave leur envoye les deux intercostales, une de châque côté.

Vers les clavicules la véne cave produit encore les deux mammaires, l'une intérieure & plus grande, & l'autre extérieure. Bartholin

écrit que leur origine, êt souvent differente.

A l'endroit où la véne cave se divise en deux rameaux souſclaviers, elle a pour couſſinet une glande nommée Fagouë, *Thymus*, qui êt l'ordinaire cauſe aux hommes & principalement aux femmes de quelques étranglemens, que pluſieurs Medecins enſégnent étre dangereux, ſi l'on n'y remedie promtement par la ſaignée.

Le tronc de la méme véne cave envoye icy deux petites vénes, l'une apellée thymique à la fagouë, & l'autre apellée capſulaire au pericarde. Riolan ne diſtingue pas la mediaſtine de la capſulaire.

Du rameau ſoûclavier ſortent trois vénes conſiderables. La 1. êt la cervicale antérieure ou de devant, qui va par le col vers le menton. La 2. êt la jugulaire intérieure, qui êt plus grande que l'extérieure, & qui montant au travers du col pouſſe vn rameau vers la dure mere, un autre vers divers endroits de la machoire, & un autre enfin ſous la langue, où elle produit les vénes ranulaires, dont l'ouverture, à ce que dit Riolan, donne beaucoup de ſoulagement aux maladies du cerveau. C'êt pourtant cette ouverture que le Medecin Aureliain défend, comme preſque impoſſible à fermer. Le Chirurgien Pimpernelle l'éprouva dans le Pere Ioſeph le Clerc, Capucin Politique & amy du Cardinal de Richelieu. La 3. véne êt la jugulaire extérieure, qui êt éloignée de l'autre ſeulement d'un travers de doigt, & qui a aveq elle

communication dans le col, enfin qui se coule obliquement sous la clavicule, où elle envoye deux petits rameaux, l'un se joint à la véne cephalique, l'autre monte vers les angles de la machoire, où derechef il se fend en deux branches. L'une atrose le gosier & les parties inférieures de la machoire. Lautre laisse plusieurs de ses petites branches au dessus des tempes, & porte les autres au derriére de la téte & au front. La véne du front êt apellée préparée, parce qu'on la voit d'abord, & que pour l'ouvrir, il ne faut pas raser le poil.

Remarquez qu'aussi-tôt que les troncs soûclaviers sont sortis hors de la cavité du thorax, on les nomme proprement axillaires. Remarquez secondement que Thomas Bartholin qui ét le fils de l'autre apellé Gaspar, met la triple insertion des lactées thoraciques dans l'axillaire gauche.

La véne axillaire au haut du bras produit deux rameaux, l'un supérieur & l'autre inférieur. Ce dernier qu'on apelle véne basilique êt plus grand que l'autre, lequel parce qu'on a acoûtumé de l'ouvrir aux maladies de la téte, on nomme cephalique. Il décend superficiellement iusques aux plis du coude, où elle joint l'un de ses rameaux, & de la sorte fait la mediane ou la moyenne véne, qui est dangereuse à saigner, cachant sous elle un nerf, un tendon & une artére. L'autre rameau décend le long du rayon au carpe, arrose tout le dehors de la main, & entre le petit doigt & l'annulaire forme la salvatelle, que Riolan

dit auoir vû ſaigner utilement, dans les fiévres quarres inververées, & lors de la conjonction de la Lune & du Soleil. Parce que la véne cephalique n'êt acompagnée ni d'artére ni de nerf, on peut l'ouvrir avéque ſurré. Mais il n'en êt pas ainſi de la baſilique, qui a ſous elle un tendon, & proche d'elle une arrére. Gelée & les autres Anatomiſtes diviſent la véne baſilique en intérieure ou profonde, & extérieure ou ſuperficielle, apellée de la ſorte, parce qu'elle s'étend viſiblement le long de la peau, où elle ſe diviſe vers les plis du coude en deux rameaux, dont l'un montant à la partie intérieure du coude fait la mediane, de laquelle i'ay parlé, l'autre en décendant jette ſes petites branches aux parties voiſines. Les Anatomiſtes remarquent icy que ces vénes ſont diverſes en divers ſujets, & qu'en un méme homme la main droite êt rarement conforme à la gauche.

Le tronq inférieur ou décendant de la véne cave produit 1. les vénes adipeuſes, qu'elle épand ſur la membrane graſſe des reins, 2. les émulgentes qui portent le ſang aux reins, 3. les ſpermatiques, dont neantmoins la gauche ſort du vaiſſeau émulgent, 4. les trois ou quatre lombaires, dont quelques Auteurs diſent avoir remarqué que ſortent deux autres vénes, montant vers le cerveau, une de châque côté, entre les vertébres, & le long de la moële ſpinale. Dequoy ils tirent cette conjecture, que la matiére de la ſemence coûle en partie du cerveau. Riolan met le fié-

ge des fiévres continuës, dans tout le tronq de la véne cave, & méme dans les plus grands canaux, qu'elle envoye vers les extrémitez du corps Le fiége des fiévres intermittentes selon le méme auteur, êt ou la véne porte, ou les entrailles qu'elle nourrit.

Quand le tronq de la véne cave êt arrivé au commancement de l'os sacré, il se divise en deux vénes égales, que l'os ilion a fait nommer iliaques. Elles produisent de châque côté plusieurs autres vénes, principalement la sacrée pour la moële de l'os sacré. Secondement l'hypogastrique toûjours fort grande, particulierement aux femmes, & quelquefois double, pour plusieurs parties de l'hypogastre, comme pour le boyau droit, d'où viennent les hemorrhoides externes. Le sang menstruel est reservé dans ce vaisseau. Troisiémement, l'épigastrique pour l'épigastre. Neanmoins aux femmes une partie monte vers le nombril, & y fait, selon quelques auteurs, la communication de la matrice & des mammelles. Quatriémement, la honteuse, pour les parties genitales de l'un & de l'autre sexe.

Les vénes iliaques sortent du ventre, & décendant aux cuisses prennent le nom de crurales, & jettent dans la jambe plusieurs branches, dont je raporteray deux principales. La prémiére, & comme son nom signifie la plus aparente êt la saphene, qui sort environ les glandes des aines, & acompagnée de son nerf décend au dedans & le long

de la cuiſſe, vers la cheville intérieure, enfin ſe perd dans les parties ſuperieures du pié, dont il arroſe les doigts & principalement le pouce. On ouvre cette véne où on l'aperçoit mieux au bas de la jambe: Et on l'ouure contre les maladies de la matrice, la retention des menſtruës & la gonorrhée. La ſciatique êt opoſée à la Saphene, & on la voit à la cheville extérieure, mais on ne doit l'ouvrir qu'auec circonſpection, à cauſe de l'artére & des tendons, qui en ſont proches. Du reſte Bartholin avertit que toutes les vénes du pié ſortant d'un méme tronq, il ne faut pas les choiſir ſcrupuleuſement dans la ſaignée. J'ajoûte que hors peu de rencontres la ſaignée ce ſemble ne ſert qu'à affoiblir le malade & alonger les maladies. Elle tire ou le meilleur ſang, ou indifferemment le bon & le mauvais. Il y a d'autres remédes qui ouvrent inſenſiblement les conduits du corps, & donnent moyen à la nature de chaſſer les choſes qui luy ſont contraires.

Les vénes lymphatiques que d'autres apellent les aqueducs de l'animal, ont été premierement obſervées par Thomas Bartholin. Il dit qu'elles ſortent du foye où la véne porte conduit le ſang, & d'où par ces autres vénes il coule une eau pure & claire: ſinon que par la cacochymie, ou par la faute de l'Anatomiſte d'autres humeurs s'y mélent, & luy donnent differentes couleurs & differents goûts. Ces inventions & autres ſemblables nous monſtrent manifeſtement qu'il

êt du corps animé, comme de la terre, dont il reste beaucoup de choses à découvrir : mais qu'on ne peut toutefois découvrir par le ridicule & frivole raisonnement de quelques-uns, qui s'imaginent le devoir séparer de l'experience, la maîtresse des Arts & le fondement de la certitude. Ce n'est pas que je croye les raisonnemens & les conjectures inutiles: au contraire, je croy que ce sont les plus ordinaires causes des recherches qu'on fait ; & causes principalement du doute, où l'on met ce qu'on avoit auparavant estimé certain. Comme quand Glissonius Medecin & Hobbes Philosophe d'Angleterre, enségnent que peut-être la nutrition se fait par les nerfs.

Apres les vénes lymphatiques il faudroit parler des excrémenteuses, par exemple, des vénes émulgentes, qui portent aux reins les serositez. Il y a encore des artéres émulgentes qui ont méme effet, & qui aboutissent au méme lieu. Mais ces vénes ni ces artéres ne different des autres vaisseaux de méme nom, que pour la matiére qu'elles contiennent.

Avant que de parler des artéres, il êt à propos d'examiner leur convenance & leur difference avéque les vénes. Les vénes sont faites d'une seule membrane assez déliée, & qui donne un facile passage au sang dans la transpitation : neanmoins la membrane & la tunique de la véne cave êt plus forte & plus épaisse. Les membranes des artéres sont doubles, & contiennent un sang beaucoup plus

subtil

ſubtil que celuy des vénes, & mélé aveq un eſprit tres-impetueux. Ce ſang & cét eſprit ſont continuellement dans une agitation qui reçoit le nom de pous, & qui du cœur répand la chaleur dans les autres parties du corps animé. La membrane extérieure des artéres êt molle, & ſemblable à celle des vénes. L'autre êt cinq fois plus dure & plus épaiſſe. Galen leur donne une troiſiéme tunique auſſi ſubtile que les toiles d'araignée: & elle paroît prés l'origine des grandes artéres. On croit ordinairement que cette origine êt le cœur, comme l'on croit que le foye êt celle des vénes. Mais ſemblables diſcours dépendent abſolument de la premiére formation des choſes, & à moins de la ſavoir on ne peut rien dire d'indubitable. Quelquefois on voit des arbres qui ont une racine commune: & il n'y a que ceux qui les ont vû naître, qui puiſſent ſavoir lequel des deux vient de l'autre. La ſeule créance de la Genéſe, & la connoiſſance du commencement du monde, nous peut aſſurer que les Antipodes tirent leur origine de nous, plutôt que nous des Antipodes. Ie penſe auſſi que ceux-là ſeulement, qui comme Harveus étudiët la premiére génération de l'animal, peuvët enſégner ſi le cœur êt l'origine des vénes & des artêres, plutôt que quelqu'autre partie du corps, comme le foye ou méme la moële de l'épine: principalement ſi on conſidére que la ſource des riviéres êt toûjours ou preſque toûjours moindre que leur embouchure.

Antoine d'Everard qui a écrit apres Harveus, croit que toutes les parties de l'animal sont commencées, & comme ébauchées à la fois. Vne autre difference des artéres & des vénes consiste en ce que les artéres sont toûjours plus profondes que les vénes. Neanmoins dans la region des Iles, où le corps se ploie souvent, la véne cave se cache au dessous de l'aorte, & ne revient plus au dessus qu'à la sortie de l'abdomen, où il ne faut plus resister aux mouvemens du corps, & à la durté des os. La plus grande partie de la grosse artére, au contraire de la véne cave, êt la descendente.

Les choses communes aux vénes & aux artéres, sont premiérement leurs extrémitez. Car quelques artéres mémes se terminent aux intestins, où Gaspar Batholin dit que l'attraction & l'expulsion se fait; les autres aboutissent à la peau, & les autres aux os, selon l'observation de Spigelius. Les valvules secondement sont communes à ces deux sortes de vaisseaux, mais on les trouve principalement aux vénes. Les artéres sont assés fortes pour resister sans valvules à la quantité & au mouvement du sang. Toutefois elles ont de cette sorte de fermoirs vers le cœur, & Bartholin dit en avoir remarqué dans l'artére du bras. Les valvules sont sigmoïdes, ou semblables à une ongle & à un croissant. La Nature les a éloignées ensemble de quelques doigts, & les a disposées de l'un & de l'autre côté de la véne, en sorte qu'elles empéchent le sang de couler avéque

trop d'impétuosité. Les anastomoses ou les embouchures reciproques, conviennent en troisiéme lieu aux deux especes de vaisseaux, dont ie parle. Et ce sont ces anastomoses, qui servent à la circulation trouvée par le celebre Harveus. Il apelle circulation le passage que le sang fait des artéres dans les vénes, aux extremités du corps, & des vénes dans les artéres par le cœur. Enfin ce que ces vaisseaux ont ensemble de commun, ê l'acompagnement. Car il n'y a iamais d'artére sans véne, ni presque iamais de véne sans artére.

La grande artére, source de toutes les autres sort du ventricule gauche du cœur; & à sa sortie, envoye deux petites artéres, qui environnent le cœur en façon de coronne: c'êt pourquoy on les apelle coronnaires. Riolan dit que quelquefois on n'en voit qu'une, mais qu'au commencement elle a ordinairement une petite valvule. Le tronq de la grande artére sorti du pericarde se divise en deux grands rameaux, ascendant & descendant. L'ascendant produit derechef trois artéres. La premiére êt la sousclaviére droite, qui monte vers le côté droit des clavicules. Les deux autres montent vers le gauche. Ainsi on les apelle carotide & sousclaviére gauches. Les artéres sousclaviéres produisent les cervicales, & arrivées aux aisselles, reçoivent le nom d'axillaires, descendent par les bras vers la main, & se divisent au coude en deux rameaux, dont le supérieur & celuy qui êt moins caché sous

les tendons, va à l'endroit du carpe où les Medecins ont acoûtumé de tâter le poux. L'artére ſouſclaviére droite delà les clavicules produit la carotide droite, qui ſe fend en deux rameaux: l'un extérieur, & l'autre intérieur, qui par les troux du crane entre & ſe répand dans le cerveau. On apelle ces artéres carotides, parce qu'étant preſſées elles ſont la cauſe de l'aſſoupiſſement, que les Latins apellent *Carus*. Et de cette preſſion quelques-uns concluent, que ceux qui ſont pendus ne ſentent de la douleur qu'avant d'être pendus. Des artéres ſouſclaviéres ſortent encore ces autres artéres, ſavoir les mammaires & les ſuperieures intercoſtales. Les inférieures ſont des productions de l'artére deſcendente, & ſervent aux baſſes côtes.

L'artériotomie ou la ſection & l'ouverture des artéres, principalement de celles de la téte, a été pratiquée par quelques anciens Medecins: Et elle l'êt encore aujourd'huy, bien que Augenius & Aurelianus enſégnent qu'ils n'ont iamais vû d'artére ſe bien reprendre. Ce que j'ay vû, c'eſt qu'une ieune fille piquée à l'artére du bras par ces Chirurgiens, qui aprennent dans l'Hôtel Dieu de Paris, mourur ces années paſſées d'un anevriſme, & d'une tumeur formée vers l'endroit où on l'avoit ſaignée. Ie croy qu'un des principaux & plus dommageables abus de la Medecine vulgaire êt l'imprudente extraction du ſang. Pour ajoûter d'autres

choses dont je suis témoin, j'ay souvent remarqué des personnes de tout âge relever des grandes maladies, ou par de simples vomitifs, ou par quelques boissons qu'on leur faisoit, & pour leur donner de la force, & pour ouvrir doucement les pores & les conduits de leur corps. Les derniéres paroles du bon & savant Monsieur Gassendi à ses Medecins, montrent ce qu'il jugeoit de la Saignée : Me saigner tant, disoit il, c'est me tuer.

Le tronq descendant de la grande artére, apres avoir produit les intercostales inferieures dont nous avons parlé, envoye au diaphragme & au pericarde les phreniques. Des rameaux qu'il jette dans le bas ventre, quelques-uns accompagnent ceux de la véne porte, & quelques autres ceux de la véne cave. Les premiers sont deux, savoir l'artére celiaque, ainsi nommée, parce qu'elle êt pour le ventricule. Elle se divise en droite qui monte vers le foye, & gauche ou splenique, qui distribuë l'esprit vital à la rate. L'autre artére êt la mesenterique supérieure & inférieure. On leur donne divers usages, comme de porter aux intestins les excremens de tout le corps, & méme de recevoir une partie du chyle. Les autres productions de l'artére ou de l'aorte, car on l'apelle indifferemment de ces deux noms, acompagnent la véne cave, & reçoivent méme nom que ses rameaux : par exemple d'artéres emulgentes, spermatiques, lombaires. L'aorte mon-

te ſur la véne cave au commencement de l'os ſacré, & de la ſorte s'empeſche d'être bleſſée par la durté de cét os, contre lequel ſon mouvement la feroit perpetuellement heurter. L'artére êt alors & apellée iliaque,& fenduë en deux; qui reçoivent le méme nom, & qui produiſent la ſacrée, la honteuſe, les crurales &c. Riolan croît la grande artére & la véne cave, la region & le ſiége des fiévres continuës.

CHAPITRE VII.

Des nerfs, des muſcles, des humeurs, des temperaments, des eſprits & des coctions.

LEs nerfs qui ſont les autres parties dont il reſte à parler, donnent à l'animal le mouvement & le ſentiment. Ils ſont ronds en longueut, intérieurement mols & extérieurement durs. Les tuniques qu'on leur donne ſont imaginaites. Ils ſortent de la moële dorſale juſqu'au nombre de 40. ſoit dans le crane, ou hors du crane, & ſortent de façon que chacun a ſon pareil, excepté celuy qu'on voit naître à l'extremité de la moële. Galen a eſtimé que tous les nerfs contenoient des cavitez intérieures, & en effet Riolan le pere les reçoit en ceux de la verge. Fallope enſégne que Galen a ſuivi l'opinion que je viens de dire, parce qu'il diſſequoit ordinairement des ſinges, qui ont les nerfs

manifeſtement creux. Les Anciens diſtinguoient trois ſortes de nerfs, les uns naiſſans des os & apellez ligamens, les autres venans des muſcles & nommez tendons, qui ne ſont rien que l'aſſemblage des fibres, des ligamens, & des nerfs diviſez dans la chair des muſcles, puis joints en une corde, qui tire où l'on veut la partie à laquelle elle êt atachée. La troiſiéme ſorte de nerfs contient ceux dont nous parlons icy, & dont les Medecins doivent ſavoir l'origine & la diſtinction, pour apliquer des remédes topiques à l'épine, lors que le ſentiment des nerfs qui en ſortent êt offenſé au col, aux mains, au membre viril &c.

La premiere des dix paires de nerfs qui naiſſent dans le crane, êt pour l'odorat. Elle a deux productions apellées mammillaires, blanches, molles, larges & longues, petites aux femmes, mais grandes aux chiens & aux autres bétes, dont l'odorat êt exquis. La ſeconde paire êt des nerfs optiques, qui ſont les plus gros & les plus mols des deux paires, qui portent aux yeux les eſprits viſuels. Les vers que nous avons raportés dans le Chap 2. en parlant du cerveau, donnent à cette paire le premier rang. *Optica prima.* Mais dans l'Anatomie on ne convient pas ſur ce dénombrement. Ils naiſſent au derriére de la téte, & devant qu'arriver aux yeux s'uniſſent, quoy que Loſelius les ait quelquefois remarquez étre ſeparez dans tout le chemin, comme ils ſe ſéparent toûjours aprés s'étre unis, &

vont droit à l'œil. Leur ſubſtance interne fait la tunique reticulaire, l'externe qui êt une continuation de la pie & de la dure mere, fait la tunique uvée & la cornée. La troiſiéme paire remuë les yeux, & les remuë tous deux enſemble & vers un méme côté ; parce que depuis ſon origine elle ne fait qu'un tronq. La quatriéme paire envoye des rameaux dans l'œil & vers les paupiéres, le nez, la bouche & les tempes. La cinquiéme unie aux rameaux auditoires, ſert à la langue & au goût, & va encore aux gencives & aux dens, qui n'ont de ſentiment que par elle. La ſixiéme paire êt la plus déliée partie de la quatriéme conjugaiſon, ſort d'un méme trou que la précedente, & va au palais, où quelques-uns diſent qu'elle ſert au goût. La ſeptiéme paire a encore un méme trou que la troiſiéme & la quatriéme, & ſe conſume preſque toute dans un des muſcles de l'œil. La huitiéme êt pour l'oüye, entre dans l'os pierreux, & comme on croit, fait par un de ſes rameaux le tambour. Elle envoye l'autre au larynx, d'où il arrive qu'en nettoyant trop profondement l'oreille, l'on a une toux ſéche. Riolan pareillement établit en ce nerf la cauſe de la communication, ou comme il parle de la ſympathie entre l'oreille & le palais. Quelques Auteurs croyent qu'elle envoye des rejettons beaucoup plus loin, ſavoir aux bras & au pié. La neuviéme paire êt apellée vague, parce qu'elle va vers pluſieurs parties, comme à celles du ventre moyen, &

du bas ventre, pour léquels les nerfs sortans de l'épine seroienr trop durs. Ses plus considérables rameaux sont les recurrens, qui descendent & remontent vers le gosier & le larynx, où ils sont la cause principale de la voix, & les stomachiques qui embrassent l'orifice superieur de l'estomaq. La dixiéme paire plus dure que les autres naît de la moële du cerveau, lors qu'elle va couler dans l'épine, se joint avéque la paire precedente, puis s'en sépare, & va en partie à la langue, & en partie au larynx.

Les trente paires de nerfs suivantes, naissent de la moële prolongée hors du crane, savoir 8. paires dans le col, 12. au dos, 5. aux lombes, & 5. autres dans l'os sacré. Ce nombre neanmoins n'êt ni entierement certain, ni le méme en toutes les persones. Les nerfs du col pourvoyent à la téte & aux autres parties supérieures, & entre les inférieures au diaphragme & aux bras. La premiére & la seconde conjugaison ne sortent pas comme les autres laréralement, mais des trous dont l'un êt au devant, & l'autre au derriére des vertébres de la nuque, differentes des autres vertébres en articulation. Les douze paires de nerfs thoraciques se divisent en deux rameaux, dont le plus grand s'avance en devant parmi les côtes, & l'autre se courbe en derriére, & se distribuë aux muscles situez entre les vertébres. Les 5. conjugaisons lombaires sont plus grandes que celles du dos. Leurs rameaux posterieurs vont aux muscles

de l'épine, & les antérieurs à l'epigastre, aux parties génitales & aux jambes. Pareillement les 5. paires de nerfs sacrez se divisent en nerfs intérieurs & postérieurs, pourvoyent aux parties voisines, comme au col de la matrice, à la verge, au fondement, enfin s'étendent jusques au pié. A la fin de la moële du dos, il y a un nerf qui êt ordinairement apellé sans pair, mais qui neanmoins êt quelquefois acompagné d'un autre nerf.

Les Anatomistes apellent Myologie le discours qu'ils font des muscles. Mys en Greq signifie un rat, auquel on croît que les muscles ressemblent: Et parce que les Latins les ont au contraire iugez semblables aux lezards, ils les ont nommez *lacertos*. Neanmoins la figure des muscles êt si differente, qu'il n'en êt point à laquelle on puisse determinement la comparer.

Les muscles, selon la définition que l'on en donne ordinairement sont parties dissimilaires, servant aux mouvemens, & dans l'homme aux mouvemens volontaires. On les apelle parties dissimilaires, parce qu'elles sont composées, 1. de nerfs, qui donnent le sentiment & le mouvement; de tendons, qui sont les parties des muscles les plus roides & les plus tenduës, puis de fibres, * qui sont encore parties des muscles & des nerfs, mais les plus petites, & celles qu'on voit à la fin. Car selon la remarque de l'Escale, comme de *facio* vient *faber*, aussi de *finio fiber*, qu'il

* *Latinis fibræ & capillamenta*, Gallis Filamens.

explique *extremus. Fiber* substantif êt un animal apellé castor, ou biévre, qu'on trouve à l'extremité des riviéres. 2. Les muscles sont composez de chairs qui remplissent les intervalles. 3. de vénes & d'artéres qui portent le sang & la chaleur. 4. il faut ajoûter la graisse qui les humecte, enfin la membrane qui en êt la couverture. Il faut encore ajoûter que les muscles servent aux mouvemens volontaires des hommes, dans qui le cerveau ou l'ame qui reside au cerveau commande, puis envoye les esprits par les nerfs, enfin remuë par les muscles. Nous avons raporté les 5. parties similaires des muscles. voicy les trois dissimilaires : La téte, le ventre, & la queuë, ou le commencement, le milieu & la fin. La téte du muscle êt comme la queuë, petite, luisante, blanche & roide ou tenduë. C'êt pourquoy on peut l'apeller tendon, encore que Galen & les autres l'apellent d'ordinaire ligament, & qu'ils ne donnent le nom de tendon qu'à la fin du muscle. Quelques-uns enségnent que le tendon êt plus dur & plus fort que le nerf, plus mol & plus flexible que le ligament. Le milieu ou le ventre du muscle êt comme son corps, & on remarque qu'il êt ordinairement plein de chair. On peut établir trois sortes de mouvement dans les muscles oposez, & comme on parle antagonistes. Car où l'un se resserre & l'autre s'étend, ou tous deux se roidissent & demeurent comme immobiles, ou ils se relâchent. Ces mouve-

mens ſont nommez contraction, extenſion, mouvement tonique, enfin relaxation qui arrive par la peſanteur naturelle à tous les corps. Les Chirurgiens doivent prendre garde au mouvement & à la figure des muſcles, qui êt & plus conforme à la nature, & ſans douleur. Afin par exemple que leurs bandages ſoient angulaires au coude, droits au carpe &c. On enſégne encore aux Chirurgiens, que le nerf bleſſé avant qu'il ſoit entré dans le muſcle, ne ſe réunit & ne ſe conſolide point, & fait perdre le mouvement au muſcle : mais non pas s'il êt bleſſé dans le muſcle méme.

On prend la difference des muſcles 1. de leur ſubſtance, quand on les diviſe en charnus, comme ceux de la langue, & en membraneux comme quelques-uns de la jambe. 2. de la quantité à cauſe de laquelle ils ſont longs ou courts, épais ou déliez. 3. de la figure qui les rend angulaires, orbiculaires, pyramidaux, ſcalenes &c. 4. de la ſituation, ſoit des fibres droites, obliques & traverſantes : ou des lieux ſupérieurs & inférieurs. 5. de l'origine & de l'inſertion dans les os, dans les cartilages, dans les membranes &c. 6. des parties, d'où vient le nom des muſcles à deux & à trois tétes, des muſcles à deux ventres, autrement digaſtriques. Le tendon qu'on apelle encore corde ou queuë êt tantôt large, tantôt long, & quelquefois court, unique ou pluſieurs. Les muſcles prennent ſouvẽt leurs noms des lieux où ils ſont. Ainſi l'on

l'on dit les muſcles iliaques, temporaux &c. 7. de la comparaiſon : les uns étant ſemblables, ou comme Du-Laurens parle congéneres, par exemple deux fléchiſſeurs ou deux extenſeurs, & les autres contraires & antagoniſtes, comme un levateur & un abaiſſeur.

Parce que l'hiſtoire particuliére des muſcles êt extrémement longue, & qu'elle êt ce ſemble plus propre au deſſein des Chirurgiens que des Medecins, nous n'en parlerons point : mais on peut d'ailleurs la voir traitée amplement par Riolan & par Gelée.

Les parties contenantes expliquées iuſques à cette heure, peuvent être ſous-diviſées en pluſieurs autres parties. Car les chairs, par exemple, qui ſelon Galen ſervent aux autres parties comme de bourre ou de couſſin, ſont ou proprement & ſimplement apellées, ſavoir les chairs muſculeuſes, qui ſont l'objet de la myologie, de laquelle nous venons de parler, les chairs des viſceres nommées parenchymes, comme celles du foye, de la rate, des reins, du poumon, du cœur, de la langue : Enfin les chairs des glandes, qui ſont rares, friables, ſpongieuſes, & qui premiérement ſoûtiennent les vaiſſeaux où ils ſe fourchent : ainſi le pancreas ſert d'appuy & de couſſin à la véne porte, le thymus à la véne cave aſcendante, & le conarion aux vaiſſeaux du cerveau. Secondement elles reçoivent les humeurs ſuperfluës des parties

nobles : c'êt pourquoy les glandes parotides que l'on voit derriére & dessous les oreilles, les glandes des aisselles, enfin celles des aines sont apellées émonctoires du cerveau, du cœur, & du foye. Troisiémement elles arrosent certaines parties. Ainsi les glandes du gosier nommées amygdales, le moüillent continuellement de salive.

On raporte à quatre sortes les humeurs qui sont parties contenuës. La premiére sorte d'humeur êt le sang qui a la saveur douce, la couleur rouge, enfin qui coule du cœur dans les artéres, & des artéres dans les vénes, par les anastomoses ou par d'autres pores, comme il arrive ce semble dans les membres mutilez : enfin des vénes, le sang repasse dans le cœur, & si cette circulation attribuée premiérement à Fra Paulo Sarpio Servite Venitien, & puis à Harveus n'étoit veritable, le cœur battant plus de 3000. fois en une heure, & recevant à tous les batemens une demy-once ou du moins un scrupule de sang, il faudroit qu'en ce méme espace d'une heure il y passât plus de dix livres de sang nouveau, que les alimens neanmoins ne pourroient fournir. Les autres raisons de la circulation sont dans les Auteurs, que j'ay nommés.

La seconde humeur êt la pituite, ou la partie du sang la plus aqueuse & la plus froide. Elle n'a point de reservoir particulier, si l'on excepte quelques glandes : mais on la trouve

répanduë seulement dans les vénes avéque le sang, lequel elle refroidit & rend coulant, comme la bile l'attenuë & la mélancholie l'appesantit. Aussi les Medecins comparent-ils le sang à l'air, la pituite à l'eau, la mélancholie à la terre, & la bile au feu. Remarquez que les serositez que l'on trouve dans le sang lors qu'on l'a tiré, & celles qu'on rejette par les urines sont une sorte de pituite salée. Le reste de la pituite qu'on apelle excrementeuse, sort ou pat la salivation, ou par les sueurs.

La troisiéme humeur êt la mélancholie, ou la partie la plus noire du sang, aveq lequel encore qu'elle soit mélée & répanduë avéque toutes les autres humeurs dans les vénes, neanmoins son propre vaisseau êt la rate, située ordinairement en l'hypocondre gauche, vis à vis du foye. Ses autres vaisseaux, au moins quand elle êt échauffée & bilieuse, sont au dessus des reins, & de méme figure que les reins. Bartholin en fait Barthelemy Eustachius l'inventeur, & les nomme capsules atrabilaires.

La quatriéme humeur êt la bile, ou la partie jaune du sang, & celle qui a le plus de chaleur. Son reservoir particulier êt la vesicule du fiel, avéque les canaux nommés cholidoques, qui vont dans les boyaux, & produisent quelquefois la dyssenterie bilieuse engeux que les Grecs ont apellez *picrocolous caco*. Bartholin enségne que c'êt rare-

ment qu'ils se jettent au fond du ventricule, où ils produisenr le vomissement de bile en ceux que les Grecs ont apellez *picrocolous ano*.

Sur ces 4. humeurs les Medecins ont acoûtumé d'établir la difference du temperamenr ou de l'habitude, & de la disposirion du corps humain. Le temperament êt donq ou sanguin en ceux qui abondenr en sang, & qui sont de couleur rouge & intérieurement pleins de joye : ou pituiteux en ceux qui sont pâles, humides, dormeurs, & dont les songes ordinaires sont de l'eau : ou mélancholiques en ceux qui sont lens ; tristes méme dans leurs songes, & de couleur tirant sur le noir : ou enfin bilieux en ceux qui sont prompts, coléres, de couleur comme jaune, & qui ne songent dans le sommeil que des feux, des procés ou choses semblables. On connoît encore le temperament ou par la veuë & par la couleur des poils, les noirs marquant un naturel chaud & mélancholique, & les blonds un naturel humide & froid : ou par l'atouchement. Car la chaleur & la séchéresse de la peau signifie un temperament bilieux &c. Sennert explique encore les temperamens de la façon qui suit. Les sanguins, dit-il, ont le sang humide & chaud, les pituiteux humide & froid : Les mélancholiques sec & froid, enfin les bilieux sec & chaud.

Ces temperamens changent naturelle-

ment, ou ſelon les âges ou ſelon les ſaiſons. La chaleur & l'humidité ſont propres au premier âge, la froideur & la ſécheresse au dernier. Enfin ces quatre qualitez aſſez parfaitement temperées, ſont propres à l'âge moyen. Le temperament que l'on croit le plus parfait êt l'égal mélange des quatre qualitez, apellé vulgairement *ad pondus*: L'autre êt inégal, mais il ſuffit neanmoins pour l'action : & on le nomme *ad justitiam.*

Touchant les ſaiſons, il faut ſavoir que l'on attribuë principalement la generation dû ſang au printemps, de la bile à l'eté, de la mélancholie à l'automne, & de la pituite à l'hyver. Mais il faut encore ſavoir que ces ſaiſons ne ſont pas entiérement les mémes dans la Medecine & dans l'Aſtronomie. Les Medecins les diſtinguent par les plus remarquables changemens qui arrivent à l'air, ſoit qu'ils ſoient produits par le mouvement different du Soleil, ou des autres plus conſidérables Aſtres. Ainſi encore que les Medecins commencent le printemps à l'Equinoxe de Mars, ils le finiſſent neanmoins au lever des Pleiades, environ le huitiéme iour de May. Depuis le lever de cette conſtellation juſqu'à celuy de l'Arcture, c'êt à dire juſques au deuxiéme jour de Septembre, c'êt l'été ; l'automne s'étend juſqu'au coucher des Pleiades, ou iuſqu'au cinq ou ſixiéme jour de Nouembre. Dans l'uſage de la Medecine, on pourroit encore diſtinguer les ſai-

ſons de l'année ſeulement par le chaud ou par le froid que l'on ſent, en ſaiſons temperées ſavoir le printemps, où les corps reprennent de la force & de la vigueur, & l'automne où ils ſemblent la quitter : enfin en ſaiſons froide & chaude. Remarquez qu'artificiellement on peut donner les qualitez que l'on veut à l'air renfermé : & que chaque jour, ordinairement le matin represente le printemps, le midy l'eté, le ſoir l'automne, & la nuit l'hyver.

Les eſprits ne ſont que les plus ſubtiles parties du ſang & des humeurs. On les diſtingue par leurs organes. Car les eſprits naturels ſont dans les vénes, les vitaux dans les artéres, & les animaux dans les nerfs. Leur production êt d'ordinaire attribuée au foye, au cœur & au cerveau.

Les parties contenantes de nôtre corps aidées par les autres parties, ſavoir par les humeurs & par les eſprits font une triple coction. La premiere êt le changement des alimens en chyle dans l'eſtomaq ; la ſeconde le changement du chyle en ſang dans le cœur ou dans le foye ; la troiſiéme enfin le changement du ſang en la ſubſtance de l'animal. On atribuë à chaque coction ſes excremens : ſavoir à la premiére ceux qui ſont dans les boyaux, & qu'on rejette par le fondement. Riolan enſégne qu'aux perſonnes ſaines ces excremens doivent être mols, humides & de conſiſtence de miel.

A la feconde coction, on atribuë l'urine qui coule du foye aux reins, & des reins à la veffie. Enfin on atribuë à la troifiéme ceux qui s'évaporent par la tranfpiration, ou par les fueurs, ou encore ceux qui s'arrétent fur le corps, comme les ordures de la peau. Le méme Riolan écrit icy, ce que l'experience montre d'ailleurs, que la quantité des fueurs empéche celle des urines; & au contraire. D'où il arrive, dit-il, qu'en hyver où l'on ne fuë pas, on piffe beaucoup. On remarque quelque pareille chofe des ordures, qui coulent par le nez.

FIN.



ABREGÉ
DE TOVTES LES principales actions Automatiques qui ſont dans les Hommes, avéque leurs maladies & leur gueriſon.

Compoſé ſelon les principes de la Mechanique & de la Philoſophie de Monſieur Deſcartes, repeté publiquement à Louvain ſous Monſieur Dorlix, Docteur & Profeſſeur en Medecine, & traduit par D. R.



DES PRINCIPALES ACTIONS Automatiques * qui ſont dans l'homme : de leurs deffaux & de leurs remedes.



ES Principes de la Mechanique & de la Philoſophie de Monſieur Deſcartes ſuppoſés; avéque la connoiſſance des choſes, qui prouvent que tout ce qu'il y a de corporel arrive par le mouvement, le repos, la figure, la ſituation, la grandeur & la proportion de ſes parties: nous tacherons de parcourir dans cette Theſe, les actions automatiques d'vn homme déja formé, leurs deffaux & leurs remedes.

PREMIERE CONCLVSION.

La premiere & la principale cauſe de ces actions automatiques êt la chaleur naturelle, ou une certaine eſpece de vray feu ſans lumiere, lequel êt nourri dans le cœur par les humeurs qui y abordent, continué & rétabli par le ferment **& par la chaleur, qui reſtent

* *Semblables à celles par exemple des Horloges, ou des autres machines qui ſe remuent comme d'elles-mémes.*

** *ou, levain.*

apres châque poux dans les ventricules du méme cœur. C'êt dans ces ventricules où le sang tiéde coule de ses reservoirs, où il êt d'abord & proportionnément environné du ferment & du feu caché que je viens de dire, où il se méle & s'agite avéque luy, où il boût & s'attenuë. De sorte que demandant un plus grand espace que celuy des cavités, où il êt: premierement il les dilate, puis il ouvre par cette dilatation les valvules des arteres, enfin il sort aveq impetuosité: & par sa sortie donne à l'une & à l'autre de ces cavités, le moyen de se fermer.

II.

Le sang rarefié dans le ventricule droit du cœur, s'exhale de là vers les poumons: dont la substance êt à la verité rare & molle, mais en sotte refroidie par l'air qu'on respire, que d'abord que les vapeurs du sang entrent dans l'artere qui les y conduit, elles s'y épaississent, & converties de rechef en sang, tombent par goutes dans le ventricule gauche du cœur: le petit feu duquel, elles ne seroient pas capables de nourrir sans cette conversion; du moins hors du ventre de la mere. Car pour les enfans qui y sont encore, la nature les a pourvûs d'autres conduits. Par là il êt aisé d'entendre les causes des maladies, qui arrivent aux poumons: car elles n'arrivent, que par les deffaux de l'air qui êt attiré en respirant, des poumons qui manquent des conditions auparauant raportées, enfin du sang qui s'y exhale de la cavité droite du cœur.

III.

Ce ſang retourné dans le côté gauche du cœur, comme j'ay déja dit, s'y rarefie en méme façon qu'auparavant. De là rejetté dans les arteres, il les frappe, les enfle: & fait ce batement du cœur & des arteres qui êt appellé le poux; & qui dépend & êt diverſifié de plusieurs choſes. 1. du ſang méme, qui êt dans les cavités du cœur avéque leur chaleur & leur ferment. 2. de ces cavités. 3. de leurs valvules & de leurs orifices. 4. des arteres. 5. des choſes contenuës dans les arteres. 6. de vénes & de leurs anaſtomoſes, & des parties voiſines aux vénes. 7. des valvules & des oreillettes, que ces mémes vénes ont. 8. de ce que les vénes contiennent. 9. de chacune ou de pluſieurs de ces choſes, diverſement-jointes & modifiées. Car c'êt d'elles que dépendent les differences du poux, auſſibien que celles de la chaleur.

IV.

Lors que le ſang êt ſorty du cœur, il rencontre dans les vaiſſeaux d'autre ſang moins rarefié, ſe refroidit & s'épaiſſit d'abord; & paſſe en partie en d'autres parties. Ainſi le cœur & les arteres ſe deſenflent, les valvules des arteres qui ſont vers le cœur ſe ferment; & celles des vénes s'ouvrent au méme temps.

V.

Le ſang chaſſé de la ſorte hors du cœur, dilatant les arteres, & à leurs extremités rencontrant divers filamens, les pouſſe, ſe coule en leur place: Et ſelon les differentes ma-

nieres de ſa jonction produit des chairs, des os, ou d'autres ſemblables choſes. Dans l'abaiſſement des mémes arteres, ces particules du ſang repoſent aux endroits, où elles ſe trouvent, & par ce ſeul repos leur demeurent unies. Au reſte on êt plus ou moins nourri, ſelon que le corps êt plus ou moins mol, & facile à dilater par le battement des atteres. Donq ſi un plus grand nombre de ces particules que j'ay dites, entrent ſans ſe diſſiper là, où ſont les petites fibres des arteres, dont j'ay encore parlé ; ou qu'elles ſoient plus groſſes qu'elles n'étoient auparavant, le corps en êt augmenté. S'il entre autant de ces particules, qu'il s'en perd d'autres, il en êt nourri ſeulement. Mais s'il en entre, ou qu'il s'en uniſſe au corps moins qu'il ne s'en diſſipe, il décroît. On êt trop nourri, quand le corps êt trop facile à s'élargir, & que d'ailleurs il retient beaucoup de ſubſtance alimentaire, comme il arrive aux enfans. On êt trop peu nourri & on diminuë dans la vieilleſſe, parce que le corps n'êt pas propre à cet élargiſſement, ni à cette retention. Pour le moyen âge, on y êt nourri mediocrement, & l'on y participe aux deux extremités precedentes. Cependant depuis le commencement de la vie, les parties du corps ſe reſſerrent toûjours davantage, pluſieurs pores ſe bouchent ; & ſont tous environnés d'une ſubſtance roidie par le continuel battement de la chaleur, & par la ſécherеſſe & la diſſipation de l'humidité. D'où il arrive que de l'enfance, qui êt tres-

humide, tres-molle & tres-froide, on passe en un autre âge, où la chaleur s'augmentant insensiblement desséche le corps, l'endurcit & l'échaufe, en sorte qu'il ne croît plus. Cet âge êt celuy que nous appellons viril, où quiconque êt arrivé êt tres-chaud; & sec, & resserré mediocrement: n'y ayant à peine que quelques particules d'eau, mélées aveq quelques autres plus subtiles, qui passent au travers de ses pores. Mais enfin le corps se retrécissant d'avantage, & n'étant plus capable de dilatation; les particules d'eau ou les serosités, commencent à remplir les vaisseaux, passer & repasser dans le cœur; & ne diminuer pas seulement sa chaleur, mais la suffoquer & l'éteindre. Ainsi la chaleur croît & décroît aveq l'homme. Par ces choses on peut voir comment les os ne croissent pas aussi long-temps que les membranes, ni les membranes aussi long-temps que les chairs, ni generalement les parties dures aussi long-temps que les molles. On peut voir pourquoy nous avons été formés & sommes crûs en longueur premierement, puis en largeur: Comment les uns vieillissent plûtôt que les autres, comment la maigreur arrive ou à tout le corps, ou à quelqu'une des parties du corps; comment se font une, ou plusieurs excroissances en vne ou plusieurs parties, d'où tant de maladies & de symptomes, tirent leur origine.

VI.

Entre ces autres parties du sang, qui sont poussées par le cœur dans la rate & la vesicule

du fiel ; & qui tant par ces vaisseaux, qu'immediatement par les arteres, sont poussées pareillement dans l'estomac & dans les intestins: Quelques-unes y regorgent, y font la digestion, & y servent comme d'eaux fortes & de proms dissolvans. Car, puis qu'elles viennent assés immediatement du cœur, elles ne peuvent n'avoir pas une chaleur tres-grande. Lors que de l'estomac par l'œsophage, ces mémes parties sont portées à la bouche en façon de vapeur ; elles y font de la salive, mélées avéque les matieres que contiennent ceux des vaisseaux lymphatiques, & celles des arteres, qui finissent encore à la bouche: où ces liqueurs ont presque la méme force pour dissoudre la viande, quand on la mache, que les autres de l'estomac, quand on l'a avalée.

VII.

Il y a principalement trois sortes de petites parties, qui passent dans l'estomac, & y font une digestion differente, selon la difference de leur mélange, de leur abondance & de leur proportion. Quelques-unes de ces parties sont acides, penetrantes, pointuës & subtiles : les autres glissantes & flexibles : les troisiémes sont oleagineuses, faites de petits rameaux, mais qui piquent, & de qui les entre-deux sont ordinairement remplis de la matiere subtile. Ces liqueurs coulent autour des petites parties des viandes, les separent, les agitent, les échaufent : enfin agissent contr'elles à peu prés en la méme façon, que l'eau commune contre la chaux vive, ou l'eau forte contre les

métaux. Ajoûtés à cela, que la plus-part des alimens sont tels, qu'ils se pourrissent d'eux-mémes : semblables au foin nouveau, quand on le renferme dans des greniers, avant qu'il soit entierement sec.

VIII.

Ces mémes liqueurs, ne trouvant pas quelquefois assés d'alimens, contre lesquels elles exercent leurs forces, les tournent contre l'estomac : & selon la differente maniere de leur disposition & de leur piquotement, qui êt alors sans doute, plus fort qu'à l'ordinaire, donnent differens appetits. Car si elles sont propres à dissoudre quelques matieres, plûtôt que d'autres, elles piquent les fibres de l'estomac, en sorte qu'elles font naître un appetit & un desir de ces mémes matieres. Au reste quoy que ces liqueurs s'assemblent principalement au fond du ventricule, & qu'elles y excitent la faim : quelques-unes d'elles neanmoins, montent par l'œsophage. Et lors que sans humecter, ni remplir les pores en forme d'eau, elles s'y élevent en façon d'air ou de fumée : elles en remuent les fibres d'une maniere inacoûtumée & propre à donner le sentiment de la soif. Entre les parties raportées dans la Conclusion precedente, si celles de la premiere espece excédent les autres en quantité, elles produisent selon leur differente modification des rots aigres, des subversions entieres ou presqu'entieres de l'estomac, des douleurs corrosives & piquantes ; d'où vient apres, une infinie multitude de maux. Quel-

quefois pourtant, elles augmentent seulement l'appetit. La seconde espece êt cause de la nausée, * du relâchement d'estomac, des aquosités, de la digestion mal faite, d'une douleur pesante, & d'autres choses pareilles. La troisiéme produit des rots & des vomissemens amers, des chaleurs excessives, des sanglots & d'autres semblables effets. La digestion a toûjours de la proportion avéque les liqueurs que je viens de dire, & on voit manifestement, quelle doit étre cette proportion, & comment on doit la raporter aux alimens.

IX.

Pendant que ce qu'on a mangé se digere dans l'estomac, les parties les plus coulantes, sont poussées par l'agitation de ce viscere, & par la disposition de ses fibres, hors du pilore. Là mélées dans les boyaux, avéque les particules que nous avons dites, elles se digerent encore davantage, s'échaufent & s'agitent selon la proportion, qu'elles ont les unes avéq les autres. Enfin par le resserrement des intestins & de leurs fibres, celles de leurs parties qui sont les plus subtiles & les plus agitées, rencontrans de tous côtés d'infinis petits trous de diverse grandeur, s'y font passage. Les plus subtiles coulent dans les vénes lactées, qui sont plus étroites: Et les plus grosses entrent dans les rameaux mesenteri-

* *Qui êt un dégoût & une envie de vomir, telle qu'on a acoûtumé d'avoir dans les navires & sur la mer.*

ques de la véne potte, patce qu'ils sont plus ouverts On peut remarquer quelque pareille chose dans la fleur de farine, lors qu'on la separe du son, & qu'on la passe à travers plusieurs cribles, differemment percés.

X.

La trop grande ouverture de ces petits trous des intestins, durcit facilement les excremens ; parce que les plus liquides des autres parties, & quelquefois méme les plus grossieres se coulent par ces trous : Et portées au cœur en éteignent la chaleur sinon totalement, du moins en partie, selon la quantité qu'elles contiennent. Puis mélées plus intimément avéque le sang, & de rechef entrant dans le cœur, elles servent d'un fort aliment à son feu. Et c'êt par ces derniéres choses, que j'explique la nature, les tremblemens, les extrémes chaleurs & les autres symptomes * des fiévres intermittantes. Pout la partie la plus grossiere des excremens durcis, elle s'attache aux intestins, les ferme, & de la sorte fait quelquefois rejetter par la bouche, les autres exctemens sutvenans. Quelquefois elle empéche le passage des vens, qui se forment dans les mémes intestins : dont la longue obstruction, quoy que provenante d'ailleurs, peut neanmoins étre cause de toutes ces choses. Si les petits trous des viscetes sont trop étroits ou bouchés entierement, on jettera par le fondement ensemble avéque les ordures, le chyle ; soit bon & loüable, soit

* *On appelle ainsi les accidens des maladies.*

feulement changé en quelque façon. Et de la forte la maſſe du ſang, diminuera & manquera à la fin, faute de nourriture. I'ay dit qu'on rejettera le chyle & les ordures par le fondement : pource que d'ordinaire, c'êt le plus facile paſſage que les excremens ayent; & que les inteſtins qui les contiennent, ſont tellement formés de haut en bas, que leur commencement êt étroit, & leur extremité large.

XI.

Les parties du chyle qui entrent inſenſiblement dans les vénes meſenteriques, avéq quelque partie de ce ſang qui coule de la rate, où il a été dégroſſi & fermenté, ſe mélent d'abord avéque le ſang que contiennent ces rameaux de la véne porte, dont l'origine êt aux arteres inteſtinales. De là elles ſont d'abord portées dans le foye, duquel les pores ſont en ſorte diſpoſés qu'elles s'y mélent diverſement, ſe fermentent, ſe rarefient, ſe ſubtiliſent, enfin prennent la forme de ſang. Puis, par les vaiſſeaux de la véne porte contenus en la partie creuſe du foye, paſſent aux petits rameaux de la véne cave, qui les porte au cœur, mélées avéque le ſang, qui revient des arteres. Du reſte la ſanguification êt troublée en differentes manieres, ſelon que les pores ſont differemment diſpoſés, & qu'ils ſont plus étroits ou plus larges, droits ou obliques, &c. Puis ſelon la diverſité des matieres, qui doivent étre changées en ſang. Car celle qui êt groſſiere, indigeſte, irregu-

liere

liere & peu propre au mouvement, bouche facilement & remplit les petits & étroits vaiſſeaux qui la contiennent, pendant que l'autre en ſort & s'écoule. Ces parties craſſes, s'uniſſent mutuellement par leurs grandes ſuperficies, & ſe reſſerrent toûjours davantage, ſoit par l'agitation de la chaleur, ou par la nouvelle matiere qui arrive. Et c'êt d'où viennent les tumeurs dures, & qu'on ne peut à péne reſoudre & diſſiper, non pas dans le foye ſeulement, mais dans la rate. Si les pores ſont trop grands, la matiere à laquelle ils donnent paſſage, n'ayant pas aſſés de digeſtion, ne peut étre qu'un mauvais aliment pour nourrir le petit feu, qui êt dans le cœur. Mais ſi la méme matiere qui entre au foye êt tellement abondante enſemble & groſſiere, qu'elle ne ſe puiſſe ni alterer, ni méler aveq les liqueurs qu'elle y trouve, en une quantité beaucoup moindre; il ne faut point douter qu'elle ne ſoit capable de diminuer ou mémes d'éteindre le feu du cœur. Il arrive le contraire, quand une matiere trop aiſée à ſeparer, & compoſée de trop d'eſprits & de trop de bile, ne ſe crible pas aſſés dans le foye, avant que de paſſer dans le cœur & ſe méler avéque le ſang.

XII.

L'autre partie du chyle plus ſubtile & plus penetrante, êt par le preſſement du bas ventre pouſſée en differens lieux, où elle reçoit differentes ſeparations: ſavoir dans les glandes du meſentere, & en partie par des vaiſ-

ſeaux propres, dans d'autres endroits du corps. En effet ce qu'elle a de plus groſſier & remply de plus d'ordures, paſſe par les reins & ſe change en urine; de laquelle ſi quelques particules ſe trouvent en certains recoins mols, tenans & faciles à élargir; il arrive que par leur repos & par leur retardement, elles s'y changent en petites pierres, à peu prés de la meſme façon que dans un pot de chambre. Car pendant que l'urine êt chaude, c'êt à dire beaucoup & diverſement agitée, ſes eſprits & ſa chaleur tiennent ſeparées & dans le mouvement, ce qu'elle a méme de parties terreſtres & embarraſſantes: c'êt pourquoy alors elles ne s'attachent pas. Mais quand la chaleur ou le divers mouvement des particules de l'urine diminuë, elles ſe rencontrent, s'uniſſent & vont tantôt au fond & tantôt au côté du vaiſſeau, où les pouſſe la matiere ſubtile qui ſe gliſſe parmy elles; & où elle les pouſſe, comme des obſtacles à ſon mouvement, les unes plus-tôt & les autres plus tard; ſelon leur figure, leur grandeur & leur ſituation. Auſſi voyons-nous que plus l'urine repoſe & ſe refroidit en un pot de chambre, & plus de choſes s'y amaſſent: les groſſieres ſont en bas, & les ſubtiles en haut, mais par pluſieurs degrés differens. Or pendant qu'elles ſont ainſi pouſſées au fond & aux côtés de ce vaiſſeau, elles ſe rencontrent les unes les autres, s'uniſſent facilement à cauſe de leurs angles & de leurs figures irregulieres, enfin lors qu'il y en a

plusieurs ensemble se petrifient, & forment ce que l'on apelle calcul. D'ordinaire ce calcul êt au commencement friable; mais par succession de temps, percé & comme tissu de ces parties de l'urine que l'on peut imaginer fenduës en petites branches, il durcit davantage selon le degré de la chaleur, & du pressement où il êt.

XIII.

Pour la partie du chyle, qui a passé des vénes lactées dans les glandes du mesentere, apres s'y étre comme criblée, elle coule dans les intestins, dans l'estomac, dans l'œsophage & dans d'autres lieux prochains. L'autre partie plus subtile portée vers la poitrine & dans le pericarde, arrose le cœur d'une eau qui l'empéche de brûler. Aussi êt-il plus ou moins chaud, selon que cette eau êt en moindre, ou en plus grande quantité. Car la matiere etherée ne peut pas s'embarasser beaucoup parmy des particules longues, cylindriques & flexibles. Dans les poumons, cette méme portion de chyle sert à les amollir, & à humecter & rafraîchir le sang qu'ils contiennent. Portée aux mammelles, elle y fait du lait: dont l'abondance, le deffaut, la coagulation & les autres qualités donnent diverses maladies aux femmes, qui nourrissent des enfans. Dans la bouche & vers les racines de la langue, elle fait de la salive; & dans les narines, des mucosités. Elle humecte & arrose le cerveau, dont les esprits sont par ce moyen aussi faciles à enfler, que le sont les

voiles des navires, quand on les a moüillées. Dans les vénes, elle rend le sang coulant. Dans les articles, dans les membranes & dans les ligamens, elle êt cause d'une certaine humidité, d'une mollesse, & d'un rafraichissement, propres au mouvement & à la nourriture. Sur quoy il faut remarquer, que cette sorte de rosée, suivant la varieté des lieux où elle tend, êt tantôt plus subtile, savoir dans les parties dures & dans les petites glandes, &c. & tantôt plus grossiere, comme dans les chairs & dans les parties lâches: sinon que la situation & la figure des pores aporte à cela quelque empeschement.

XIV.

Selon que cette liqueur êt grosse, gluante & en quantité, elle êt cause des obstructions & des tumeurs ordinairement froides & molles, quelquefois pourtant dures. Si elle remplit les poumons, elle fait tousser & empéche la respiration. Si c'êt le cerveau où elle se jette, elle endort & hebete les sens, rend la téte pesante, & donne des douleurs accompagnées d'assoupissement, &c. Lors qu'elle êt trop subtile, trop agitée & trop legere, elle êt cause en divers lieux de divers effets: savoir de la secheresse, de la durté & de la chaleur; soit de tout le corps, si elle êt en assés grande quantité pour le remplir; soit d'une de ses parties, qu'elle pourra amaigrir & priver méme de mouvement; selon que, par quelque cause que ce soit, elle pourra ou n'y entrer pas, ou en sortir tout à fait. Lors

que ces mémes matieres sont pointuës, corrosives & subtiles, elles produisent les gouttes & tout leur appareil dans les jointures: sur la peau, des demangeaisons & de petits ulceres. Si une matiere plus grossiere, mais du reste semblable aux precedentes, êt portée dans les reins, elle sera cause d'un trop grand écoulement d'urine, de la maigreur du corps, de la fiévre. Si elle êt portée dans l'estomac, elle fera vomir: si, dans les intestins, elle donnera divers flux de ventre. Enfin si elle coule dans de grandes cavités, lors que les vaisseaux en seront percés, elle fera des amas d'eau, & plusieurs autres pareils effets: qui peuvent encore provenir des matieres de semblable figure, sortans des arteres.

XV.

Poursuivons encore le sang dans ces mémes arteres: & remarquons outre les choses auparavant dites, que de ces parties d'eau les unes s'écoulent par les urines, les autres par les sueurs, & les autres par la transpiration insensible, savoir celles qui ont ensemble & plus de subtilité & plus de mouvement. Enfin remarquõs, que toutes les autres sortes d'excremens ont de semblables passages, interieurs ou exterieurs; & que la raison pourquoy ils passent ou ne passent pas, soit seuls soit accompagnez d'autres parties, dépend de la situation, de la figure, & de la grandeur des pores. D'ordinaire ces excremens sont moderés; quand la masse du sang êt propor-

tionnée à la diſpoſition du corps: mais quand elle l'excéde, il y en a une partie qui ſort dans les filles & les femmes pubéres par la matrice; pource qu'elle êt droit ſous le cœur, & que ſes pores ſont faciles à lâcher, & d'ailleurs diſpoſés à recevoir le ſang: lequel fait encore les hemorrhoides, tranſmis aux arteres hemorrhoidales. Or ſelon la differente diſpoſition de ce ſang & de ces humeurs, qui coulēt aux endroits que je viens de dire ou en d'autres: ſelon leur groſſeur, leur acrimonie, leur quantité, leur chaleur & leur impetuoſité; il arrive à diverſes parties du corps, diverſes maladies, qu'il n'êt pas bien difficile de connoître ni de guerir.

XVI.

Si les humeurs que la nature a deſtinées à faire la circulation des artéres dans les vénes, ne peuvent pas retourner au cœur, ſoit parce que les petites embouchures des arteres avéque les vénes, apportent de l'obſtacle à ce retour, ſoit parce que les humeurs mémes ſont trop abondantes, trop tardives & trop groſſieres: elles s'attachent les unes avéque les autres, font des obſtructions, rempliſſent les vaiſſeaux, enfin empéchent le ſang de ſortir facilement du cœur. C'êt pourquoy il y boût & y aquiert une chaleur extraordinaire, aveq laquelle il paſſe quelquefois dans les artéres aſſés impetueuſement pour les rompre, & des arteres en d'autres parties du corps, où il êt cauſe de differentes inflammations & d'autres differens effets. Si

les matieres grossieres & compactes, que les arteres contiennent, emportées par le mouvement violant que j'ay dit, ou par quelqu'autre agitation du corps, ouvrent les anastomoses & par les vénes reviennent au cœur, elles n'en augmentent pas seulement la chaleur, mais quelquefois produisent en d'autres parties de nouvelles inflammations. L'augmentation de chaleur dont je parle êt confirmée par l'experience, qui montre que plusieurs branches de chêne jointes, font un feu bien plus fort, que si elles brûloient separément.

XVII.

Les inflammations degenerent souvent en ulceres, déquels consequemment il me semble devoir traiter icy, mais aussi brévement & aussi profondement que je pourray. La matiere des ulceres êt pleine de pointes, coupante & corrosive. C'êt pourquoy si elle êt engendrée dans quelques parties du corps, ou qu'elle leur arrive de dehors en dedans ou au contraire; elle les perce, les déchire, les ronge: Et la douleur qu'elle donne aux parties sensibles, y fait couler de la téte, une quantité d'esprits, qui les dilate & les desséche. Quand elles sont dilatées, le sang méme s'y jette des arteres impetueusement: & plus cette corrosion dure, plus la chaleur croît. En fin la partie ulcerée se condense en sorte, qu'elle n'êt presque pas capable de recevoir les alimens: Ce qu'elle reçoit & à quoy ses pores étroits donnent passage, ne

peut qu'augmenter son mal. Remarquez au reste que la matiere rongeante ouvrant les arteres, en fait sortir un sang qui échauffe, qui desséche & qui épaissit non seulement les parties qui sentent & de qui nous avons parlé, mais celles qui ne sentent pas. Par où vous voyez, combien il êt dangereux d'user de remedes chauds & exsiccatifs contre les ulceres, principalement quand ils sont vieux. Vous voyés aussi quelle êt la methode generale de les guerir, soit qu'ils soient vieux, ou nouveaux. Encore neanmoins remarquez que les ulceres, sont ou proches ou éloignés des parties nobles; & qu'ils ont ou qu'ils n'ont point formé des cavités, d'où ils puissent aisément jetter ailleurs leur apostume. S'ils n'en ont point formé: & que leur matiere ramassée & pourrie, puisse à la fin couler jusques au cœur; elle fait naître des fiévres, ou continuës comme l'hectique, ou intermittantes, ou vagues. Si les ulceres ont formé les cavités dont je parlois, & qu'apres avoir rongé leurs bornes, ils les passent: comme ce qui provient de ce transport d'ordure & d'eaux corrompuës, sont des hydropisies dans les grandes cavités; aussi hors d'elles ce sont des abscés, des fistules & plusieurs semblables choses. De cela & de la proportiō des matieres corrosives avéque leur sujet, je tire l'explication de tout ce qui arrive aux ulceres, de la maladie venerienne par exemple & de ses accidens. Ie fay voir pourquoy quelques ulceres empirent la nuit, & quelques

autres le jour : pourquoy la lépre êt vulgairement incurable ; aussi-bien que les ulceres des vieillards : pourquoy ceux des parties dures sont plus difficiles à guerir, que ceux des parties molles, déquels méme la difficulté diminuë, selon les degrés de la mollesse qu'a leur sujet. Enfin je donne la raison par laquelle les ulceres internes sont contagieux, & non pas les externes: je môntre quelle êt leur difference. I'explique les ulceres de la peste ; & en façon de corollaire, la peste méme.

XVIII.

Mais ce qu'il faut que vous remarquiés principalement, êt que selon les loix de la Mechanique ; les plus vives, les plus subtiles & les plus fortes parties du sang, sont poussées en droite ligne vers le cerveau : & que cependant à cause de la petite capacité des artéres, elles détournent vers les côtés les autres parties moins agitées ; entre léquelles celles qui ont plus de force & de mouvement tendent encore en droite ligne, vers les vaisseaux destinés à la generation ; où elles servent à cet usage. Les parties que j'ay dites les premieres, portées à la téte avéque leur sang, ne sont pas seulement utiles à nourrir la substance du cerveau : mais principalement à y produire un vent tres-subtil, ou plûtôt une flamme tres-vive & tres-pure, à laquelle on a donné le nom d'esprits animaux. . Les artéres qui les ont aportés du cœur, apres s'être divisées en plusieurs

indéfinis rameaux, & avoir composé les filets, qui en façon de tapisserie sont étendus au fond du cerveau, se ramassent au milieu de sa substance, à l'entrée de ses cavités & autour de la glande pineale. Les pores de cette glande sont presqu'infinis, & d'ailleurs si étroits qu'ils ne reçoivent que les plus subtiles parties du sang, & qu'ils en rejettent les plus grossieres & les plus foibles. Les artéres aveq le sang qu'elles contiennēt; des endroits où nous les avons laissées, vont jusqu'à ce grand Euripe, qui arrose toute la substance du cerveau: mais d'une rosée, dont la trop grande quantité êt cause du sommeil, & de plusieurs autres sortes d'assoupissemens. Ce qu'il faut que vous remarquiés encore êt, que parmy les détours & les filets du cerveau, il arrive que les plus grosses parties du sang perdent leur agitation, qu'elles la transferent aux plus subtiles, & qu'enfin les plus subtiles la reçoivent sans la communiquer.

XIX.

Les parties subtiles & grossiéres du sang, apres s'être assemblées vers la glande que nous avons dite, se répandent de là dans toutes les cavités du cerveau: mais c'êt en retenant toûjours l'agitation que la chaleur du cœur leur a imprimées; & ne recevant autre preparation ni autre changement, sinon que les plus subtiles sont separées des plus grossiéres. Si ces petites parties ou ces esprits sont en assés grande quantité pour tendre, & con-

ſerver tenduë la ſubſtance, les cavités & les pores du cerveau, on veille. Selon que ces mémes eſprits, entrent de la glande dans les cavités & des cavités dans les pores du cerveau & que de ſes pores ils vont ou du moins s'efforcent d'aller, vers quelques nerfs plûtôt que vers d'autres, ils peuvent changer les figures des muſcles auſquels ces nerfs ſont inſerés, & ainſi remuer le corps en toutes les differentes manieres, dônt il êt capable.

XX.

Car il faut ſavoir que les nerfs, couverts d'une double enuelope s'alongent depuis le cerveau qui êt leur origine, iuſques vers les muſcles dans léquels ils s'inſerent par petits rameaux, compoſés de tuniques lâches & qui peuvent étre facilement dilatées par les eſprits, ſelon la forme & pour l'uſage de ces mémes muſcles. Il faut encore ſavoir que les nerfs ont d'autres nerfs oppoſés & collateraux, qu'ils ont des valvules ou de petites portes ouvertes vers differens endroits, & que les eſprits par leur mouvement bouchent & débouchent ces valvules: [à peu prés en méme maniere, que l'air par ſon agitation ouvre & ferme la peau, qu'on met derriere les trous d'un ſouflet.] Enfin il faut ſavoir que les parties du corps ne ſont pas ſeulement remuées par les eſprits, qui viennent du cerveau, mais par ceux qui viennent d'un nerf à l'autre : Et que quelquefois la quantité & la force de ces mémes eſprits êt ſi grande, qu'ils enflent les muſcles avéque une tenſion & une douleur

extrémes. Ils enfleroient méme continuellement tous les muſcles où ils ſont, s'ils n'en ſorroient ou par les valvules que nous avons dites, ou par les pores deſtinés à la tranſpiration. Et ces enflures exceſſives peuvent encore arriver aux autres lieux, où les tuyaux des nerfs s'inſerent: par exemple, à l'eſtomac, dont la contraction differente êt cauſe du vomiſſement, de la nauſée, des ſanglots ou de ſemblables choſes: & aux inteſtins, dont la diverſe enflure chaſſe les excremens en divers lieux. Dans la matrice & dans les parties voiſines, les eſprits font des convulſions & des ſuffocations: Enfin en d'auttes lieux, & de quelques autres endroits qu'ils s'amaſſent, ils font d'autres effets.

XXI.

Si les eſprits coulent également dans les tuyaux des deux nerfs oppoſés, mais diſpoſés en méme façon, ils enflent également les parties où ils coulent. Pour les nerfs qui ont leurs tuyaux dâs le cerveau toûjours ouverts, tels que ſont ceux de la reſpiration: les eſprits auſquels ils donnent paſſage vers quelque muſcle, preſſent ſes valvules & l'enflent, joints avéque les eſprits du muſcle oppoſé, léquels il n'a pas encore tous receus, lors que ſes membranes les arrétent & les repouſſent. En ſorte que par ce flux & reflux des eſprits qui paſſent des muſcles en d'autres muſcles, & par ceux qui leur arrivenr du cerveau, ni ce mouvement ni quelques autres

autres semblables n'ont point d'interruption. *

XXII.

Les esprits passent de la glande en certaines parties du cerveau, plûtôt qu'en d'autres, pour ce qu'elle y êt tournée ou par le commandement de l'ame, ou par la force des esprits méme : déquels la modification differente peut faire ouvrir differens endroits du cerveau, sinon qu'ils soient déja ouverts par quelque objet de dehors de qui l'action passe jusqu'à leurs cavités, ou par d'autres esprits dont ils retiennent l'impression. Car enfin les petites fibres du cerveau sont flexibles à peu prés comme de la cire, & ainsi peuvent garder assés long-temps les traces qu'elles ont une fois receuës. Lors que les esprits ne sont pas déterminés vers un côté du cerveau, plûtôt que vers d'autres, & que d'ailleurs ses ouvertures sont également disposées : ils se distribuent par tout le corps, selon l'exigence de ses parties. Mais voicy ce qui leur arrive lors que le cerveau a ses passages ou tétrecis par quelque cause que ce soit, ou encore fermés : soit pat quelques vapeurs, soit par la grosseur des esprits mémes. Au lieu du mouvement droit qui leur manque, ils prennent le circulaire repoussez dans les cavirés du cerveau ; jusques à ce qu'enfin leur extréme

* *Voyez ces choses avéque plusieurs autres qui les precedent & les suivent, expliquées dans le traité composé par Monsieur Descartes touchant le corps humain, & imprimé en Hollande.*

impetuosité & le pressement où les met la continuelle arrivée de nouveaux esprits, leur fait rompre tous les obstacles, passer les pores du cerveau, sortir par les ouvertures qu'ils font ou qu'ils rencontrent, enfler les muscles, & les enfler aveq toute la violence que l'on remarque dans le haut mal.

XXIII.

Les pores que les esprits forment sur la superficie de la glande, sont ce que nous apellons idées : c'êt à dire les causes ou les occasions pourquoy l'ame qui a son siege dans cette glande, conçoit les choses qui arrivent au corps Si ces idées à raison des objets aperceus par les sens exterieurs ont des vestiges imprimés dans la superficie interieure du cerveau, ou à raison de la glande méme penchante & comme fixée vers un côté plûtôt que vers l'autre, se presentent trop fort, trop souvent ou toûjours ; l'ame ne sauroit à peine avoir de l'attention que pour elles. Au contraire, si par la mobilité de la glande ou l'inégalité des esprits excessives, ces idées durent peu de temps, & qu'elles donnent trop tôt lieu à d'autres idées, l'ame pense tantôt à un objet & tantôt à un autre, sans reflexion suffisante : d'où l'on peut tirer l'explication de toutes les sortes des folies.

XXIV.

Il y a trois sortes de causes qui apottent de l'obstacle aux actions des sens & aux mouvemens volontaires. La premiere êt l'obstruction de la glāde telle, qu'elle peut empécher

les esprits de passer dans les cavités du cerveau. La seconde êt l'obstruction des cavités du cerveau méme, provenante des esprits qui leur arrivent immediatement des atteres carotides. La troisiéme cause qui empéche le mouvement volontaire êt l'obstruction des nerfs: à quoy il faut ajoûter que les nerfs peuvent étre pressés ou coupés; qu'ils peuvent manquer de valvules ôtées par corrosion, enfin qu'ils peuvent les avoir mal tournées.

XXV.

Recherchons comment les esprits doivent étre distribués pour les actions des sens. Premierement il y a une quantité de fibres qui sont renfermées dans les tuyaux des nerfs, par où les esprits coulent dans les muscles. Ces fibres depuis le cerveau, duquel elles tirent leur origine, passent par l'épine du dos jusques aux parties de tout le corps, qu'elles rendent capables du sentiment que nous apellons le toucher: dont les differences dépendent de celle qui êt dans les mouvemens de ces fibres mémes. Car si elles sont tellement émuës qu'elles se desunissent des autres parties, & que la structure du corps en soit vitiée, on sent de la douleur. Vne agitation presque semblable à la precedente, mais qui ne rompt & ne separe rien, nous fait connoître la force de nôtre corps, & produit le chatoüillement. Lors que le mouvement des petits corps qui heurtent contre ces fibres, êt égal à celuy que leur chaleur ordinaire leur donne naturellement, on ne sent

rien : mais on ſent de la chaleur s'il êt plus grand : s'il êt moindre ou tout à fait nul, on ſent du froid. Enfin les differentes manieres dont ces petits corps ſe remuënt contre les nerfs, font les differentes eſpeces d'attouchement. Remarqués que quelques petits que ſoient ces corps, ils ſont neantmoins groſſiers, à comparaiſon de pluſieurs autres.

XXVI.

Encore que les corps ſoient un peu moindres que les precedens, ils peuvent neantmoins toucher les fibres qui ſervent au goût: non ſeulement parce que ces fibres ſont plus ſubtiles, mais parce que les peaux qui les couvrent ſont plus tendres. Au reſte les corps dont je parle icy, ſont diſpoſés en ſorte, que l'action de la ſalive peut diſſoudre leurs petites parties, & les agiter dans les pores de la langue, quand elles y ſeront entrées. C'êt pourquoy ſi ſes peaux ſont trop épaiſſes, dures, impenetrables, enfin imbuës de liqueurs qui empéchent le goût des alimens: ſi la ſalive méme êt trop groſſiere, trop tenante & viſqueuſe, ou qu'elle ait quelque ſaveur particuliere trop forte, le goût en devient dépravé.

XXVII.

Le ſentiment de l'odorat dépend de pluſieurs filamens, qui s'avancent du cerveau vers les narines ſous les pores mammillaires, & qui ſoit à cauſe de leur peau delicate, ou de leurs pores étroits, ſont remués par des corps beaucoup plus ſubtils que ceux du goût.

Ce qui fait donq que l'on n'a point d'odorat ou qu'on l'a gâté, êt l'obstruction de l'os spongieux: celle des narines & quelquefois leur entier deffaut, quand par exemple elles sont mangées par corrosion ou autrement: l'incrassation des humeurs ou des odeurs mémes, &c.

XXVIII.

L'organe de l'oüye n'êt touché, que par le mouvement ondoyant de l'air: aussi il n'êt pas composé des fibres si delicates, mais il a pourtant au fond de l'oreille une peau fort subtile que le branlement de l'air exterieur remuë, comme elle remuë un autre air qui suit, mais qui êt naturel, & qui donne son agitation aux petites fibres auditoires: ces fibres la transferent à la glande, où l'ame conçoit l'idée du son. L'on voit par ces choses quels peuvent étre les deffauts de cet organe. Car la peau qui êt tenduë au fond de l'oreille peut étre déchirée, trop épaisse, lâche, humide, mangée. L'air naturel peut étre flatueux. Les ordures jaunes & ameres, sont quelquefois empéchées de sortir; quelquefois elles font des obstructions, &c. Enfin tous les sens sont dépravés, quand leurs fibres sont endurcies, resserrées, ou pour parler ainsi, brochées de quelques matieres tenantes. Quand les tuyaux des nerfs sont ou rétrécis ou fermés, dedans ou dehors le cerveau. Quand il y a du deffaut dans les esprits, ou dans les autres causes generales.

XXIX.

La vision êt formée par de petites fibres qui sont encore plus subtiles que celles des sens auparavant rapportés; qui peuvent être agitées par le second élement, enfin qui composent un organe que les Anatomistes ont suffisamment décrit. Seulement il faut remarquer que pour une vision parfaite il êt necessaire qu'il y ait certaine proportion d'éloignement, de tuniques, d'humeurs & de lumiere. Car les premieres tuniques qui sont devant la prunelle & qui entourent l'œil par dehors, doivent être assés transparentes: Et lors qu'elles ne le sont pas, ou l'on voit imparfaitement ou l'on ne voit point du tout. Ce qui arrive encore par d'autres choses qui croissent sur la prunelle, savoir non seulemẽt ce qu'on appelle ongle & pellicule charnuë; mais par de petits ulceres & de petites tumeurs, enfin par plusieurs autres choses qui empéchent les rayons de passer, ou qui les détournent. 2. Il faut que l'humeur aqueuse soit encore suffisamment transparente, en deuë quantité, pure, &c. Le manquement de l'une ou de plusieurs de ces choses, trouble ou empéche entierement l'action de voir. 3. Le redoublement de la tunique uvée doit être disposé à une vision distincte. Car cette tunique dont l'ouverture fait la prunelle, doit par sa dilatation recevoir plus de rayons, lors qu'ils sont foibles & qu'ils viennent des objets ou éloignés, ou méme proches, mais éclairés: par son resserrement au contraire

elle doit exclurre les rayons qui sont ou trop forts, ou en trop grande quantité. Si elle êt donq excessivement dilatée pat sa formation naturelle, par sa durté, ou par d'autres causes, on ne peut voir distinctement les objets ni proches ni fort éclairés, &c. Son trop grand resserrement d'où qu'il puisse venir, trouble la veuë dans la foiblesse des rayons & dans l'éloignement des objets. 4. Il faut que l'humeur crystalline soit tellement formée, qu'autant qu'il se peut, elle recueille en un méme point de la tunique reticulaire, les rayons venans d'un méme point de l'objet. C'êt à quoy servent beaucoup les conduits ciliaires, qui selon qu'ils sont enflés applatissent l'humeur crystalline, à laquelle ils sont attachés : & en font méme la tunique comme de petits tendons. S'ils sont éloignés, & selon qu'ils le sont, ils rendent cette humeur convexe: & sa trop grande convexité, soit qu'elle arrive de la lâcheté des tendõs ciliaires, de leur éloignement, de leur paralysie, soit d'autres causes, apporte une entiere impuissance de voir les objets éloignés : parce que leurs rayons étans les uns tout contre les autres, & consequemment propres à se joindre d'autant plûtôt, elle les joint devant qu'ils arrivent à la tunique reticulaire. Lors que l'humeur crystalline êt trop applatie par le peu d'étenduë des conduits ciliaires, ou par d'autres causes ; elle empéche absolument de voir les objets proches. Car elle n'en unit point les rayons,

qui sõt d'ailleurs éloignés entr'eux-mémes. Ce qui empéche encore la veuë, & qui fait méme paroître les choses ou doubles ou renversées, à quiconque n'y êt pas acoûtumé; c'êt quand l'humeur crystalline se trouve hors de son lieu ; & que son diametre êt plus ou moins tourné vers la prunelle. 5. La transparence, la pureté, la quantité & la consistance duës de l'humeur vitrée, sont encore necessaires pour une parfaite vision. 6. La tunique uvée doit étre interieurement noire, & si elle étoit d'une autre couleur, elle refléchiroit vers differens côtés les rayons, & les confondroit. Les autres parties de l'œil ne doivent pas non plus avoir des couleurs induës, rouge, jaune ou autres. 7. Il faut qu'il y ait de la proportion entre la tunique reticulaire & les autres parties de l'œil : en sorte que cette tunique ne soit ni trop éloignée, car les rayons se joindroient devant que d'étre arrivés à elle : ni trop proche, parce qu'ils ne se joindroient qu'aprés: ni trop subtile, autrement une forte lumiere la blesseroit: ni trop grossiere, dure, séche ou entierement ou en partie, &c. afin d apercevoir mémes les rayons foibles ou mediocres, & afin que les objets ne paroissent point croisez, &c. Tous les autres deffauts de la veuë procedent du nerf optique.

XXX.

Il y a encore d'autres nerfs qui viennent du cerveau, qui finissent à la base du cœur & qui sont remués d'une façon qui agrée ou

qui déplaît, selon la differente dilatation du sang. C'êt ainsi que celuy qui êt le plus pur & le plus subtil, leur imprime un mouvement necessaire & propre à la joye. Celuy qui luy êt contraire, produit ou la tristesse, ou d'autres passions, selon qu'il vient de diverses parties du corps, & qu'il êt diversement mélé. Car enfin les esprits qu'il envoye au cerveau, sont plus ou moins abondans, grossiers, agités ou égaux, une fois que l'autre. Et cette diversité êt la cause ordinaire des passions & des inclinations naturelles, sinon que l'ame ou les dispositions du cerveau particulieres, y mettent quelque empéchement. Donq si les esprits sont en plus grande quantité qu'ils n'ont acoûtumé d'être, ils excitent en nous des mouvemens qui témoignent de la bonté, de la liberalité & de l'amour. Ces mêmes esprits, s'ils sont encore plus forts, & plus gros qu'à l'ordinaire, excitent la confiance & la hardiesse: s'ils sont égaux dans cette force, dans cette grosseur & dans leur figure, ils font naître la constance. S'ils sont plus agités, ils sont causes de la promptitude, de la diligence & du desir. Enfin s'ils sont égaux dans cette agitation, ils sont cause de la tranquillité de l'ame. La malignité, la timidité, l'inconstance, la lenteur & l'inquietude arrivent, quand les qualités precedentes manquent à ces esprits. Toutes les autres humeurs & inclinations naturelles, sont ou composées ou dépendantes de celles que je viens de dire. Car par

exemple l'inclination au ris & à la raillerie, êt composée de la promptitude & de la tranquillité ; quoy que d'ailleurs la bonté & la constance la renforcent. L'inclination triste êt composée de la lenteur & de l'inquietude, & augmentée par la malignité & par la timidité. La promptitude & l'inquiétude font l'inclination colerique, à laquelle la malignité & la constance donnent encore plus de vigueur : & ainsi consecutiuement. Au reste les esprits qui sortent de la glande, & qui ont une ou plusieurs des qualités que j'ay dites, sont conformément aux loix de la Mechanique, propres à couler vers quelques parties du corps où les nerfs les portent, par exemple vers le cœur, & d'où ils les reportent encore au cerveau. C'êt là que les esprits ne fortifient pas seulement l'idée déja formée au commencement de la passion qu'ils accompagnent, mais produisent d'autres effets que je pourrois expliquer.

XXXI.

Les differences des esprits & du sang méme dépendent des parties, d'où le sang passe vers le cœur. C'êt ainsi que le suc des viandes qui coule de l'estomac dans les vénes, donne au sang quelques-unes de ses qualités. Car quand il se méle aveq luy nouvellement, il l'épaissit & fait que porté dans le cœur, il n'y produit point d'esprits si agités, si forts ni en si grande quantité, d'où il arrive que le corps êt en quelque sorte d'assoupissement, jusques à ce que la digestion soit

achevée, & que plusieurs passages circulaires par le cœur rendent ce nouveau sang plus subtil. L'air qu'on respire & qu'on fait se méler en partie avéque le sang, qui passe par les poumons dans le côté gauche du cœur, modifie ce méme sang diversement selon ses diverses qualités. En effet le sang se rarefie autrement lors que l'air êt sec, chaud ou serein, que lors qu'il êt humide, froid ou plein de nuages. Si le foye fait un sang loüable, ce sang qu'il envoye au cœur fait les esprits de méme. Si de la vesicule du fiel ou d'ailleurs la bile regorge dans le cœur, les esprits qui s'y forment ont aveq beaucoup de vivacité, une inégalité extréme dans leur agitation. Si les parties du sang les plus grossieres & celles qui sont moins propres au mouvement passent de la rate au cœur, les esprits sont en plus petit nombre & ont une moindre & inégale agitation. Enfin si le sang vient de l'habitude du corps, il êt cause des esprits plus subtils & plus agités. Mais ce qui les diversifie extremement êt un rameau de nerfs de la sixiéme paire, qui finit à la base du cœur & qui êt destiné pour en resserrer & élargir les orifices, soit ceux par où le sang entre, ou ceux par lesquels il sort. C'êt à cause de toutes ces choses, ou encore par chacune d'elles, qu'il arrive au sang & aux esprits plusieurs changemens & plusieurs vicissitudes & à l'animal plusieurs passions. Bien davantage si le sang coule trop assidument de quelqu'une des parties auparavant dites, vers le cœur : & qu'ainsi les esprits montent

du cœur au cerveau en trop grande quantité; ſelon la maniere dont ils ſonr propres à paſſer par la glande, & la tourner aveq eux vers quelques parties du méme cerveau plûtôt que vers d'autres, ils ſont encore propres à faire naître diverſes ſortes de folie.

XXXII.

Il y a d'autres petites choſes qui ſe font daus le cerveau ; ou dans quelqu'une de ſes parties pendant qu'on ne dort point: Mais je les laiſſe pour n'être pas long, ou pour ce que chacun peut facilemenr les tirer de celles que j'ay déja expliquées. Il me reſte à parler du ſommeil qui vient de ce que les eſprits ne ſonr pas en aſſés grande quantité pour dilater & garder dans la dilatation & l'élargiſſement les cavités, ou la plus grande partie des cavités du cerveau. Mais ils ne demeurent pas ſans action dans le ſommeil méme. Car ouvrant quelques parties du cerveau pendant que les autres ſont bouchées, ils donnent occaſion à diverſes ſortes de ſonges.

FIN.

Probléme pertinent.

Le jugement qu'on fait dans la folie à l'occaſion du corps, n'ét jamais faux.

Autre. Ie nie que la goutte des piez, ſoit l'effet d'une matiere qui coule de la téte.

Probléme impertinent. *

Les dogmes de Monſieur Deſcartes ne ſont pas nouveaux, puis qu'ils ſont vrais.

Autre. Ceux qui pretendent renverſer univerſellement la Philoſophie de M. Deſcartes, ſont dignes de compaſſion plûtôt que d'indignation. Car ou ils ne l'ont pas lûë, ou ils ne l'ont pas entenduë.

* *ou qui n'ét pas de ce lieu.*

THESES
DE
LOVVAIN;
SOVTENVES SOVS
Mrs d'Orlix & Plempius.



REPETITION

DES FIE'VRES, FAITE SOVS Mr PLEMPIUS, Docteur & Professeur en Medecine à Louvain.

PREMIERE CONCLVSION.

ON peut définir la fiévre par son effet ordinaire, une maladie consistant en une ebullition des humeurs, qui coulent dans le cœur. Or le cœur contient un feu semblable au feu artificiel, qui s'allume & s'éteint bien-tôt ; si l'on y jette du bois qui brûle & cesse de brûler facilement. Mais si l'on y jette une quantité d'autre bois, qui soit gros & solide, il s'allume & s'éteint un peu tard, & dans sa fin méme a de la force. En troisiéme lieu, si l'on y jette du bois ou d'autres alimens qui soient encore plus gros, plus serrés, plus verts : d'abord il semble comme vaincu, & perd quelque degré de sa chaleur. Neanmoins il la reprend peu aprés, brûle avéque plus de force, & consume entiérement la matiére à quoy il s'étoit ata-

ché. Si vous voulés faire une quatriéme ſuposition, mais qui n'êt ni difficile ni extraordinaire, non plus que les précedentes : Si vous voulés jetter dans le feu quelque choſe, qui ne ſoit du tout point combuſtible, vous voyés qu'il meurt auſſi-tôt. Et dans quelque ſupoſition que ce ſoit, vous voyés quand méme le feu ceſſe de brûler, que ſes plus petites parties ſont emportées en l'air par le mouvement de la matiere ſubtile, que celles qui ſont moins agitées, plus groſſes & plus embaraſſantes font la fumée, & la ſuye lors qu'elles s'atachent aux cheminées ; les unes plus haut & les autres plus bas, ſelon leur ſubtilité & leur mouvement. Cependant celles qui ont plus de grandeur, d'irregularité, d'angles ; & qui ſont moins propres au mouvement de la matiere ſubtile, demeurent à terre & dans le foyer. Ainſi le lieu de toutes les choſes qui ont brûlé, & les effets qu'elles y produiſent, ſont conformes à leur ardeur, à leur figure & à leur agitation. La ſuye bouche la cheminée, & empéche la fumée de paſſer. La fumée d'abord fait mieux brûler le feu, mais l'étoufe peu aprés. Au contraire plus la ſortie de la fumée êt libre, plûtôt & avéque plus d'action le feu conſume ſon aliment.

II.

Il n'y a pas grande difference entre ce feu, & celuy qui êt naturellement dans nôtre cœur. Car il acroit & décroit ſa chaleur ſelon ce que nous avons dit du feu artificiel, &

ſelon que les humeurs commencent & ceſſent facilement de brûler. Quand elles ſont enflammées, leurs plus ſubtiles parties montent droit vers la téte, par les artéres carotides comme par une cheminée, paſſent à travers les pores du cerveau, s'aſſemblent dans ſes ventricules; & ſi elles ont trop d'action, produiſent des veilles continuelles, des phrénesies, des mouvemens extraordinaires du corps, & pluſieurs effets ſemblables. Les autres de ces petits corps vont iuſques ſur la voûte du cerveau, la chargent par leur peſanteur, l'abaiſſent quelquefois & de la ſorte ſont cauſe, de tout ce qu'il y a d'aſſoupiſſements. Les parties qui ſont plus groſſiéres que les precedentes, empéchées de monter au cerveau, vont droit aux parties genitales: & cependant pouſſent à côté vers differents cribles, ce qu'elles contiennent de moins propre au mouvement: ſavoir la bile dans la veſicule du fiel: dans la rate ce que le ſang a de plus terreſtre; enfin ce qu'il a d'acide ou de piquant, dans les inteſtins & dans l'eſtomac. Il faut remarquer que ces matiéres ne ſont pas pouſſées ſeules en ces endroits, mais preſqu'avéq toutes ſortes d'autres excremens. C'êt pourquoy il ne faut pas s'étonner ſi la téte alors fait mal, ſi elle êt chaude & peſante: ſi la rate êt pléne d'obſtructions, enflée, dure: la veſicule du fiel pléne de bile: le foye, le pancreas avéque les prochains lieux, & de bile & d'autres humeurs. Enfin il ne faut pas s'étonner que

la nausée, le vomissement, les sanglots, les rots, le dégout & la mauvaise digestion travaillent l'estomac dans la fiévre; que l'œsophage soit tourmenté d'vne soif insupottrable, les intestins de la diarrhée *, de la dysenterie, ** de la bile. Au reste l'obstruction des poumons & de l'habitude du corps, empéche les fumées de sortir, & ainsi augmente premiérement la chaleur du cœur; laquelle neanmoins elle éteint ensuite.

III.

Les Fiévres éphémeres sont les effets de ces matiéres, qui coulent dans le cœur en si petite quantité, ou qui d'ailleurs sont si propres à cesser leur chaleur & leur inflammation, qu'elles ne peuvent la continuer qu'environ un jour. Leurs causes externes sont d'avoir trop été au Soleil, d'avoir pris des choses qui excedent en esprits & en chaleur, d'avoir travaillé immoderément, d'avoir souffert du froid. L'aplication de toutes les choses, qui empéchent la transpiration dans les grandes chaleurs, êt vne autre cause externe des fiévres dont nous parlons, &c. Les causes internes sont 1. les passions violentes, continuelles, & qui de quelque partie du corps déterminée, poussent vers le foyer du cœur vne humeur facile à brûler & à s'é-

* *Simple flux de ventre.*

** *Flux de ventre avéque corrosion & douleurs des intestins. La lienterie êt l'éjection des viandes, sans qu'elles ayent soufert aucun changement, dans les boyaux pour être trop lissez.*

teindre. C'êt ainsi qu'vne trop forte colere, fait couler la bile vers le lieu que nous avons dit, &c. 2. une petite quantité de matiére pourrie arrivant au cœur, de quelque partie du corps enflammée, mangée ou disposée autrement. 3. des douleurs trop fortes, ou des sentimens trop desagreables. Enfin plusieurs de ces choses diversement jointes & modifiées.

IV.

Il y a de l'inégalité dans le commencement, & dans la continuation de ces fiévres. Si quelques-unes commencent par froid, c'êt que la matiere qui coule dans le cœur, & qui en affoiblit le feu êt grossiere, ou subtile mais en trop grande quantité. Ainsi quelque sécheresse qu'ait le foin ou quelqu'autre pareil aliment qu'on jette dans vn grand feu, il en peut neanmoins diminuer d'abord l'action. Il y a d'autres fiévres, qui commencent par chaleur : comme il y en a dans lésquelles on remarque un poux inégal, par exemple quand une matiére pourrie coule dans le cœur. Mais ces fiévres éphemeres se guerissent plus aizément qu'on ne les connoît.

V.

Si une ou plusieurs causes auparavant raportées excedent en durée, en force, ou en quantité : elles donnent au sang un facile moyen de s'enflammer derechef depuis deux jours ou davantage, iusques environ le sétiéme, que le bon sang peut sur-

monter le mauvais. Surquoy je remarque que la repletion même êt suffisante pour coaguler le sang, une partie duquel en ceux qui sont plethoriques, comme la rougeur de leurs mains & de leur visage fait voir, êt dedans & vne partie dehors les vaisseaux, & ainsi ne retourne au cœur que par vne forte impulsion. Parce que les personnes dont je parle, ont plusieurs livres de sang ; & que neaumoins il n'en coule à chaque fois que quelques petites goutes dans le cœur : Il faut qu'avant la circulation achevée, il demeure long-temps dans les lieux qui le contiennent, que par ce retardement il perde ses plus subtiles parties ; que les plus grossiéres qui restent, se joignent d'autant plus étroitement, & qu'ainsi elles deviennent propres à nourrir un plus grand feu. Ce qui aide & qui acompagne la coagulation du sang, c'êt encore l'obstruction des artéres, qui quelquefois s'ouvrent par un violent mouvement, provenant ou du cœur ou d'autres causes : & qui par les parties compactes du sang, qu'elles poussent vers le foyer de l'animal, y font un extraordinaire incendie. Il ne faut pas s'étonner s'il suit assés souvent un sommeil profond, une pesanteur de téte, une lassitude & une tension de membres, une difficulté de respirer, un poux plein & fort, une chaleur acompagnée de vapeurs & de flatuositez ; mais qui n'êt pourtant pas mordicante, &c.

VI.

Quand la fiévre ataque des personnes d'un naturel chaud, maigre, sec, bilieux; ou encore des personnes plénes de sang grossier, acide, & agité : parce qu'alors les parties de ce sang ont beaucoup plus de mouvement qu'elles n'avoient : les malades sont empéchés de dormir, sentent d'extrémes douleurs de téte, & n'ont nul apétit. La soif les tourmente; la chaleur les consume & les brûle, enfin la fiévre Ardente leur fait souffrir tout ce qu'elle peut avoir d'accidens.

VII.

Si de quelque partie du corps que ce soit, vne matiére pourrie coule dans le cœur, parce qu'elle se méle irregulierement avéque le sang : outre d'autres effets dépendans du sujet & des circonstances, elle rend le poux inégal & la chaleur plus forte & plus piquante : qui sont choses, que les matiéres sans pourriture ne font point.

VIII.

On peut distinguer trois sortes de fiévres, dont l'une dans la continuation acroit, parce que ce qui la nourrit êt toujours en plus grande quantité, s'enflamme davantage & se dissipe peu : l'autre diminuë, parce qu'il ne se fait pas de grands amas de la matiére qui l'entretient, & qui d'ailleurs s'écoule & se perd insensiblement. La troisiéme sorte de fiévre demeure égale, parce qu'elle n'allume point de feu sans l'éteindre : & qu'elle consume autant d'aliment qu'il luy en vient.

comme il luy en vient autant qu'elle en consume.

IX.

Les fiévres raportées en dernier lieu, si elles durent long-temps, & principalement si leur ardeur brûlante a pour sujet un corps bilieux, mélancholique & chaud, font naître d'autres fiévres qui reçoivent le nom d'Hectiques, & qui consistent dans la sécheresse, l'embrasement & l'exténuation du cœur, du corps & du sang. Ces deffaux sont d'autant plus grands, que les fiévres & leurs causes ont plus duré, & que l'on en êt gueri sans remedes rafraîchissans. En effet quand semblables fiévres ont une fois consumé l'humidité des parties, & principalement celle du pericarde, avéque la rozée que les vaisseaux lymphatiques contiennent, elles rendent plus compacte la composition de tout le corps, & le resserrent toûjours davantage.

X.

Quoy que la fiévre hectique soit ordinairement l'effet de ces autres, qu'on apelle ardentes: elle ne fait pourtant pas sentir autant de chaleur. Par ce que 1. le sang qui êt déja brûlé, qui a perdu son suc, enfin qui êt changé en grumeaux ou en cendres, ne peut plus se rarefier dans le cœur. Ainsi quand on a quelque temps fait boüillir dans un chauderon le sang nouvellement tiré d'vn animal, & quand aprés avoir perdu toute son humidité, il se fend & se sépare en petits

amas : ſes parties ſéches & brûlées ceſſent leur boüillonnement, ſans ceſſer pourtant leur chaleur, dépendante de pluſieurs autres parties extremement agitées ; mais renfermées dans les plus grandes. Le ſang des hectiques pareillement, ne laiſſe pas d'étre extremement chaud, ſans boüillir neanmoins dans le cœur. 2. La ſechereſſe d'un corps hectique endurcit les vaiſſeaux, les reſſerre, & les bouche de grumeaux de ſang. Ajoûtez en troiſiéme lieu le ſang méme, qui n'êt plus en ſi grande quantité ; & qui conſequemment ne peut ſe répandre dans tout le corps, ni l'échaufer comme auparavant. Les artéres dans cette ſorte de maux principalement, ſont celles de toutes les parties, qui ont le plus de chaleur à cauſe du ſang qu'elles contiennent.

XI.

C'êt une choſe particuliére aux hectiques d'étre chauds une, deux, ou trois heures aprés le repas : & de l'étre à proportion de la quantité & de la qualité des viandes, qu'ils ont mangées ; ce que j'explique par l'exemple déja raporté du ſang, que l'on fait boüillir dans un chauderon. Car ſi l'on y verſe quelque liqueur, elle enfle d'abord & dilate ce ſang, en ſépare les grumeaux, & en accommode les parties au mouvement. C'êt de la méme façon que le chyle dans le conduit des vénes, reſout les parties compactes & reſſerrées du ſang, les détache les unes des autres, & les rend propres à recevoir une

plus grande agitation dans le cœur. Aussi le cœur dans les hectiques êt-il comme un foyer, ou plûtôt comme un four qu'on a échaufé de tous côtés, & où si l'on jette des faisceaux de menu bois, leurs parties qui s'enflammeroient ailleurs successivement, prennent feu toutes ensemble. La fiévre hectique échaufe en sorte la substance & les côtés du cœur, & consume tellement l'humeur du pericarde, que le feu y soufre reverberation, & qu'il ne transpire point. D'où il arrive que le sang se rarefie davantage dans le cœur, qu'il êt poussé dans les artéres avéque plus d'impetuosité, & qu'il met dans leur poux la difference qu'on y remarque. Cette chaleur hectique dure iusques à ce que le sang, ayant été dans le cœur plusieurs fois comme dans un four chaud, commence à perdre son humidité, à reprendre un degré de sécheresse, ou le méme ou plus grand qu'auparavant; enfin à remettre le poux en son état ordinaire.

XII.

Non seulement les fiévres ardentes & celles sur toutes qui durent long-temps, produisent la fiévre hectique: Les visceres, comme le foye, le poumon, la rate, les intestins & l'estomac ou enflammez, ou ulcerez principalement, en sont encore causes. Aussi êton phtisique & hectique ensemble, on amaigrit ensemble & on décroit, on a une fiévre lente & perpetuelle, à quoy la matiére des inflammations & des ulceres sert d'aliment.

Ajoûtez que toute l'humidité du ſang s'écoule alors par des lieux trop ouverts, & que de la ſorte il devient ſec & brûlé. Ie ne m'étonne donq pas de ce que Galen dit avoir vû une fiévre hectique, provenante de l'inflammation du boyau colon. Car toutes les inflammations en peuvent étre cauſes : mais celles principalement des inteſtins, du meſentere, de l'eſtomac, & de ſemblables parties, où une multitude d'arteres aborde, où elle séche & brûle le chyle, enfin où elle fait couler une matiére propre à nourrir non ſeulement ces inflammations, mais ces fiévres : que i'avoüe neanmoins pouvoir venir generalement, de tout ce qui conſume l'humidité du corps.

XIII.

Les fiévres hectiques ſont des ſymptomes de maladies ; & quelquefois, mais rarement ce ſont de premiéres maladies, précedées alors par de cauſes manifeſtes, qui reçoivent le nom de procatarctiques *, qui séchent & brûlent le ſang, enfin qui ſont les mémes que dans les fiévres épheméres. Il ét vray que comme ces cauſes ne peuvent pas, auſſitôt que les fiévres & les inflammations dont nous avons parlé ; alterer ni tout le ſang ni tout le corps ; elles le changent inſenſiblement, & ainſi donnent lieu peu à peu à la fiévre hectique. Au reſte j'explique comment la triſteſſe ét encore cauſe de cette ma-

Externes, ou ſelon Reg. pag. 50. & 430. premiéres.

ladie, je donne la raiſon pourquoy les hectiques veillent continuellement, encore qu'ils manquent d'eſprits & de forces. Ie montre de quelle façon ils amaigriſſent,& comment les viandes qu'ils mangent ne les nourriſſent point. Ie fay voir pourquoy aprés le repas, il leur arrive des palpitations dans l'obliquité des artéres. Enfin j'enſeigne ſur ce ſujet pluſieurs autres choſes, à quiconque veut en étre inſtruit.

XIV.

Il n'êt pas bien difficile de tirer de ce que j'ay dit, la methode générale de guerir les fiévres continuës. Car je ſoûtiens qu'avéque les choſes qui ſont utiles dans la diéte des fébricitans, ce qui peut les guerir ce ſont les remedes compoſés de particules groſſiéres, liſſées, égales, flexibles & embaraſſantes, mais ſans acrimonie.

XV.

Encore que pluſieurs fiévres ſoient continuës, ſouvent neanmoins elles ont leur intenſion & leur remiſſion, & tourmentent le malade une fois plus ou moins que l'autre. Le malade qu'elles tourmentent plus communément, êt quiconque a plus de chaleur. Pour leur matiére, elle provient de ce que l'on boit & de ce que l'on mange, ou d'ailleurs; & êt ſi ſubtile & ſi abondante, que de ſon foyer entrant dans le cœur, elle s'y allume d'abord & ne s'éteint, que juſques à ce qu'il en ſuccéde une autre de méme nature & de méme quantité. Le foyer dont je parle

êt

êt ordinairement dans les cavitez des inteſtins, qui ſelon la chaleur qu'ils ont, meuriſſent plûtot ou plûtard la matiére que ie viens encore de dire. Car ſi cette matiére êt dans un corps aſſez chaud pour la pouvoir meurir ou préparer châque jour, il y a châque jour un paroxyſme ou une augmentation de fiévre. Il y en a encore de deux jours l'un. Enfin il y en a qu'on croit pouvoir n'arriver que tous les quatriémes jours. Les paroxyſmes raportez les premiers ſont plus ordinaires, les autres ſont moins communs, les derniers ſont tres-rares, & on n'en a peut-être iamais vû. En effet on peut entendre facilement comment la matiére des fiévres êt ſi abondante, qu'elle a beſoin d'un jour, ou encore de deux jours pour ſe conſumer & s'éteindre; avant qu'une autre ſemblable arrive au cœur. Mais on ne ſauroit concevoir qu'elle ſoit en aſſés grande quantité, pour faire un accés de quatre jours. Et quand le corps qui contiendroit cette ſorte de matiére, auroit quatre fois plus de froideur que les autres, affligez de ſemblables fiévres continuës: il ſuivroit de cela mémes, que la chaleur ne poutroit point meurir une matiére ſuffiſante à un ſi grand & ſi long feu. De ſorte qu'il en naîtroit plûtot quelque fiévre intermittente. Il faut remarquer que cette matiére arrivant au cœur, en peut diminuer le feu dans le premier accés: mais qu'elle ne le peut pas ordinairement dans la ſuite. Car le cœur êt alors comme un four échaufé de

toutes parts, & qui encore s'échaufe davantage, presque pat tout ce qu'on y peut jetter. De là je tire la raison pourquoy la sueur ne finit point ces fiévres, & pourquoy elles sont plus dangereuses que les intermittentes. &c.

XVI.

Les auttes fiévres ont de l'intermission entre leurs accés, quoy qu'elles soient pourtant nourries d'une matiére, qui êt en la méme mine que celle des fiévres précedentes : mais qui d'ailleurs êt plus grossiére, plus solide & moins agitée : enfin qui reside dans un corps moins échaufé. Si le corps où elle a une fois pris feu, peut la preparer en sorte, que le troisiéme jour elle coule derechef dans le cœur : c'êt l'aliment de la fiévre, qui reçoit le nom de Tierce, & qui dans les premiers jours fait sentir de grands tremblemens, accompagnés de piqueures. Car cette matiére étant en un corps plus chaud que les autres dont nous parlerons aprés, se poutrit & meurit en une assez grande quantité, pout éteindre en quelque façon le feu du cœur, & ainsi étte cause du froid & du tremblement. La raison des piqueures êt que dans les parties du corps, il reste encore plusieurs parties du sang qui avoient le plus de chaleur, qui étoient le plus subtiles, & qui alors separées des autres tirent & piquent les nerfs. Dans le grand froid on a ce méme sentiment de piqueures : parce que les parties du sang les plus grosses & les plus embarrassantes, ne pouvant couler iusques aux extremités du

corps, que ce froid a resserrées, demeurent au dedans, & laissent seules les autres qui sont plus subtiles, qui passent au dehors, & qui n'ont plus rien que les nerfs & les fibres, contre quoy elles exercent leur action. Au reste, comme le frisson & le tremblement dans les fiévres êt une secousse de tout le corps, la bile sort de sa vesicule, & les autres humeurs d'autres endroits : & portées ensemble dans des conduits aboutissans à l'estomac ou aux intestins, sont rejettées par le vomissement ou par les selles.

XVII.

Lors que la matiére des fiévres êt déja attenuée, mélée plus intimement aveq toute la masse du sang, & retournée plusieurs fois du cœur dans le cœur méme : Elle n'y peut repasser sans faire un violant embrasement. Aussi les tremblemens & les frissons, sont-ils suivis de chaleurs tres-fortes & tres-piquantes. On sent une extréme soif, on rejette par la respiration un air brulant, on soufre des douleurs de téte, on ne dort point. Cependant les plus grosses parties des matiéres dont nous parlons, sont poussées principalement dans la fiévre quarte, vers differens lieux : comme vers les reins, la rate, le foye, le mensentere, & pareils endroits; où, sur tout jointes aveq la petitesse des artéres, elles sont causes des obstructions, des tumeurs, & des épaississemens, qui font naître & connaître divers symptomes. La matiére des fiévres agitée par la chaleur, ouvre tous les

pores du corps, & avéque les autres parties plus aqueuſes & plus ſubtiles s'écoule en ſueurs, d'autant plus abondantes que le froid & le tremblement ont plus duré, & qu'ils ont empéché plus long-temps la tranſpiration ; & la diſſipation de tout ce que la tranſpiration fait exhaler.

XVIII.

Si cette matiére en hiver, en automne, ou en ſemblable temps, aquiert une conſtitution plus froide que la précedente ; parce qu'alors elle ne ſe pourra pas meurir auſſitôt qu'auparavant, elle ne coulera dans le cœur que le quatriéme, ou le cinquiéme jour, ou plus-tard encore. Et comme elle y coulera proportionnément à la chaleur naturelle, & d'abord en petite quantité ; elle n'affoiblira pas le feu du cœur, autant que la matiére de la fiévre tierce, qui êt beaucoup plus abondante. Elle ne ſera donq cauſe que d'un certain rafraîchiſſement, & non pas d'un friſſon, ſinon peut-être mediocre. La chaleur qui ſuit ce rafraîchiſſement luy êt conforme, & ni grande ni mordicante : mais pleine d'exhalaiſon & de vapeur. Vne petite ſueur termine la chaleur des premiers accés, parce que la matiére de la fiévre, n'étant pas alors en grande quantité, fait comme embraſer le cœur, & d'ailleurs le friſſon manquant n'empéche pas beaucoup de ſeroſitez de tranſpirer. &c. Apres les premiers paroxyſmes, les tremblemens croiſſent peu à peu, & deviennent tres-grands. On n'y ſent

pas neantmoins les piqueures des fiévres tierces, mais une confusion & une pesanteut de membres, avéque une collision d'os, comme s'ils se choquoient les uns les autres. Et voicy la raison de ces effets. La fiévre augmente la chaleur peu à peu & par degrés, & consequemment meurit plus de matiére; qui de la sorte passe en plus grande quantité dans le cœur, dont le feu que nous suposons tres-foible, êt étouffé par ce moyen, &, comme dissipé enriérement. C'êt pourquoy la generation des esprits, & consequemment leur distribution par le corps, manque. D'où il arrive qu'on tremble, qu'on sent toutes les parties du corps ébranlées, mais pesantes pourtant & assoupies, enfin qu'on soufre tous les symptomes, qui suivent le defaut de chaleur.

XIX.

Si par quelque cause que ce soit, les matiéres propres aux fiévres intermitrentes se meurissent plutôt qu'à l'ordinaire, elles préviennent leur temps, & des fiévres intermittentes en font quelquefois de continuës: & servent aux unes & aux autres d'aliment. * Elles retardent au contraire leurs paroxysmes, si elles meurissent plus-tard. Mais si une matiere presqu'en mesme temps meurit en un lieu, & l'autre en un autre: & qu'elles coulent ainsi vers le cœur, elles sont causes de deux accés. Que si ces matiéres, ou la cha-

* *Remarquez, que ces fiévres, ne sont pas quelquefois differentes pour la matiére.*

leur qui les pourrit sont dissemblables à elles-mémes, les fiévres sont alors irregulieres, & laissent dans l'incertitude le temps de leur retour.

XX.

Plusieurs choses montrent qu'ordinairement les mariéres des fiévres intermitrentes sont dans les inrestins, & qu'elles y acquiérenr leur maturité. 1. Les vomitifs & en general tous les remedes, qui troublent le ventre & qui en chassenr ces matieres. 2. Le ventre méme, qui êt ordinairement resserré dans les febricitans. 3. Le deffaur d'apperit & la mauvaise digestion. 4. Le suc grossier, en quoy se changent alors les alimens. Car ce suc poussé de l'estomac dans les boyaux, & par sa grosseur empéché de passer dans les vaisseaux mesenreriques : les bouche premiérement. & s'arréte dans les circonvolutions & les détours des inrestins : puis meuri & liquefié par la chaleur des atteres, qui abourissent en ces endroits, entre dans les vénes mesenreriques ; & de là porté dans le foye, & du foye au cœur, êt cause des fiévres dont nous parlons. Leurs matiéres neantmoins ne sont pas seulement dans les intestins, elles sont encore dedans & dehors les vaisseaux : mais il faut alors, qu'elles abordent au cœur en une quantité suffisante, & de la façon que les fiévres demandent. C'êt ce qui arrive en quelques obstructions des artéres, aux ulceres qui sont profonds, & qui poussent vers le cœur leur

apoſtume, aux inflammations, &c.

XXI.

Si les fiévres intermittentes ont leur foyer dans les inteſtins, on les guerit par un medicament vomitif, catarctique, * & qui aporte aux parties que ie viens de nommer, beaucoup de trouble & d'émotion. Mais il faut auparavant uſer de quelque reméde aperitif, émolliant, refrigeratif, composé de parties groſſiéres, & ſans acrimonie, &c.

XXII.

Parce que ſouvent les fiévres ſont peſtilentielles, il me ſemble devoir parler icy de la peſte, comme par ſurcroy. Elle arrive en cette ſorte. Vne matiére tres-ſubtile, tres-volatile, & tres-petite: dure, roide, pointuë & trenchante, entre inſenſiblement ou ſenſiblement dans le corps, ſe méle avéque le premier ſang qu'elle y rencontre; attenuë & coupe ſes plus menuës parties, perce & broche les autres ſans les ſéparer neantmoins, parce qu'elles ſont trop ſolides, & atachées enſemble trop fortement. Cette matiére paſſant par le foyer du cœur, s'y agite avéque le ſang: & portée de tous côtez, ſubtiliſe encore davantage par ſes pointes les parties du méme ſang, qui ſont les plus menuës. Car pour les plus groſſiéres, les plus gluantes & les plus unies, loin de les diviſer, elle en joint pluſieurs enſemble: & les diſpoſe d'abord en la façon de diverſes petites piéces de toile ou de drap, qu'on peut imaginer

* *Ou purgatif.*

atachées seulement par les aiguilles qui les percent. C'êt de là qu'arrive la coagulation du sang, qui êt petite ou grande, selon la quantité & la qualité, * soit de cette matiére pestilentielle, ou du sang méme aveq lequel elle se méle : enfin selon plusieurs semblables circonstances, qui avéq celles que ie viens de raporter, expliquent les especes des fiévres malignes.

XXIII.

On peut par ces choses entendre encore la raison du froid & du tremblement, qui arrivent plusieurs fois en un jour à ceux qui sont travaillez de la peste, principalement au commencement. Car le sang coagulé & épaissi de la façon que nous avons dite, ne bout dans le cœur qu'à peine, ou quelquefois point du tout. Le défaut d'esprits êt donq alors cause du tremblement, de la disposition aux syncopes & des syncopes mémes : enfin de la mort, & de la mort inopinée, sans fiévre précedente, sans mauvais signes. On peut aussi par ces mémes choses entendre pourquoy l'inégalité du poux êt plus grande ordinairement dans la peste, que dans nulle autre maladie Et en voicy la raison. Il coule dans le cœur des pestiferés, deux portions ou deux sortes de sang. L'une qui êt tres-menuë & tres volatile, bout & se dilate d'abord : l'autre qui êt plus grossiére & brochée de pointes, demeure toûjours croupissante, & ne se rarefie point. Ces ma-

* *La rareté & l'épaisseur, le froid & le chaud.*

tiétes donq coulant dans le cœur ſans ordre, & tantôt enſemble, tantôt ſepatément, font une extraordinaire inégalité de poux. Il êt pourtant vray que leur ebullition & leur paſſage circulaire par le cœur, coupe, reſout & attenuë touſiours davantage les parties du ſang : les grumeaux duquel pourroient conſequemment ſe diſſiper à la fin, s'il n'y avoit point d'empéchement.

XXIV.

Il êt par là facile à voir, d'où procedent les hemorrhagies * compagnes de la peſte ; la rougeur & l'épanchement du ſang ſur toutes les parties du corps, ſoit interieures ou exterieures ; le ſentiment des piqueures & des cortoſions, les inflammations, les taches, les bubons, les charbons, ou en quelques parties ſeulement, ou en tout le corps, &c. Car cette matiére aiguë portée aux extremités des artéres, ſi elle en ouvre les moindres peu & legérement, y fait des taches conformes à ſa couleur, & à celle de la partie où elle êt, & du ſang aveq lequel elle êt mélée. Elle fait des puſtules ou encore des bubons, ſi elle coupe aveq plus de force, une plus grande quantité & de plus grandes anaſtomoſes d'artéres : enfin elle fait des charbons, ſi les anaſtomoſes qu'elle romp, ſont toutes les plus grandes, & qu'elle les rompe avéque les chairs prochaines. Ces choſes n'arrivent pas ſeulement au de-

* *Quand le ſang coule, principalement des narines.*

hors, mais dans la ſubſtance interieure du corps & de ſes viſcéres. L'eſtomac rongé d'une diverſité de matiéres, les rejéte par le vomiſſement : les inteſtins par la diarrhée & la dyſſenterie : les reins & la veſſie par le ſang, qui coule avéq l'urine. L'hemorrhagie rend les narines ſanglantes, l'apoplexie attaque le cerveau. Ie laiſſe pour n'être pas long, les autres ſymptomes, & les autres effets.

Probléme pertinant. Entreprendre de guerir la peſte par des médicamens ſudorifiques : c'ét expoſer les malades à un plus grand danger.

Probl. impertinant. Si dans le mariage il y avoit une année d'épreuve ou de noviciat ; les femmes durant ce temps ne découvriroient point la malice qu'elles cachent devant le mariage ; lors qu'on les apelle, ce qu'elles ne ſont pas encore, maitreſſes.

Autre. La meilleure fortune ét celle, de toutes, à laquelle on doit moins ſe fier.

FIN.



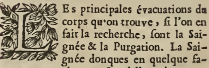
SVR LES PRINCIPALES évacuations du corps, la Saignée & la Purgation.

DISSERTATION

Soûtenuë à Louuain sous Mrs Plempius & Dorlix, Docteurs & Professeurs en Medecine.

LA SAIGNE'E.

PREMIERE CONCLVSION.



Es principales évacuations du corps qu'on trouve, si l'on en fait la recherche, sont la Saignée & la Purgation. La Saignée donques en quelque façon & par quelque cause qu'elle arrive, rafraîchit ordinairement, pourveu qu'elle soit en assés grande quantité. Car le pressement commun de tout le corps, & l'impulsion du cœur particuliere, fait sortir le sang le plus proche du lieu, où il y a une notable ouverture des vaisseaux ; & ainsi il s'arréte & s'échaufe moins dans le cœur.

II.

Surquoy il faut remarquer que plus il demeure dans ce foyer, & plus il s'embrâse & se rarefie : Et rien ne l'y retient davantage, que quand il n'a point de lieu où aller. Les autres causes qui arrétent le sang dans le cœur, sont 1. les artéres endurcies, ou disposées de quelqu'autre façon, contraire à la sortie du sang. 2. les valvules mémes des artéres, lors que le sang les pousse trop en dedans, 3. le resserrement & l'obstruction des vaisseaux, venant ou des vaisseaux mémes, ou du sang, ou d'autres causes.

III.

Le contraire arrive, quand la sortie du sang êt libre. Car à peine êt-il rarefié dans le cœur, qu'il ouvre les valvules des artéres, pressées alors par un sang, qui n'êt pas en grande quantité, & qui cede aisément sa place. L'éfet du peu de rarefaction que le sang soufre dans le cœur, & du peu de temps qu'il y demeure, êt que le ferment qu'il y laisse apres châque poux, êt moins chaud, que la substance & les cavités du cœur sont moins embrasées, & qu'ainsi sans autre empéchement, & le sang & tout le corps en sont d'autant plus rafraîchis.

IV.

Quand le sang cesse de couler, & que les ouvertures qu'on luy auoit faites sont bouchées : c'êt proportionnément à celuy qui reste, que le petit feu du cœur s'éteint, se conserve, ou s'acroît. Car si le sang qu'on n'a

n'a point tiré, n'a ni force, ni quantité suffisantes à son mouvement circulaire; ne doutés point de l'extinction du feu que le cœur nourrit, & que vous savés étre le principe de la vie. Si ce méme sang peut mediocrement remplir & tendre les vaisseaux, il y peut aussi conserver une chaleur mediocre. Enfin si la quantité du sang restant excede, il faut faire un pareil iugement de la chaleur. Neanmoins il semble d'abord que les choses doivent étre les mémes devant & apres la saignée: puisque le corps & ses vaisseaux s'abaissent, proportionnément au sang qui sort. Nous répondons que le sang restant ne peut pas seul remplir & tendre les vaisseaux, comme s'il étoit joint aveq celuy qui manque. Nous ajoûtons deux choses. La premiére; que la chaleur ne doit pas décroître autant, que si les vaisseaux demeuroient dans l'élevation qu'ils avoient. L'autre, que si les vaisseaux s'abaissent en sorte que l'impulsion des artéres & du sang ne puisse pas les élever: sans doute il faut alors ou mourir, ou soufrir une suffocation & une extinction de chaleur extrémes. Qui êt ordinairement ce qui arrive, toutes les fois que l'on perd une trop grande quantité de sang.

V.

Il êt de nôtre corps comme d'une vessie, que l'on ne peut enfler au delà de certaine mesure sans s'éforcer, ou mémes sans la rompre: au lieu que depuis son évacuation jusques à sa repletion juste, on l'enfle faci-

lement. Et cette facilité êt moindre ou plus grande, selon que la vessie êt plus ou moins tenduë. Neanmoins si le vent qu'on y soufle êt si foible ou en si petite quantité, qu'il ne puisse ou point du tout, ou presque point élever les côtés de la vessie: elle ne s'enflera pas, ou ne s'enflera qu'à péne. Il en êt ainsi de nôtre corps, de nôtre sang, & de la chaleur de nôtre cœur, &c. Ajoûtez que si la masse du sang êt beaucoup diminuée, le corps se refroidit d'abord, les humeurs se coagulent, & ainsi empéchent la circulation. Si les vaisseaux sont comme dans un milieu entre la dilatation & l'abaissement: & que leur resistence au batement du sang soit mediocre, la chaleur du cœur le sera aussi. Mais si apres un trop grand écoulement de sang: le corps se retrecit aveq excés: la chaleur du cœur êt ou augmentée par l'effusion de la bile hors de sa vesicule: ou éteinte, soit par les matiéres grossiéres exprimées de la rate; soit par les serositez que les vaisseaux lymphatiques envoyent. Et ces humeurs coulent dans le cœur selon la facilité qu'elles en ont. Enfin soit qu'elles soient une ou plusieurs, font une vicissitude de chaleur & de froid, une difference de poux, & souvent des effets qui étonnent.

VI.

Puisque la saignée aporte du rafraîchissement & de la froideur: puisque la force & la foiblesse du corps dépendent de la proportion que le sang & la chaleur ont ensemble: enfin

puisque le sang qui sort, êt indifferemment celuy qui se rencontre le plus proche de l'ouverture des vaisseaux : il êt evidant qu'on ne doit pas le tirer quand les forces sont abatuës. 2. Quand le sang, mémes en partie êt trop grossier, confus, & plein de grumeaux : ou encore trop subtil, trop facile à dilater, & mélé improportionnément à un autre sang bien disposé ; principalement s'il contient quelque matiére venimeuse ou pestilentielle. 3. Quand toute la masse du sang ou sa plus grande partie êt pourrie : si ce n'êt que l'on en puisse tirer les matiéres corrompuës, avaut qu'elles frequentent le cœur. Outre ces choses, il êt encore evidant que les grandes saignées des enfans sont mortelles, & que celles des vieillards le sont aussi : mais pour une autre raison tirée de la constitution de leur corps, qu'ils ont dure & froide naturellement.

VII.

Recherchons presentement ce qui arrive pendant que l'on tire, & apres que l'on a tiré du sang. Premierement sa masse laisse presque tous les autres endroits, durant qu'il sort par celuy qu'il trouve ouvert. D'où il suit par la loy de la circulation, que si l'on veut détourner de quelque partie le sang & la chaleur : il faut apres avoir remarqué le conduit qui les y porte, ouvrir celuy des autres qui luy êt plus directement opposé vers le cœur. Au contraire si l'on veut augmenter le sang & la chaleur de quelque partie : il faut faire

une ouverture aux vaisseaux, qui sont au dedans ou proche d'elle ; & la faire moindre ou plus grande, selon le dessein qu'on se propose touchant cette augmentation. Le sang qui sort du corps, y fait une diversité d'effets, qui demeure quelquefois, apres qu'il êt sorty. Et il les fait selon qu'il a plus de chaleur & plus d'action : & selon que la partie où il coule a moins de resistence. C'êt d'où arrivent souvent les inflammations, les tumeurs & pareilles choses. Cependant parce qu'entre le cœur & l'ouverture il a un mouvement assez rapide, principalement où les conduits des artéres sont plus courts & plus droits: vous pouvés voir la raison pourquoy les mois coulent aux femmes, si on leur ouvre la véne au talon, &c.

VIII.

Il se passe diverses choses en divers endroits du corps, selon la quantité & la chaleur du sang restant apres celuy qu'on a tiré. Car une chaleur qui êt assés foible pour ne pouvoir pas dilater les cavitez du cerveau, fait dormir, relâche les nerfs, & ôte le sentiment des douleurs quelquefois tres-grandes. Tout ce qui êt alors grossier, dur, indigeste & gluant dans le ventricule, dans les intestins, dans les vénes lactées, dans le cerveau, dans les poumons ou ailleurs, s'y arréte : pendant que l'autre matiére plus liquide, chassée par l'abaissement de ses vaisseaux, coule dans les autres parties & les refroidit. Pour les lieux destinez à la coction, ils la font

meilleure ou pire, selon qu'ils ont besoin d'une moindre ou d'une plus grande chaleur. Toutes ces choses montrent celles qu'il faut faire durant la saignée : & devant & apres elle. Car il faut selon la disposition & la qualité qu'on veut donner au sang, user des choses qui le rafraîchissent, l'échaufent ou le conservent dans un moyen état. Enfin il faut tirer la quantité de sang, que demandent les forces de celuy à qui on le tire. Ie dy les forces qu'il a, & celles qui luy doivent rester.

IX.

Les vaisseaux qu'on peut ouvrir dans la saignée, sont ou les artéres ou les vénes. Mais pour les artéres, si elles sont grandes on ne peut les ouvrir sans danger, principalement de travers : parce que leur durté, leur séchéresse, l'impulsion continuelle du sang, enfin les anevrismes qui surviennent, empéchent leurs extremitez de se reprendre. Il faut neanmoins avoüer que le sang qui en sort êt plus chaud, qu'il vient du cœur plus immediatement, & qu'étant tiré il rafraîchit davantage. L'extraction du sang par les vénes n'êt pas sujette à tant d'inconveniens, principalement aux endroits, où elles paroissent mieux. Et la circulation montre que si l'on veut diminuer par le bras le sang de tout le corps : il n'importe hors de quelque obstacle particulier, qu'on ouvre la cephalique, la mediane, la basilique ou semblables. Mémes si l'effort du sang, qui nonobstant les valvules & les autres empéchemens, retourne du

cœur par les vénes, êt plus grand que le pressement des parties, qui s'abaissent vers l'ouverture : il ne faut point douter que tout le sang que les vénes contiennent, ne s'épuise à la fin. Il y a diverses maniéres de tirer du sang. La premiére êt celle que les Chirurgiens pratiquent, & que chacun connoît assés. On fait l'autre par des sangsuës appliquées aux vénes ou aux artéres : dont elles succent à la verité quelque sang, mais avéque lenteur, & sans soûlager les malades qu'apres un temps assés considerable. La troisiéme êt celle des scarifications & des ventouses : qui font sortir le sang à cause des douleurs, des incisions, & principalement de la flamme qui les accompagnent. Car le feu rarefiant les parties de la filasse qu'il brûle, leur fait & occuper plus d'espace, & chasser hors des ventouses l'air qui les remplit. A la fin l'agitation continuelle du feu, le fait encor sortir luy-mesme : & ainsi donner lieu aux chairs qui s'élevent, & au sang qui coule en ces endroits, soit de tout le corps, ou plutôt de quelque partie. La cause de ces effets n'êt pas la crainte du vuide : c'êt la plenitude des espaces, le pressement des corps, & le cercle de matiére commun à tous les mouvemens.

X.

A l'occasion des ventouses accompagnées de scarification, on peut considerer les autres qu'on nomme séches, qu'on remplit d'une grande flamme, & qu'on aplique sur la chair

sans la couper ni sans en ouvrir les vaisseaux. Et il ne faut point douter que dans le peu de force qu'ont souvent les malades, elles ne soient quelquefois un remede utile à apaiser leur douleur, & à faire revulsion du sang, vers la partie à quoy on les aplique. Par où encore elles peuvent donner passage à ce que le sang contient de moins grossier. Les cautéres que quelques-uns apellent fontainelles & fistules, sont la façon de couler le sang hors du corps que nous raporterons icy la derniére, & que nous estimons utile à faire diversion des humeurs, qu'ils tirent lentement des vaisseaux lymphatiques, ou d'ailleurs: qu'ils font sortir par les ouvertures de la peau & des chairs, enfin qu'ils pourrissent & tournent en apostume dans ces ouvertures: lors principalement qu'on les a bouchées de choses propres à cette putrefaction.

LA PVRGATION.

XI.

Apres la saignée, il reste à parler de la Purgation, que l'on fait ordinaireme t par des remedes composés de particules, chaudes, acres, subtiles ou grossiéres, mais dures, coupantes, & qui en partie s'insinüent facilement en nôtre corps, enfin qui agissent dans l'estomac, dans les intestins, ou dans tous les deux. Car comme elles y rencontrent d'autres petites parties fort agitées, que le

cœur y pouſſe, & que les artéres y portent continuellement: elles acroiſſent leur action, & par des efforts conformes à leurs figures & à leur ſolidité, heurtent contre les tuniques des viſcéres, les rongent, les inciſent, & n'en ouvrent pas ſeulement les conduits, mais en détachent encore les mucoſités, & les autres matiéres de méme ſorte. Parce qu'aveq les artéres, les vaiſſeaux lymphatiques & ſemblables conduits ſont d'abord peu ouverts; il n'en ſoit que les plus petites & les plus agitées parties de celles qu'ils contiennent, & qu'ils font couler mémes naturellement dans l'eſtomac, dans la bouche, dans les inteſtins & ailleurs. Ces parties mélées aveq celles des medicamens, en augmentent l'action: & ainſi les ouvertures que nous avons dites, deviennent aſſés grandes, pour donner paſſage aux plus groſſiéres liqueurs & au ſang mémes Enfin, ces dernieres choſes jointes enſemble hors de leurs vaiſſeaux, font de l'apoſtume & de l'ordure qui êt differente, ſelon les matiéres pourriſſantes, pourries, & mélées avéque toutes les deux: quelquefois noire, quelquefois jaune; & quelquefois d'un autre couleur.

XII.

La plus grande partie des effets, que nous avons raportez, vient de ces parties des medicamens, qui n'entrent point dans les vaiſſeaux: pendant que les autres ſoit par leur ſubtilité, par leur extraordinaire agitation, ou par d'autres cauſes n'y entrent pas ſeule-

ment : mais paſſant circulairement dans le cœur, y rarefient & atteniient le ſang qui leur êt proportionné : & par les artéres le pouſſent & l'accompagnent diſpoſé de la forte, en diverſes parties du corps. Dans la téte elles ſont cauſes de la phreneſie, des inflammations, des ulceres, & de ſemblables choſes. Dans les muſcles, elles produiſent des retractions de nerfs & des convulſions. Dans l'habitude du corps, elles excitent des démangéſons, des ſueurs ou des choſes aprochantes. Dans les reins elles criblent une diverſité d'humeurs. Enfin en differentes parties du corps, elles font naître des douleurs differentes. Mais voicy leurs effets dans ces artéres qui fiuiſſent à l'eſtomac & aux inteſtins, & qui ſont découvertes, affoiblies, ou encore mangées par la matiére purgative, que nous avons dit n'entrer point dans les vaiſſeaux Elles les ouvrent & les coupent aveq beaucoup plus de force : & ainſi font couler une quantité diverſe de matiére groſſiére ou ſubtile, ſelon les paſſages qu'elles luy forment dans l'eſtomac & les inteſtins, enſemble ou ſeparément. A la fin cette matiére ſort par le fondement, par la bouche, ou par l'un & l'autre : ſoit à cauſe de leur diſpoſition, ou de l'extréme agitation des medicamens catarctiques, augmentée alors par un continuel écoulement des eſprits hors des artéres. Au reſte plus le corps qui a rejetté ces ordures êt chaud & humide, & d'ailleurs moins propre à la tranſpiration : & plus elles

ont de puanteur. On voit par toutes ces choſes, combien les remedes purgatifs, principalement les violans, font de dommage dans un corps mol & tendre, dans l'excés de chaleur ou de froid, dans le peu de ſang qu'on a quelquefois, enfin dans le ſommeil & dans pluſieurs ſemblables rencontres.

XIII.

Nous nous ſommes peu auparavant ſervis de ces mots, *rarefient le ſang qui leur êt proportionné* : parce que les plus groſſes parties exercent leur action, contre d'autres, ou égales, ou moindres, en deſcendant comme par degrés. Les plus ſubtiles pareillement agiſſent contre d'autres, égales ou moindres, & quelquefois plus grandes qu'elles diſſolvent en la façon que l'eau diſſout la chaux : lors qu'elle entre dans ſes pores, & qu'elle y êt enuironnée & agitée de la matiére du premier élement. Nous avons dit encore auparavant, *que le ſang pouſſé par les matiéres purgatives hors de ſes vaiſſeaux, s'y pourrit.* Ce qui paroît manifeſtement, en ce que ſi un homme qui ſoit ſain, & qui ait ieûné un aſſés long-temps pour être moralement aſſuré, qu'il n'a dans l'eſtomac ou dans les boyaux, ni viandes ni ordures, prend un medicament catarctique, il en ſera purgé preſqu'en méme façon qu'un malade. Par où l'on voit que les matiéres, qui ſortent du corps aprés qu'on a pris medecine, n'y étoient pas diſpoſées, comme quand elles en ſortent : ou du moins, qu'elles n'y étoient pas en une aſſés grande

quantité pour remplir, comme il arrive souvent, trois ou quatre pots de chambre. Nous avons dit aussi, *que les medicamens agissent dans l'estomac & dans les boyaux ensemble ou separément*: ce qui dépend de la disposition de ces trois choses mémes. Car comme l'estomac êt d'une constitution plus serrée, plus dure & plus solide que les boyaux, les medicamens s'ils ne sont extraordinairemẽt forts, n'y peuuent pas produire de grands effets. Aussi les remedes seulement émetiques ou vomitifs, sont plus propres à la corrosion & ont plus de durté, de solidité & de grosseur. On ne les a pas si-tôt pris, qu'ils coupent & déchirent les parties où ils se trouvent : Et quelquefois pénétrent tellement leurs pores, qu'elles ne s'en peuvent pas facilement débarrasser. Les fibres de ces mémes parties sont ainsi beaucoup agitées, les passages des esprits & des humeurs fort élargis, enfin l'action des medicamens tellement augmentée, qu'elle peut renverser le fond de l'estomac. Mais comme son orifice inferieur êt plus serré que l'autre, sous lequel il y a toûjours quelque cavité, mémes quand on êt à jeun : ses premiers ébranlemens ne suffisent pas à chasser les medicamens dont nous parlons, quoy qu'on ait acoûtumé de les donner en petite quantité. Seulement ils en acroissent l'agitation : & sont causes, pourquoy il se méle aveq eux plus d'esprits & plus d'humeurs. A la fin toutefois l'entier soûlevement de l'estomac & la disposition de ses

muſcles & de ſes orifices, fait rejetter par haut tout cét amas d'ordures.

XIV.

Neanmoins ſi la reſiſtence de l'orifice ſuperieur êt plus grande, & celle de l'inferieur moindre, que l'impulſion qui leur vient des medicamens, & des matiéres qui ſont mélées avéque les medicamens, on ne vomit point. Au lieu que l'on vomit facilement, ſi le contraire arrive. Enfin ſi ces reſiſtences ſont égales, le pylore & la bouche ſervent également à ces ejections : que la diverſité des remédes, dans leur quantité, leur forme & leur maniére, ne laiſſe point neanmoins de rendre differentes. Les medecines qu'on a acoûtumé de prendre, ſeulement afin de lâcher le ventre ſont trop foibles, pour agir à la façon des êmetiques, contre l'eſtomac. Ainſi elles coulent dans les inteſtins, plus tendres, plus delicats, mélés de plus de vaiſſeaux, enfin plus propres à leur conſtitution, qui n'êt pas forte, dure, groſſiére, coupante, pointuë, ni capable de pénétrer, comme celle des medicamens vomitifs. C'êt pourquoy ſi on ne les rejette par la bouche, ils ne peuvent que produire dans les inteſtins de tres-grands maux : ſavoir de continuelles & violentes convulſions, des trenchées, des flux de ſang: & ſemblables, que l'experience fait voir trop ſouvent.

XV.

Du mélange des remédes précedens, de leur proportion, & de la maniére de les adminiſtrer

administrer comme il faut, suivent d'ordinaire & les selles & les vomissemens. Mais à l'occasion de ces forts & violens purgatifs, nous ajoûterons un mot des autres. La raison pourquoy quelques uns font vomir : c'êt que si l'on en boit une assés grande quantité, ils dégoûtent extraordinairement : ramolissent & ouvrent l'orifice superieur de l'estomaq, ou empéchent qu'il se ferme : par exemple tout ce qui êt gras & oleagineux, l'eau tiéde, & d'autres choses de méme qualité. Les remédes qu'on prend pour lâcher doucement le ventre, rendent ses parties intérieures glissantes, bouchent avéque ses petits pores les vaisseaux du mesentére : & de la sorte empéchent d'entrer ce que les intestins contiennent de plus coulant.

Probléme pertinant. Peut-on quelquefois au lieu de la saignée, se servir de la purgation ? Choisissés.

Autre. La saignée ét-elle absolument necessaire dans la Medecine ? Ie répons qu'elle ne l'ét pas.

Probléme impertinant. Nul n'ét bon Medecin, s'il n'ét Mathematicien.

FIN.



EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

SA Majesté favorisant le bon dessein que le Sieur D. R. a de mettre en nôtre langue les Sciences les plus necessaires, luy permet d'en faire imprimer & vendre ses Livres : Et deffend, à peine de trois mille livres d'amende, à tous autres de les imprimer ou vendre, sans sa permission, pendant l'espace de dix ans. Fait à Paris ce vingtiéme Novembre 1660.

Signé GARDIEN.

